

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

Le Commander prend la piste

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

ESPIONNAGE



LE COMMANDER PREND la PISTE

FLEUVE NOIR

G. J. ARNAUD

**LE COMMANDER
PREND LA PISTE**

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel PARIS-XIII

1969

CHAPITRE PREMIER

Carl Harvard reposa son mégot gluant dans un cendrier déjà encombré de bouts de tabac immondes, prit une autre cigarette dans le paquet déposé devant lui et l'alluma distraitement. Si distraitement qu'elle s'éteignit bientôt sans qu'il s'en rendît compte. Il continua de mâcher son cylindre de tabac, au grand dégoût de son vis-à-vis. Ce rédacteur cligna de l'œil à l'intention d'une jeune fille assise à sa droite qui ne put retenir son rire. Elle se hâta de baisser la tête lorsque le regard myope de Carl Harvard se posa sur elle :

— Qu'y a-t-il, miss Jane ?

— Rien, monsieur Harvard, rien du tout.

A l'abri d'une carte photographique représentant une partie de la Turquie occidentale, elle tira la langue en direction de son chef de bureau Carl Harvard, que tout le monde appelait Campus par analogie avec le nom de la célèbre université.

— Pouvez-vous me rechercher la photographie SAC 455 Amérique latine ? J'ai toute la série de 451 à 459, mais celle-là demeure introuvable depuis ce matin.

Miss Jane se leva pour consulter le fichier, trouva à la place de la fiche blanche habituelle une fiche verte.

— Le document se trouve entre les mains du chef de département. Depuis quarante-huit heures.

Campus fronça les sourcils, ce qui fit glisser ses énormes lunettes le long de l'arête mince de son nez et découvrit ses yeux glauques. Il les remonta d'un doigt nerveux.

— Vous êtes sûre ?

Tapant du talon, elle lui apporta la fiche verte, la colla presque sous le nez pointu de Campus.

— Voyez par vous-même.

— Merci.

Il l'écarta d'un geste, déposa avec soin sa cigarette mâchonnée et se leva.

D'un pas hésitant, il traversa l'immense salle du « Département de géodésie aérienne et spatiale » situé au cinquième étage de la très célèbre et très respectable National Géographie Society, Harvard y avait débuté comme petit dessinateur, vingt années plus tôt, mais n'avait pu perdre sa timidité de débutant malgré son ascension professionnelle. Il alla frapper à la porte du directeur de département.

— Harvard ?

Derrière son bureau, l'homme aux cheveux blancs et au visage brique souriait avec une extrême froideur. Les deux hommes se détestaient et c'était Richardson lui-même qui avait doté Harvard de ce ridicule surnom. Le chef de bureau ne l'oubliait jamais. De même, il se souvenait de toutes les erreurs commises par ce personnage surfait et vaniteux, et qu'il avait dû rectifier sans aucun bénéfice qu'un plus grand mépris.

— Le document SAC 455 Amérique latine se trouve-t-il toujours en votre possession ? Voici la fiche verte qui indique que vous l'avez emporté depuis quarante-huit heures...

Richardson souleva quelques paperasses sur son bureau et mit au jour l'épreuve photographique en question, un cliché au cent millième pris aux infrarouges.

— Le voici... J'avais tout simplement oublié de le remettre à sa place. Veuillez vous en charger.

Devant la mine pincée de Harvard, il éprouva le besoin d'ajouter avec désinvolture :

— Je sais que tout document doit être remis en place chaque soir. J'ai même été à l'origine de ce règlement. Pourquoi vous en préoccuper ? Je vous croyais plongé dans les rapports géodésiques d'Explorer sur le Moyen-Orient.

— J'ai terminé. Mes collaborateurs y apportent les derniers détails. Je suis sur le rapport mensuel du prochain plan de travail, et j'ai pensé que le profil de l'Amérique du Sud... Du moins dans la limite du 14e et de l'équateur...

— Rien que ça, alors que tous les travaux ne sont pas terminés et que l'aviation ne nous a pas communiqué tous ses documents de même que la N.A.S.A. Nous en avons pour des années avant de pouvoir commencer...

— Justement, je ne voulais parler que de profil.

Agacé, le directeur du département poussa vers lui le cliché.

— Tenez. Le prochain plan de travail est en partie fixé et concernera le bassin méditerranéen. Les Français ne vont pas tarder à nous communiquer les données qu'ils ont obtenues grâce à leur satellite dont les résultats sont excellents. En attendant, veuillez vérifier le travail de vos subordonnés. C'est votre rôle, la partie essentielle de vos fonctions, ne l'oubliez pas.

Mais Harvard n'écoutait que d'une oreille, trop heureux d'avoir récupéré son document. Il s'inclina distraitement, referma la porte avec douceur et traversa l'immense salle à pas feutrés pour rejoindre sa table de travail.

Il reprit sa cigarette, l'alluma rapidement et sortit une loupe très puissante de son tiroir. Tout de suite, il se pencha sur la photographie

de 50x40.

Ignorant ou se moquant des signes qu'échangeaient entre eux ses subordonnés, il situa rapidement le point blanc exactement où il avait pensé le trouver.

— Extraordinaire !

Il compulsa les indications portées en bas et à droite de chaque photographie, qui donnaient, entre autres, les temps de passage de l'appareil, un U2 du Stratégie Air Command. Il nota les chiffres, puis calcula la distance sur le terrain.

Etonné par le résultat, il recommença ses calculs et retomba exactement sur le même nombre.

— Trente miles à l'heure. En pleine jungle. Inouï ! Et il n'y a jamais eu la moindre route à cet endroit, même pas une piste...

Il grommelait entre ses dents tout en salivant énormément. Si bien qu'il dut se débarrasser de sa cigarette qui se défaisait dans sa bouche.

— En quarante-cinq minutes, ce véhicule, certainement un camion si j'en crois mes yeux, a donc parcouru vingt-deux miles environ. Stupéfiant !

Le point blanc, sur le document en question, c'est-à-dire le 455, se situait sur la rive gauche du rio Meta en Colombie, au pied de la Cordillère. Et dans la 456, le point blanc se trouvait sur la rive droite.

— C'est à peine s'il a été obligé de ralentir. Il n'y a pas de pont. A cet endroit, le rio a un courant rapide... Pas de gué, dans ce cas... Alors ?

Son voisin tendait l'oreille en vain pour saisir le sens des paroles confuses que grommelait son chef. Campus s'en rendit compte et il se leva si brusquement que l'employé crut qu'il allait fondre sur lui. Le dédaignant, Harvard se dirigea vers les services techniques du département situés également au même étage. Le chef de travaux vint à sa rencontre. Les deux hommes se connaissaient depuis longtemps et s'estimaient.

— Il me faudrait rapidement un tirage au dix millionième, lui dit Harvard en tendant son cliché.

— Tu continues la miniaturisation ? D'habitude, tu me demandes des agrandissements impossibles.

— Je veux une vue d'ensemble. Peut-être que par la suite on opérera en plus grand.

— Toujours l'Amérique du Sud ?

— Pas un mot au patron. Je travaille pour l'avenir.

— Compris. Ces photos sont drôlement précises. Ils combinent plusieurs techniques et tous les détails apparaissent en net.

Harvard lui jeta un coup d'œil inquiet, mais l'autre n'insista pas.

— Dans dix minutes sur ton bureau. Lorsqu'il eut en main la réduction, Harvard constata que le point blanc, gros comme une tête

d'épingle sur le document original, persistait encore, mais seulement pour un œil exercé doublé d'une forte loupe. Il préféra l'entourer d'un cercle à l'encre rouge, puis il la glissa dans sa poche, ce qui n'était pas interdit par le règlement du moment que l'original restait dans les archives. D'ailleurs, toute reproduction photographique comportait un repère de la N.G.S. interdisant la reproduction sans accord. Harvard travaillait sur ces documents depuis une quinzaine de jours et était certain d'avoir découvert quelque chose de vraiment sensationnel.

Déjà, il avait sa petite idée là-dessus et espérait en avoir confirmation sous peu. Jusqu'au soir, il dut oublier cette série de photographies pour contrôler, critiquer et modifier les travaux de ses collaborateurs. Il dirigeait le bureau des rectifications au sein du département de géodésie aérienne et spatiale. Mais son propre contrôle n'était qu'un début, puisque, après lui, vingt-six spécialistes vérifiaient le moindre petit contour, le moindre changement apporté à une carte. La National Geographic Society ne produisait que du travail de qualité, que ce soit dans ses publications magazines ou dans l'édition de ses cartes.

A sa sortie du bureau, Harvard fila vers le Capitole et, quelques minutes plus tard, pénétra dans la bibliothèque du Congrès. Il remplit sa fiche, demandant le numéro de juillet de la revue castriste *Ahora* publiée à La Havane, ainsi que le numéro 455 de l'hebdomadaire catholique *Action* qui paraissait à Caracas.

Il commença par la lecture, la relecture plus exactement puisque ce n'était pas la première fois qu'il avait ce numéro d'*Action* entre les mains, d'un article sur le projet C.M.S. La C.M.S., Carretera marginal de la Selva, était l'un des programmes routiers les plus importants jamais mis en chantier devant relier Caracas, capitale du Venezuela, à Assomption, capitale du Paraguay, par une autoroute continue de 6.000 kilomètres. Le tracé formait un immense arc de cercle longeant le versant oriental de la Cordillère et intéressait six pays : le Venezuela, la Colombie, l'Equateur, le Pérou, la Bolivie et le Paraguay.

D'importants travaux se trouvaient déjà en cours, et le Pérou, notamment, avait près de 600 kilomètres en service. Les difficultés les plus terribles se produisaient en Colombie où des attentats, des sabotages et des attaques de guérilleros compromettaient les projets.

Cet article-là, Harvard avait pu le parcourir à la bibliothèque de la National Geographic Society, mais il préférait celle du Congrès pour le consulter de nouveau.

En revanche, il avait découvert celui d'*Ahora* à ce même endroit, deux jours auparavant, à la suite de recherches fastidieuses durant tout un samedi. Il s'agissait d'ailleurs d'un entrefilet qui pouvait échapper à l'attention :

« La conférence de l'O.L.A.S. souhaite qu'une route secrète, reliant

tous les pays d'Amérique latine en lutte contre l'impérialisme, soit construite le plus rapidement possible à l'image de la fameuse piste d'Ho Chi-minh au Viêt-nam, qui favorisa la première victoire contre les Français et contribue actuellement de façon efficace à la lutte contre les Américains. La conférence propose que cette route secrète reçoive le nom de piste de « Fidel Castro ». »

Harvard avait eu connaissance de cet entrefilet grâce à une revue géographique concurrente qui ne prenait pas très au sérieux ce désir de l'O.L.A.S., Organisation latino-américaine de Solidarité, l'estimait impossible en établissant le parallèle avec les difficultés rencontrées par la route marginale de la forêt, d'inspiration officielle celle-là, difficultés matérielles évidemment.

Il haussa les épaules. Personne n'avait rien compris. Le projet C.M.S. devait recouper par endroits la piste Castro, d'où l'activité intense des bandes armées contre les chantiers.

Soigneusement, il recopia une partie du premier article, puis le communiqué de l'O.L.A.S. en entier. Ensuite, il quitta le Capitole et rentra chez lui dans la banlieue Ouest. Il habitait un bungalow très confortable. Sa femme Amelia, installée dans un fauteuil-relax, surveillait l'arrosage de sa pelouse.

— Je t'attends depuis une heure, dit-elle d'une voix pointue. Tu es allé prendre un verre ?

— Non. Une vérification à faire à la bibliothèque du Congrès.

Il rentra chez lui, ôta sa veste, sa cravate, ses chaussures, se prépara un verre de bière qu'il emporta dans son bureau. Il en but la moitié, puis sortit un dossier d'un tiroir. Les huit réductions au dix millionième formaient un carré de trois sur trois auquel manquait l'épreuve 455 qu'il apportait. Il se hâta de la coller avec du scotch, obtenant une carte parfaite de la Colombie orientale comprise entre le 68e degré et le 72e degré de longitude ouest, et limitée au nord par le 14e degré de latitude nord et l'équateur.

Les ronds rouges se succédaient en ligne presque droite qu'il traça d'un crayon léger.

— La piste secrète Fidel Castro, dit-il en s'inclinant ironiquement. Enchanté. Carl Harvard, dit Campus, géographe distingué.

Il replia la carte soigneusement.

— Combien de dollars ? La C.I.A. ?

Il fit la grimace. Quelques années plus tôt, il avait eu affaire avec les hommes de la C.I.A. Une collaboration entre son service et ces policiers inquiétants. Envoyé pour leur apporter ses lumières, il avait été reçu comme un suspect, et chacune de ses paroles avait été mise en doute par ces imbéciles. Il s'agissait alors d'établir de nouvelles cartes de la Thaïlande.

Allait-il entrer en contact avec ces gens stupides et rusés à la fois

qui l'interrogeraient longuement, le grugeraient au nom de la raison d'Etat tout en le félicitant pour son patriotisme désintéressé ? Un renseignement comme celui-là valait bien dix mille dollars.

Lorsque sa femme l'appela pour le repas, il ruminait ce chiffre, finissait par le trouver insuffisant.

— Il faut penser au chauffage, lui dit Amelia. Nous ne pouvons recommencer comme l'an dernier.

La chaudière, insuffisante, menaçait d'éclater.

— J'ai téléphoné pour un devis. Au moins trois mille dollars, m'a dit l'installateur.

Harvard rêvait. Il aurait aimé quitter la N.G.S. pour poursuivre des recherches personnelles, voyager. Dix mille dollars ne représentaient rien du tout. Au moins trente mille, et encore.

— Tu me réponds ?

— Je vais y réfléchir.

— Il sera temps. Nous sommes en septembre et souvent, fin octobre, le froid devient rigoureux.

— Nos économies...

— Mille dollars. Bien sûr, à crédit... Mais nous sommes déjà bien enfoncés avec les traites de la maison, celles de la voiture. Si tu demandais un prêt à la Société ?

Il repoussa l'idée avec horreur, parce qu'il aurait été obligé d'obtenir l'assentiment de Richardson, le directeur du département de Géodésie aérienne et spatiale.

— Je pense pouvoir récupérer l'argent, dit-il.

— Comme ça ?

— Des travaux que je poursuis en dehors de la Société. Ils intéresseront certaines personnes.

— C'est pourquoi tu t'enfermes dans ton bureau ?

Il sourit, puis tressaillit. Ils dînaient dehors et n'importe quel voisin pouvait les entendre. Il décida de ne rien demander à la C.I.A. Il lui fallait contacter d'autres personnes. Pourquoi pas le gouvernement colombien, par exemple ? Et celui du Venezuela, sans oublier les quatre autres intéressés au projet C.M.S. ?

— Il faut que je sorte, dit-il.

— Maintenant ?

— Pourquoi pas ?

Sans plus se préoccuper d'elle, il alla s'habiller en hâte. Sa femme resta seule à table et décida d'achever les gâteaux à la crème qu'elle avait achetés. Petite et boulotte, les cheveux d'un blond douteux, frisée comme un mouton, elle se souciait très peu de son apparence physique, ne songeait qu'à manger et à lire des journaux de cinéma. Dans la journée, elle passait des heures devant la télé, changeant de chaîne chaque fois qu'un film finissait.

- Tu rentreras tard ?
- Dans une heure seulement.

Au volant de sa Ford, il se dirigea vers le centre, stoppa dès qu'il le put à proximité d'une cabine téléphonique. Chez lui, il avait relevé les numéros des différentes ambassades.

En premier, il appela celle de Colombie, commença par bafouiller lamentablement avant qu'on ne lui passe un secrétaire quelconque. Puis il se domina, exposa en quelques phrases rapides le motif de son appel.

— Réfléchissez, dit-il. Demain, je vous rappellerai à midi pour vous donner d'autres précisions. Vous devrez me faire une offre chiffrée.

— Mais dites-moi au moins...

Il raccrocha, sauta dans sa voiture et traversa toute la ville pour téléphoner à l'ambassade du Venezuela. A nouveau, il obtint un deuxième ou troisième secrétaire, mais il s'en moquait. Cette fois, il parla de façon très nette.

— Je vous rappellerai demain à midi dix. Puis il estima qu'il en avait fait assez, décida de reporter au lendemain les contacts avec les autres ambassades. Selon le chiffre proposé par les deux autres, il aviserait. D'ailleurs, il ne possédait aucun document photographique récent sur les régions situées plus au sud. Il lui fallait attendre.

Tout en conduisant, il réfléchissait au moyen le plus sûr d'entrer en contact avec tous ces gens.

— D'abord, l'anonymat complet. Il faut que je reproduise moi-même ces documents-photos. Qu'on ne sache pas qu'ils proviennent de la National Geographic Society.

Il parlait entre ses dents selon son habitude.

— Pour encaisser l'argent, ce sera le plus dur.

CHAPITRE II

A l'ambassade du Venezuela, le troisième secrétaire Andrés Tizun, raccrocha d'un geste fataliste, haussa les épaules et alluma une cigarette. Encore un illuminé, à moins que ce ne soit un farceur. L'ambassade recevait chaque jour plusieurs coups de fil de la sorte. Des gens demandaient l'asile politique, d'autres avertissaient qu'un complot se tramait contre le président ou bien que les puits de pétrole de Maracaïbo étaient menacés. Dans ce pays extraordinaire qu'étaient les U.S.A., il était à peu près normal de rencontrer de pareils cinglés.

Malgré tout, il nota l'heure du coup de téléphone, le résuma sur un cahier spécial. De plus, un magnétophone enregistrait toutes les communications reçues de l'extérieur. En cas de besoin, il n'y avait qu'à faire tourner les bobines.

Andrés Tizun se replongea dans ses mots croisés tout en fumant à une cadence rapide. Vers dix heures, il pourrait aller se coucher. En cas de besoin, le concierge ou l'un des employés vénézuéliens de veille l'appellerait.

On frappa à la porte du bureau et José Carmina entra. C'était l'adjoint du délégué culturel, un jeune professeur d'histoire qui s'était brusquement orienté vers la carrière.

— Hello, Andrés ! Ça va ? Pas trop long ?

— Ce serait parfait sans le téléphone, répondit le troisième secrétaire. Il y a toujours des imbéciles pour vous déranger pour des riens. Le dernier m'a appelé vers sept heures trente pour me signaler qu'il avait découvert le tracé de la piste secrète Fidel Castro dans notre pays, et également en Colombie.

— Bigre ! dit José Carmina. Rien que ça ! Et elle existe, cette piste ?

— Certains le prétendent, répondit Tizun. La C.I.A. s'y intéresse fort depuis quelque temps. Songez que, si elle existait, les guérilleros pourraient se porter appui d'un pays à l'autre, je parle des castristes évidemment. Un camion pourrait se rendre du nord au sud en moins de trois jours, s'il s'agit de la Bolivie, par exemple. Un camion avec vingt hommes et tout leur matériel. Dans la guérilla, c'est énorme. Multipliez ce camion par trente ou quarante...

— Où les trouveraient-ils, tous ces camions ? Tizun hocha la tête :

— Justement. Le prix des camions d'occasion a drôlement augmenté chez nous, en Colombie et dans l'Amérique centrale. Du simple au double, et certains cimetières de voitures américains font des affaires

d'or en revendant à des Mexicains. Il y a tout un trafic que la C.I.A. espère remonter. Mais la route, c'est autre chose. Croyez-moi, Carmina, si elle existe, le secret en est très bien gardé et ce n'est pas un seul type qui la découvrira, mais une véritable expédition.

— Vous avez le nom de ce type ?

— Non. Il doit rappeler demain à midi dix et nous poser ses conditions. Nous devons lui faire une offre.

Carmina fronça les sourcils.

— Une offre chiffrée ?

— Bien sûr. Je ne sais pas ce qu'en pensera Son Excellence, mais il nous faudrait des garanties solides pour accepter de négocier... Je me demande pourquoi ce type ne s'est pas adressé directement à la C.I.A.

— Allez-vous l'avertir ?

— Pas moi. Son Excellence décidera.

L'adjoint au délégué culturel sortit ses cigarettes, en offrit une à Tizun, puis parla d'autre chose, jusqu'à l'heure où Carmina décida d'aller se coucher. Il monta dans sa chambre, la verrouilla, puis alla prendre un petit objet dans une de ses valises fermées à clé : un tout petit magnétophone de la taille d'un paquet à cigarettes. Il le glissa dans sa poche, attendit que Tizun se soit également couché pour redescendre à l'étage administratif. En quelques minutes, il repéra l'enregistrement de la conversation avec l'inconnu qui proposait la route secrète de Fidel Castro, et l'enregistra sur son propre appareil.

Carmina quitta ensuite l'ambassade à bord de sa voiture, se dirigea vers le centre-ville. Il pénétra dans un bar, commanda un jus de fruit puis alla téléphoner.

— Tout de suite ? lui demanda son correspondant lorsqu'il se fut présenté et qu'il eut manifesté le désir d'une rencontre.

— Oui.

— Bien, dirigez-vous vers Baltimore. Roulez à vitesse moyenne. Lorsqu'une voiture vous dépassera après trois appels de phares, vous vous arrêterez.

— Entendu.

La rencontre s'opéra vingt minutes plus tard. Carmina se rangea soigneusement sur le bas-côté de la route. De l'autre voiture arrêtée plus loin, tous feux éteints, deux ombres sortirent et vinrent vers lui. Une ouvrit la portière de droite, tandis que l'autre se cachait dans les taillis tout proches.

— Que se passe-t-il ?

Carmina sortit son magnétophone de sa poche :

— Ecoutez. Ce sera mieux que n'importe quel discours.

Les deux écoutèrent la voix un peu aiguë, un peu crispante de Carl Harvard, celle plus posée de Tizun. Puis ce fut le silence.

— Qui est ce type ?

— Je l'ignore pour le moment. Vous avez entendu ? Il doit rappeler demain à midi dix. Je saurai alors ce qu'il veut exactement et peut-être comment le retrouver.

— Il le faut, articula l'inconnu installé à côté de lui et dont il ne distinguait pas les traits dans l'ombre.

— C'est grave ?

— Très grave.

Carmina tressaillit.

— Cette piste secrète « Fidel Castro »...

— Elle existe. Tout repose entre vos mains.

Depuis votre départ de Caracas pour l'ambassade, c'est votre affaire la plus importante. Vous avez été formé pour ça. Il vous faut aller jusqu'au bout.

— Très bien, je suis prêt.

— Vous passez pour un castriste sincère depuis le début. Vous devez réussir.

Carmina inclina la tête.

— Repérer le gars, puis connaître l'origine de ses informations. Enfin, le liquider, lui et ses archives.

— Compris.

— Le plus rapidement possible. Il ne faut pas que la route soit découverte avant six mois. Si vous avez besoin de matériel, vous n'avez qu'à téléphoner comme ce soir.

— D'autres contacts ?

— Non ! Sauf en cas de coup dur, et à condition que vous ne soyez pas repéré. Autre question : pensez-vous que votre patron contactera la C.I.A. ?

— Pas avant d'avoir des atouts en main. C'est la tactique employée jusqu'ici. Maintenant, il est possible que ce type ait pris des contacts avec l'ambassade de Colombie.

Un silence suivit l'énoncé de cette hypothèse.

— Bien. Nous allons nous séparer. Je vous remercie de votre diligence et vous souhaite de réussir.

La portière s'ouvrit et l'homme s'éloigna bientôt, rejoint par celui qui attendait dans les taillis. La voiture disparut et Carmina effectua un demi-tour sur place.

Le lendemain, à midi dix, personne ne s'étonna de sa présence lorsque l'inconnu téléphona encore. Il y avait une dizaine de personnes dans le bureau. Un amplificateur avait été installé pour l'écoute collective.

— Avez-vous réfléchi ? demanda Carl Harvard.

— Nous voudrions une preuve, dit l'ambassadeur. On nous propose tous les jours des tas de renseignements et, en général, il s'agit de plaisanteries ou d'escroqueries.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre. Admettez que mes informations soient bonnes, combien proposez-vous ?

— C'est difficile à estimer, dit l'ambassadeur, prudent. Il faudrait...

— Très bien. Je vais m'entendre directement avec vos voisins. La Colombie marcherait pour trente mille dollars. Et vous ?

L'ambassadeur parut ennuyé :

— Eh bien ! mettons le même prix. Allez-vous partager les informations en deux, peut-être trois ou quatre ?

— Simplement en deux. A ce prix, je marche. Vous aurez vos clichés demain soir si vous suivez mes instructions. Je rappellerai à cinq heures.

Ce fut tout.

— Et voilà, dit l'ambassadeur. Qu'en pensez-vous, Ribera ?

— Ce type a l'air sincère, dit l'attaché militaire, mais évidemment il faudrait avoir un échantillon en main.

— Nous allons lui en demander un. Nous allons aussi entrer en contact avec les Colombiens.

Ces derniers hésitèrent d'abord puis confirmèrent qu'on leur avait proposé la même chose et qu'on devait les rappeler à cinq heures dix. Carmina trouva curieux que l'inconnu attende cinq heures pour se manifester. Il devait avoir hâte de conclure. A moins qu'il ne soit empêché ? Par son travail, par exemple. A Washington, les bureaux se vidaient à cette heure-là.

— Et si notre gars avait piqué les informations à la CI. A. ? dit soudain l'attaché militaire.

Tous parurent consternés par cette éventualité.

— Nous aurions l'air fin, ajouta l'attaché qui ne s'embarrassait pas d'un langage très académique. Peut-être faudrait-il aviser directement la Maison-Blanche...

— Doucement, dit l'ambassadeur. Je dois rencontrer un haut fonctionnaire du secrétariat d'Etat aux Affaires étrangères. Je peux le sonder discrètement. Jusqu'à présent, on n'a guère parlé de cette piste secrète. Mais les achats de camions d'occasion dans plusieurs pays de l'Amérique centrale inquiètent la Maison-Blanche.

— Si l'information venait de Langley, ne pensez-vous pas que les Américains nous auraient déjà contactés ? demanda le premier secrétaire.

— Pas forcément s'ils veulent organiser une expédition secrète. Comme d'habitude, nous en serons informés les derniers.

L'attaché militaire intervint d'un ton enflammé :

— Bonne occasion de leur démontrer que nous sommes capables de laver notre linge sale en famille et d'intervenir efficacement. Moi, je suis d'avis que vous donniez une suite favorable à cette affaire. En prenant toutes vos précautions, évidemment. En discutant avec ce

haut fonctionnaire, vous risquez de lui mettre la puce à l'oreille.

L'ambassadeur sourit. Habitué aux libertés de langage du colonel attaché militaire, il ne lui en voulait nullement :

— M'en croyez-vous capable après trente-cinq ans de diplomatie ?

L'autre rougit légèrement :

— Excusez-moi, Excellence. Mais les Américains sont toujours à l'affût dans ces occasions-là.

A cinq heures, Carmina se trouvait dans la même pièce et, cette fois, il nota des renseignements plus précis. L'inconnu expédiait une épreuve photographique confirmant ses assertions, mais avertissait l'ambassade que si le lendemain tout n'était pas réglé, il transmettait le reste à la délégation cubaine à l'O.N.U.

— Il nous tient, cette fois, dit l'attaché qui remplaçait l'ambassadeur en visite aux Affaires étrangères.

— L'argent, expliquait la voix aiguë et irritante, sera en billets de dix et vingt dollars. Vous le déposerez dans un container étanche.

— Où voulez-vous que nous en trouvions un ? riposta l'attaché.

— Dans n'importe quel grand magasin, vous trouverez des ustensiles ménagers pour les frigos, des boîtes à dépression.

— Et puis ?

— Demain midi. Vous aurez eu l'échantillon et pourrez me donner votre accord.

A l'ambassade de Colombie, on avait reçu les mêmes instructions. José Carmina rongea son frein, se demandait comment il pourrait intervenir efficacement pour empêcher les documents d'arriver entre les mains de ses compatriotes. Il passa toute la nuit à réfléchir mais ne trouva rien de satisfaisant.

A midi, le lendemain, Carl Harvard fut exact à son rendez-vous téléphonique. Le matin, au courrier, l'ambassade avait reçu une carte photographique sur laquelle un point blanc était entouré de rouge. Un bref résumé expliquait que ce point était un véhicule photographié aux infrarouges, qui se déplaçait dans une zone réputée impraticable, à la vitesse de trente miles environ.

L'attaché militaire avait vérifié sur une carte les allégations de l'inconnu, et avait dû reconnaître que s'il n'y avait pas truquage, la présence de ce véhicule était inexplicable. Le service photographique de l'ambassade confirma, deux heures plus tard, l'authenticité du document.

— Alors ? demanda Harvard d'une voix mal affirmée.

— Nous acceptons, déclara l'ambassadeur.

— Bien, voici mon plan. Tout d'abord, sachez que j'appartiens à une administration, que j'ai glissé parmi le courrier une lettre destinée à la délégation cubaine à l'O.N.U., lettre qui contient les originaux de cette carte. Si je ne repars pas à mon bureau avant cinq heures, la lettre

sera expédiée. Moi, seul, peux l'intercepter puisque moi seul peux dire exactement ce qu'elle contient.

Il reprit sa respiration.

— Si j'ai l'impression que je suis espionné ou suivi, j'éviterai de réparaître à mon bureau. Si tout va bien, lorsque j'aurai l'argent, j'irai reprendre mon bien et vous l'enverrai aussitôt.

— Nous sommes d'accord, dit l'ambassadeur.

— Vous allez placer les billets dans le container en plastique et enverrez quelqu'un, une seule personne, dans une voiture sans plaque spéciale. Elle ira à Quantico, sur les rives du Potomac, et tournera dans un chemin après cette bourgade pour rejoindre les vieux pontons du Yacht Club. Les nouveaux, plus modernes, sont en amont. Sur le troisième ponton en aval, elle trouvera une chambre à air coincée dans les joncs. Sans la sortir de l'eau, j'insiste bien là-dessus, elle attachera solidement le container puis s'en ira. C'est tout.

— Bien, dit l'ambassadeur. A quelle heure ?

— Je ne l'ai pas dit ? s'étonna l'autre.

— Non.

— A quinze heures. C'est bien compris ?

— Quantico, ponton numéro trois, en aval de l'ancien Yacht Club.

— L'endroit est tranquille et malodorant. Personne ne s'en approche, en général.

Une nouvelle fois, il raccrocha et Carmina soupira de soulagement. Tout allait parfaitement bien et il n'avait pas de raison de se faire du souci, regrettait sa nuit blanche. Cet inconnu, ce superbe imbécile, venait de se condamner lui-même. En le faisant disparaître, Carmina obtenait un triomphe, puisque les documents partiraient à l'adresse des Nations unies, et plus spécialement vers la boîte aux lettres de la légation cubaine. Plus personne n'en entendrait parler. Le lendemain, il lui suffirait de se trouver très à l'avance sur les rives du Potomac pour surprendre le bonhomme.

Ce n'est que dans la soirée qu'il réalisa qu'il allait se trouver à la tête de trente mille dollars. Il en resta rêveur jusqu'à ce que le sommeil le gagne.

A l'ambassade de Colombie, on avait reçu des instructions analogues, mais le lieu et la date restaient à fixer. L'homme prenait toutes ses précautions.

Le lendemain, l'ambassadeur du Venezuela réunit tout le personnel diplomatique pour une courte conférence.

— Je crois que nous devons choisir notre envoyé spécial, dit-il. Voici le container et l'argent.

Il exhiba une boîte rectangulaire de quarante sur vingt-cinq environ. La fermeture parfaitement étanche ne laisserait pas entrer une seule goutte d'eau.

— J'ai expérimenté le système dans ma baignoire, ajouta Son Excellence avec humour. Il y a trente mille dollars, ce qui n'est pas payer trop cher un tel renseignement. Si nous connaissons l'emplacement de la route, nous économiserons des sommes bien plus considérables et des vies humaines. De plus, le projet de la Carretera marginal de la Selva ne sera plus menacé comme il l'est actuellement. Il me reste à désigner l'envoyé. J'ai choisi notre ami Carmina.

L'adjoint au délégué culturel sursauta. Jamais il n'avait envisagé cette éventualité.

— Moi ! s'exclama-t-il.

Le ton et l'expression du visage durent déplaire à l'attaché militaire, habitué à plus de mâle conviction :

— Auriez-vous peur ?

Carmina récupérait très vite, et il se hâta de montrer un visage réjoui.

— Pas du tout. Je suis très surpris d'être ainsi distingué, car mes fonctions sédentaires m'éloignaient d'un tel choix. J'en suis ravi, car je pensais que ce genre d'aventure était beaucoup plus monnaie courante dans la carrière.

Tout le monde se dérida.

— Attention, mon garçon, de la prudence. Vous fixez cette boîte à la chambre à air, et puis vous revenez tout de suite nous rendre compte.

— Bien sûr, dit Carmina, les dents serrées, et se demandant comment il pourrait liquider l'inconnu en un temps aussi limité.

Tout se compliquait d'un seul coup parce qu'on l'avait choisi pour remettre l'argent.

— Ne perdez pas de temps en route. Vous m'entendez ? Nous vous attendrons à la sortie de la ville. Aller et retour, il vous faut à peine une heure. Toute tentative imprudente compromettrait tout. Nous nous moquons de cet homme. Qu'il aille au diable avec son argent. Ce qu'il nous faut, ce sont les photographies.

Cette insistance déplaisait à Carmina, mais il n'en laissa rien paraître.

— J'exécuterai point par point vos instructions, déclara-t-il en fixant l'attaché militaire dans les yeux.

CHAPITRE III

Au volant de sa Ford de location, Carmina arriva à Quantico dix minutes avant quinze heures. Il était dans les temps et traversa la bourgade sans se presser. Plus loin, il découvrit le chemin mal entretenu qui menait aux anciens pontons du Yacht Club. La journée était chaude. On était en septembre, mais l'été se prolongeait bien agréablement. Il roulait les vitres baissées. Aussi, l'odeur de l'endroit le frappa-t-elle tout de suite, et il comprit pourquoi ce bel emplacement avait été abandonné et ne recevait que de rares personnes. Les égouts de la ville devaient se déverser non loin de là et s'épandaient dans les joncs et les petites plages de sable. Lorsqu'il aperçut les pontons effondrés, il fit faire demi-tour à sa voiture, la mit dans le sens du départ puis descendit, le container sous le bras.

Le troisième ponton choisi par le mystérieux correspondant était en meilleur état que les deux autres dont les piliers, rongés par l'eau, s'étaient brisés. Tout autour, l'eau stagnait sous une sorte de peau mousseuse de couleur brune. Carmina fit la grimace, sauta sur le ponton indiqué et alla jusqu'au bout. Il s'agenouilla, découvrit la chambre à air d'auto qui dépassait de l'eau et semblait retenue par le fond. En la tâtant, il découvrit qu'elle était en partie gonflée. Avec la ficelle prise dans sa poche, il lia le container le plus soigneusement possible, éprouva la solidité de l'ensemble.

Il se leva et, sans un regard pour le fleuve, il se dirigea vers sa voiture. Une minute plus tard, il débouchait sur la route, tournait à droite.

L'attaché militaire, le deuxième secrétaire et l'un des portiers de l'ambassade l'attendaient à l'entrée de Washington. Le colonel avait l'œil fixé sur son chronomètre, et lorsqu'on lui signala la Ford, il inclina la tête avec satisfaction.

— Cinquante minutes. C'est parfait. Ce garçon a accompli parfaitement son travail. Ils arrivèrent à l'ambassade en même temps que l'adjoint au délégué culturel. L'ambassadeur les attendait dans son bureau.

— Alors ?

— C'est fait, dit Carmina. L'endroit était parfaitement choisi. Très déplaisant. Rares doivent être les visiteurs.

— Avez-vous vu quelque chose ?

— Absolument rien.

— Il n'y a plus qu'à attendre.

— Je peux disposer ? demanda Carmina. Il faut que je représente notre pays à un vernissage.

— Allez-y, mon cher. Votre rôle est terminé, Carmina soupira de soulagement. Un temps, il avait craint d'être soupçonné. Cette mission aurait été une mise à l'épreuve.

— N'oubliez pas de rendre la voiture en location.

— Tout de suite, Excellence.

D'ailleurs, il s'y rendit directement, récupéra son coupé Honda et reprit la route de Quantico. Il était certain de retrouver son homme assez rapidement.

Installé dans la végétation aquatique importante de l'autre rive du Potomac, Carl Harvard avait vu arriver l'envoyé de l'ambassade vénézuélienne, à l'aide de ses jumelles. L'homme avait exécuté docilement toutes les indications qu'il avait données. Puis il était remonté dans sa voiture et était reparti. Harvard attendit cinq bonnes minutes avant de bouger.

D'ailleurs, il n'avait pas grand-chose à faire. La chambre à air pouvait supporter le poids du container, même partiellement gonflée. Elle était attachée à un fil nylon spécial pour la pêche à l'espadon, qu'il avait lesté de petits plombs de telle sorte qu'il était immergé au fond de la rivière, et ne risquait pas d'être cassé par un bateau ou de s'enrouler dans une hélice. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à haler l'ensemble.

Le géographe s'estimait très satisfait de son système. Même si la rive droite était surveillée, les autres n'auraient pas le temps d'intervenir pour l'intercepter. Il fallait traverser la rivière et cela leur prendrait au moins une bonne demi-heure. Un délai suffisant pour prendre le large. D'ailleurs, il avait confiance et pensait que les gens de l'ambassade se fichaient pas mal de lui, mais désiraient surtout entrer en possession de la carte photographique indiquant le tracé de la route secrète « Fidel Castro ».

Tout en halant le container, il surveillait les environs avec attention. L'endroit était particulièrement calme, engourdi par la chaleur encore estivale. Il sourit en découvrant dans ses jumelles l'ustensile ménager qui contenait une petite fortune. Le même jour, il allait fixer un rendez-vous aux Colombiens pour le lendemain. La même somme. On pouvait faire quelque chose avec soixante mille dollars.

Le container approchait des joncs, n'était plus qu'à quelques mètres. Il évita toute hâte et le fit glisser doucement jusqu'à ce qu'il puisse agripper la chambre à air qui le soutenait. Il tira le tout à lui, coupa le fil de nylon avec un couteau et s'éloigna de la rive. De quelques mètres seulement. Avant de remonter dans sa voiture qui l'attendait à une centaine de mètres, il voulait vérifier le contenu du container en

plastique. Il commença d'ôter le couvercle. Un sifflement curieux se fit entendre. D'abord surpris, il n'eut plus d'yeux que pour les tas de billets de dix et vingt dollars entassés. Puis il remarqua l'odeur étrange qui en montait, tenta de refermer la boîte, mais n'y parvint pas. Il n'avait plus de force dans ses doigts. Essayant de se dresser, il resta accroupi, puis bascula d'un coup en avant. Sans lâcher le container.

Carmina roulait rapidement vers Quantico qu'il dépassa à une vitesse plus élevée que quelques instants plus tôt, espérant que sa plaque le mettait à l'abri de toute poursuite policière. De nouveau, il s'engagea dans le chemin de l'ancien Yacht Club, immobilisa son coupé Honda et sauta à terre.

Tout en courant vers le ponton, il sortait de sa poche une sorte de cellule photoélectrique. Un cadran circulaire y était incorporé. L'aiguille se dirigeait obstinément vers l'autre rive, un peu en aval du ponton. Carmina sourit. Il avait prévu que l'inconnu s'installerait de l'autre côté. Plusieurs fois, il déplaça son appareil, mais l'aiguille se dirigea toujours vers le même endroit. Il sourit. Son plan avait parfaitement réussi, preuve qu'il avait affaire à un amateur sans la moindre expérience.

Il remonta dans sa voiture, traversa le Potomac un peu avant Washington, fonça sur la rive gauche du fleuve. Le gaz endormait pour plusieurs heures, mais on pouvait découvrir l'homme avant son arrivée et le faire disparaître. Il voulait quand même avoir le cœur net au sujet de ces documents expédiés à l'O.N.U. à l'adresse de la délégation cubaine.

Bientôt, il se trouva à hauteur de Quantico situé sur l'autre rive, suivit un petit chemin qui devait le conduire à proximité de sa victime. D'ailleurs, l'aiguille du cadran, après quelques instants d'affolement, prenait une direction aussi fixe que celle d'une boussole.

A cent mètres de la rivière, il découvrit une Ford de couleur jaune et immobilisa son coupé derrière, barrant l'étroit chemin à tout hasard.

Cinq minutes plus tard, le corps de Carl Harvard lui apparut. L'homme était recroquevillé sur le côté, tenant dans ses bras le container bourré d'argent. Il le retourna, plongea sa main dans sa veste et en sortit le porte-cartes.

— Carl Harvard, géographe.

Il ricana en découvrant que l'homme travaillait à la National Géographie Society. Tout s'éclaircissait d'un coup, et l'homme avait reconstitué la route grâce à des photographies aériennes prises certainement par l'aviation américaine. Ne restait plus qu'à obtenir de lui quelques précisions importantes.

Sans ménagement, il le gifla à plusieurs reprises, le redressa et le colla contre le tronc d'un arbre, alors que Harvard reprenait à peine

ses esprits.

— Pas de comédie, Harvard, vous êtes coincé maintenant. Vous êtes un imbécile de croire que tout allait se passer sans ennuis.

Le géographe remit ses lunettes en place, fit un effort pour ne pas céder à la faiblesse de ses jambes.

— Mais comment ? ...

— Le container recelait une capsule de gaz soporifique. En ouvrant, la simple pression a provoqué la rupture de la capsule. De plus, entre les billets, il y avait ceci.

Il exhibait une sorte de cube un peu plus gros qu'un dé de 421.

— Balise-radio qui émet pendant des heures un signal que capte ce petit appareil. Il suffit de suivre la direction indiquée par l'aiguille. C'est très banal. Où sont les documents ?

Harvard reprit soudain toute sa vitalité.

— Vous ne les aurez pas... Vous êtes intervenu, c'est fichu pour vous et bien fichu.

— Vous bluffez.

Le géographe consulta sa montre.

— Nous n'avons pas le temps de retourner à Washington et il partira avec le courrier.

— De la National Géographie Society ?

Harvard sursauta.

— Comment savez-vous ?...

— Il suffisait de vous fouiller. Voyez-vous, si j'appartenais à la C.I.A., par exemple, ou au F.B.I., rien de plus facile que de retrouver ces documents pour moi. Vous n'y avez pas songé ?

— Il part tous les jours des milliers de lettres de Washington pour l'O.N.U., répondit l'autre sans entrain.

— Oui, mais en connaissant le point de départ exact... Le courrier de votre Society doit être réuni dans un sac spécial déposé à la poste la plus proche, non ? Mais là n'est pas la question, cher monsieur Harvard. Il y a un point que vous avez négligé.

L'autre le fixait désespérément derrière ses verres épais de myope. Il ne comprenait pas.

— Le courrier part à cinq heures ? Eh bien ! nous le laissons partir en toute tranquillité. Votre lettre parviendra aux Cubains.

Harvard sursauta :

— Mais dans quelle intention ...

— Très simple. Vous nous avez négligés, monsieur Harvard, nous les castristes. Nous qui avons justement intérêt à ce que ces documents arrivent à la délégation cubaine.

— Vous travaillez pour eux ?

Très pâle, le géographe se sentait pris de vertige. Il s'était cru le plus fort, avait négligé d'envisager, par cupidité et vanité, tous les

aspects de l'affaire.

— Je surveille l'ambassade du Venezuela, mon cher. Toutes les ambassades des pays latino-américains sont plus ou moins sous le contrôle des réseaux castristes. Vous avez commis une faute impardonnable. Au fait, où avez-vous trouvé trace de la fameuse piste « Fidel Castro » ?

Harvard serra les dents avec la ferme volonté de ne rien dire à ce sujet. Il était fichu, il le sentait bien, et il ne parlerait pas. L'expression de Carmina le fit tressaillir.

— Vous voulez jouer les héros ?

— Je sais que vous allez me tuer. Alors...

— C'est selon. Pourquoi ne travailleriez-vous pas pour nous ? Vous devez découvrir des choses intéressantes dans les photographies que l'armée de l'air et la N.A.S.A. vous transmettent. Je suppose que c'est ainsi que vous avez établi le tracé de la route ?

Le géographe fut soudain plein d'espoir.

— Votre proposition est-elle sincère ?

— Absolument.

— C'est dans une série de neuf photographies que j'ai découvert un point blanc photographié aux infrarouges, qui se déplaçait dans plusieurs des clichés à une vitesse d'au moins trente miles, et cela dans une zone réputée inaccessible.

— Comment avez-vous établi la vitesse ?

— L'heure de la prise de vue est indiquée à une seconde près pour que nous puissions tenir compte de l'éclairage. Il m'a été facile de calculer à combien roulait ce véhicule. Astucieux, hein ? Harvard sourit timidement.

— Nous avons besoin de collaborateurs astucieux. Avez-vous des opinions politiques ?

— Aucune.

— Que pensez-vous de Fidel Castro ?

— Rien de particulier jusqu'à présent. Si vous me payez, je suis disposé à travailler pour vous.

Carmina sourit à son tour.

— Nous allons en discuter ailleurs. Ici, quelqu'un pourrait venir et nous surprendre.

— Puis-je reprendre ma voiture ?

— Bien sûr, et aussi ceci, dit Carmina en désignant le container en plastique.

Harvard se baissa instinctivement et Carmina frappa sa nuque avec une violence inouïe. Le géographe tomba, tué net par le coup. Le Vénézuélien frotta le revers de sa main, ramassa le container et alla le déposer dans sa voiture. Il revint à la Ford, installa le cadavre au volant. Sans prendre de précautions inutiles, il poussa la voiture en

direction du fleuve. Elle bascula du haut d'un talus dans un mètre d'eau environ. La partie supérieure émergeait, mais restait cachée par des joncs de belle taille. Il fallait arriver à trois mètres d'elle pour la découvrir et on ne la trouverait peut-être pas avant quelques jours.

Revenu à sa voiture, il roula jusqu'à ce qu'il rencontre un groupe d'arbres élevés. Il alla enterrer le container au pied de l'un d'eux, repéra l'endroit avec précision.

Il se trouvait dans les temps pour faire une apparition au vernissage de cette exposition de peinture où il représentait officiellement son pays.

CHAPITRE IV

Tout en tirant sur sa cigarette, le commander Serge Kovask écoutait le commodore Gary Rice lui expliquer en détail toute l'affaire de l'ambassade du Venezuela. Son chef lui avait raconté les faits dans Tordre chronologique.

— L'opinion intime de l'ambassadeur est qu'il n'a pas été roulé et que l'homme disait bien la vérité, mais qu'un événement imprévu l'a empêché de tenir parole. Inutile de préciser que son entourage, le personnel de l'ambassade, n'est nullement de son avis.

— Pourquoi n'est-il pas allé trouver la C.I.A. ?

Rice sourit.

— Les gouvernements des pays latino-américains se méfient plus de notre service secret que des réseaux castristes. Trop d'erreurs ont été commises, et ce n'est qu'en dernier ressort qu'ils s'adressent à Langley. D'ailleurs, pour l'Amérique latine, le F.B.I. supervise les activités de la C.I.A. Mais l'ambassadeur, Manuel Maderena, est un vieil ami à moi. Il y a une dizaine d'années, j'étais conseiller de la marine vénézuélienne, et c'était à lui que j'avais affaire. Il est officier de marine.

— Ça me le rend très sympathique, dit Kovask.

— Croyez qu'il vous aidera au maximum. Mais je n'ai pas terminé. L'affaire en serait restée à ce point et je ne vous aurais pas dérangé pour si peu, si un fait nouveau n'était intervenue Hier, on a découvert le cadavre d'un homme à l'intérieur d'une Ford en partie immergée dans le Potomac. Cet homme se nomme Carl Harvard, géographe travaillant à la National Géographie Society, porté disparu depuis quarante-huit heures par sa femme.

— Géographe, hein ?

— Liquidé par le coup du lapin. On n'a même pas essayé de maquiller le crime. On a retrouvé près de là une chambre à air et du fil de nylon. C'est ce que dit le journal. J'ai eu Maderena au bout du fil hier au soir, et il m'a certifié que le container aux billets avait été fixé par son envoyé à une chambre à air.

— Son envoyé ?

— L'adjoint au délégué culturel, un certain Carmina. Il est d'ailleurs à notre disposition pour répondre à toutes nos questions.

— Et la carte de la fameuse piste secrète ?

— Disparue, évidemment. Certainement entre les mains des Cubains à l'O.N.U., puisque telle était la menace de Carl Harvard.

— Aucun doute sur sa culpabilité ?

— Aucun... Vous irez également au siège de la société et tâcherez de découvrir les documents qui lui ont permis de reconstituer ce tracé. Son job, c'était la carte photographique, exactement la géodésie aérienne et spatiale.

— Ce n'est pas tout à fait un travail de géographe, mais je suppose qu'il y a des interpénétrations entre les différentes utilisations des renseignements ?

— Oui. Son département reçoit des photographies aériennes du S.A.C., de la Navy et même de compagnies commerciales. Pour l'espace, c'est la NASA. le principal fournisseur, mais aussi certains pays étrangers comme l'Angleterre et la France. Carl Harvard manipulait des centaines de documents. Plus futé qu'il en avait l'air, d'après les premiers renseignements que j'ai pu obtenir, il a trouvé quelque chose de sensationnel. Et, tout de suite, il a voulu le monnayer. Trente mille dollars au Venezuela et autant à la Colombie, mais avec ce dernier pays les tractations n'étaient guère avancées et il devait leur fixer un rendez-vous pour plus tard. Malheureusement, il a été liquidé. Je dis malheureusement, mais en fait ses assassins ont commis une erreur. Ils auraient dû le garder en vie jusqu'à ce qu'il leur ait remis les documents originaux. Ils ont été trop pressés. Kovask réfléchissait tout en l'écoutant.

— On n'a pas retrouvé l'argent, évidemment. L'ambassadeur est-il sûr de ce Carmina ?

— Je n'en sais rien. Vous le lui demanderez vous-même, car vous avez rendez-vous avec lui ce matin, dans une heure très précisément.

— La C.I.A. ?

— Elle ignore tout.

Le Commander regarda son chef de façon assez curieuse.

— Et si je suis obligé d'aller contrôler sur place l'existence de cette fameuse route ?

— Vous aurez la bénédiction des pays en question, et je pourrai même vous adjoindre Marcus Clark qui vient de rentrer du Viêt-nam.

Kovask consentit à sourire.

— Dans ces conditions, l'affaire m'intéresse et je suis disposé à aller jusqu'au bout.

Gary Rice dessinait un éléphant sur son buvard.

— Ça ne veut pas dire que Langley ne sera pas alerté. Ils ont des informateurs dans tous les coins et peuvent vous créer des difficultés. Vous les connaissez. Tant que la mission dont je vous charge se limite à cette histoire de cartes et de documents photographiques, ils ne peuvent trop y faire obstacle puisque c'est également notre spécialité. Mais ensuite, il pourrait y avoir de la bagarre.

Il se leva également pour accompagner le commander jusqu'à la

porte.

— Nous avons la réputation d'être très discrets, contrairement aux gens de Langley. La Maison-Blanche verrait d'un bon œil que tout se passe en douceur jusqu'au bout. Cette route tracée en pleine jungle doit être très vulnérable en certains points : traversée des cours d'eau, corniches, marécages. En détruisant quelques-uns de ces points, on la neutralise très facilement. Encore faut-il savoir où elle se trouve.

Manuel Maderena, l'ambassadeur du Venezuela, reçut très aimablement Kovask et lui répéta exactement ce qu'il tenait déjà de la bouche même du commodore.

— Je vais vous chercher le document qu'il nous avait fait parvenir. Vous verrez qu'il contenait des promesses fort intéressantes.

Il revint avec une photographie et une forte loupe.

— Examinez le point blanc qui se trouve ici à droite. Il s'agit d'un camion. Sortant du sous-bois, il traverse une clairière et c'est alors que l'objectif l'a saisi. Examinez-le à la loupe. Vous distinguerez la forme du véhicule.

Kovask s'exécuta, mais il fallait beaucoup de bonne volonté pour distinguer quoi que ce soit.

— Nous avons fait procéder à un agrandissement. Mon secrétaire nous l'apporte.

On frappa tout de suite après et un homme à fortes moustaches noires déposa le document sur le bureau. Un carré de deux centimètres de côté avait été agrandi vingt-quatre fois. Kovask, toujours armé de la loupe, accepta de reconnaître un camion.

— Vous comprenez l'intérêt du restant ? Les avions du S.A.C. pourraient sillonner ces territoires des jours et des jours sans rencontrer des conditions aussi favorables. Les guérilleros éviteront d'expédier un camion quelconque là-bas.

Kovask reposa les deux photographies.

— Puis-je voir José Carmina ?

— Je lui ai demandé de ne pas quitter l'ambassade tant que vous n'étiez pas venu.

Un garçon d'une trentaine d'années, mince et élégant, entra dans le bureau. Kovask le trouva sympathique et eut l'impression de serrer une main franche.

— Commander Serge Kovask. Un ami qui veut bien s'occuper de cette malheureuse affaire, dit l'ambassadeur.

— Excusez-moi à l'avance si je vous fais recommencer une fois encore votre récit.

Carmina s'y prêta de bonne grâce et raconta ce qu'il avait fait lors de la remise de la rançon. Il parla de la chambre à air qui flottait à proximité du ponton.

— Elle était fixée ?

— Lestée, certainement. Depuis que nous avons lu ces articles sur la mort de ce Carl Harvard, je comprends mieux comment il avait opéré. Le fil nylon devait reposer, lesté, au fond du Potomac. Il n'a eu qu'à tirer pour ramener le container et la chambre.

— Vous n'avez rien vu ?

— Je suis rentré directement ici. Ensuite, je suis allé rendre la voiture louée, et de là à une exposition, un vernissage de peinture où je représentais mon pays.

Kovask nota le lieu, l'heure et le nom du peintre. Carmina resta impassible. C'était le point faible de son histoire, mais il espérait que l'officier de marine n'irait pas vérifier. Du moins, pas tout de suite. Plus tard, le souvenir s'estomperait dans l'esprit des gens et personne ne se souviendrait qu'il était arrivé en retard.

En sortant de l'ambassade, Kovask se dirigea vers la National Géographie Society. Il obtint de rencontrer un certain Richardson, directeur du département de géodésie aérienne et spatiale, un homme aux cheveux blancs et au teint rosé.

— Ce pauvre Harvard... Aller se faire assassiner si bêtement. Un crime crapuleux ? Je ne sais pas. Peut-être une histoire de mœurs. Un type si bizarre...

Kovask commença par trouver Richardson assez répugnant. On n'avancait pas de telles méchancetés à la légère.

— Pour moi, il aura embarqué un jeune et... Enfin, vous me comprenez. Une fille ne l'aurait pas tué.

Puis-je rencontrer ses collègues ?

— Je vais les faire appeler.

— Inutile de vous déranger, je vais aller les trouver. Je vous remercie infiniment...

L'autre se dressait, marchait vers la porte.

— Mais laissez-moi...

— Je veux les voir seuls. Désolé, mais ceci est très important, me comprenez-vous ?

— Parfaitement, articula péniblement Richardson.

Heureux de ce contretemps, les subordonnés de Harvard entourèrent Kovask dès qu'il leur eût expliqué le motif de sa visite.

— La police nous a déjà interrogés, dit miss Jane, mais nous n'avons pu dire grand-chose. Campus, je veux dire M. Harvard, ne parlait pas beaucoup et on ne connaissait pas sa vie privée.

— Oui, dit un petit type rigolard. Il n'y avait aucun contact entre nous et lui. Pas un mauvais type, mais à part son travail... D'ailleurs, il était très fort.

— Ça, c'est vrai, dit un troisième plus âgé, et sans lui le département aurait été confié à quelqu'un d'autre... S'il avait été plus intransigeant, moins timide.

Kovask s'installa au bureau d'Harvard, fouilla dans les tiroirs.

— De quoi s'occupait-il en ce moment ?

Les autres se regardèrent avec indécision.

— Exactement... Nous venions de terminer l'exécution d'un plan de travail et il devait en préparer un autre.

— N'était-il pas intéressé par l'Amérique du Sud ? dit-il négligemment.

Miss Jane réagit sur-le-champ :

— Mais si, justement. Il travaillait sur des photographies du S.A.C. et il avait demandé des réductions de documents au chef des travaux... Mais je me souviens des documents en question.

Elle fonça vers le fichier, clama joyeusement :

— Ils sont encore en place.

Puis elle se dirigea vers le classeur mentionné, prit un dossier, l'ouvrit et resta coïte.

— Mais il est vide.

— Vous êtes sûre ?

— Regardez.

— Mais pourtant, le fichier...

Seul, Kovask se taisait. Harvard avait dû faire disparaître les preuves de sa culpabilité. Pour poursuivre, il faudrait contacter le Stratégie Air Command, c'est-à-dire alerter en même temps la C.I.A.

— Je ne comprends pas, murmurait miss Jane...

— Une erreur de classement ?

— Dans ce cas, fit-elle avec découragement, il faudra bouleverser tout ça. Des milliers de dossiers.

D'un geste ample, elle désignait les classeurs. Il lui tapota gentiment sur l'épaule :

— Aucune importance. Si, à l'occasion, vous remettez la main dessus... Je téléphonerai de temps en temps.

Le chef des travaux, seul, paraissait regretter sincèrement Harvard.

— Nous sommes entrés ensemble ici et c'était un bon copain. Oh ! pas du genre à payer un verre à la sortie, mais pour vous rendre service il était toujours prêt !

— Vous souvenez-vous de ces réductions de photographies qu'il vous avait demandées ?

— Bien sûr. C'était un bûcheur et un intuitif. Il aurait dû être à la tête de ce département.

— Il ne vous reste rien de ces réductions ?

L'autre sourit, découvrant une multitude de dents en or.

— Rien. C'est interdit. Les documents rejoignent vite leurs dossiers. C'est normal, non ?

Kovask se mordait la lèvre, se demandant comment il pourrait y arriver quand même.

— En dehors du boulot, vous le fréquentiez ?

— J'aurais bien aimé, mais sa femme... Oh ! pas méchante, mais molle... Décourageante... Capable de passer la soirée avec vous sans dire deux mots. La mienne, ça ne lui plaît pas... Alors...

— Merci.

Dans la grande salle, il s'approcha du fichier, sourit à miss Jane pour qu'elle le rejoigne.

— Il y a les références au sujet de ces photographies ?

— Les nôtres, oui. Voyez : N.A.S.A., ou bien S.A.C., ou bien encore Navy... Mais pour savoir d'où elles viennent exactement... Peut-être, M. Richardson...

Le directeur paraissait de mauvaise humeur. Il ne consentit à parler qu'à regret.

— La N.A.S.A., le S.A.C. ne nous donnent pas tellement d'indications. Sur les photos, il y avait l'heure, les relevés géographiques, évidemment.

— Avez-vous des fois eu besoin de doubles ? Il leva les bras au ciel.

— On y a renoncé. Cela paraissait suspect, ou bien on nous demandait des mois.

— Alors, à l'arrivée, vous les établissiez vous-même ? Richardson soupirai :

— Oui, dans le mois qui suivait, mais je crois que Harvard n'y a nullement songé. Je vous le dis, il était bizarre et...

Pas songé ? Un oubli volontaire, certainement, pour rester le seul possesseur du secret. La route secrète Fidel Castro. L'équivalent de la piste Ho Chi-minh multipliée par trois ou quatre. Une importance énorme. En quelques mois, l'Amérique du Sud pouvait se trouver à feu et à sang, avec des armes chinoises ou russes débarquées en un point secret et acheminées à toute allure vers le centre du continent. De quoi bouleverser des dizaines de millions d'habitants.

Il prit congé de Richardson, et se préoccupa de trouver une cabine téléphonique pour avertir le commodore Gary Rice du peu de résultat de ses démarches.

— Le plus grave, c'est cette histoire de photographies... Si nous sommes obligés de nous adresser au SAC, la C.I.A. sera alertée immédiatement.

— Mais ne rien faire, c'est courir le risque de reculer pour mieux sauter, et s'assurer ensuite le triomphe de la C.I.A. qui ne manquera pas de flétrir nos atermoiements.

— Je vais aller voir Mrs Harvard. Ensuite, je reviendrai vous voir. Au fait, Marcus Clark est disponible, m'avez-vous dit ? Envoyez-le du côté de l'ambassade. Qu'il surveille un certain Carmina, José Carmina. Une idée qui vient de me venir.

— Il va être ravi d'apprendre que vous l'envoyez jouer les flics,

conclut le commodore.

*

* *

Un mouton gras et indolent, ce fut l'impression que lui procura la vue de Mrs Harvard lorsqu'elle vint lui ouvrir la porte. Elle tenait une revue de cinéma à la main et portait sur elle une odeur de bière et de charcuterie.

— Encore ! dit-elle en gémissant. Mon mari est à la morgue de la police et j'ai été interrogée au moins dix fois. Entrez quand même.

Le bungalow n'était pas très bien tenu. Il demanda à voir le bureau du géographe, certain de ne rien trouver d'intéressant. Il fouilla les tiroirs, les classeurs, tandis qu'elle le regardait d'un air endormi.

— N'avez-vous pas vu une carte photographique de l'Amérique du Sud ? Elle représentait le nord de ce continent, la Colombie et le Venezuela.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je ne mets jamais les pieds dans cette pièce, même pas pour le ménage. Carl ne voulait pas. Les policiers ont fouillé partout. Ils cherchaient autre chose.

— Quoi donc ?

Elle prit un air idiot en se dandinant comme une petite fille émoustillée :

— Des livres ou des revues pornographiques. Ils pensaient que Carl avait été victime de ses vices... Vous pensez... Je le connaissais, moi... Il ne pensait qu'à son travail. Ils n'ont rien trouvé, évidemment.

Toujours cette hypothèse du crime apparenté à une affaire de mœurs. Kovask plaignait le petit Campus de se trouver mêlé dans sa mort à une chose de ce genre.

— Mais on ne sait jamais, bien sûr, ajouta le petit mouton frisé. Il paraît que les gars comme ça, on ne soupçonne rien, même ceux qui vivent avec tout le temps.

Il haussa les épaules : elle appelait ça vivre avec... D'un seul coup d'œil, il se rendait compte qu'elle avait pu être la solitude de Carl Harvard. Sa tentative pour négocier des documents importants avait dû lui apparaître comme un coup de chance, l'occasion de vivre un peu plus intensément et d'échapper à cette grisaille.

— Ils vont m'autoriser à l'enterrer bientôt ?

— Certainement, dit-il. Votre mari n'a jamais reçu de coup de téléphone mystérieux, ici ?

— Jamais. Qui vouliez-vous qui l'appelle ?

— Le jour où il a disparu, il vous a dit qu'il allait au travail comme d'habitude ?

— Bien sûr.

— Vous ne vous êtes douté de rien, n'avez rien remarqué ?

— Si. Il était nerveux... Et plus ça va, plus je me demande s'il n'avait pas rendez-vous.

Un peu plus tard, il quitta Washington en suivant la rive gauche du Potomac. Il avait repéré sur une carte routière l'endroit où le corps et la voiture avaient été retrouvés. Il s'orienta assez facilement, trouva le chemin, les traces nombreuses laissées par les voitures de police et les pompiers. On avait également pataugé dans les joncs et tout autour de l'endroit.

Il fuma une cigarette, puis, à tout hasard, alluma sa radio, pensant que Marcus Clark voudrait communiquer avec lui. Il appela le centre des télécommunications de l'O.N.I., mais on lui dit que le lieutenant ne s'était pas encore manifesté.

— Mais, dites donc, dit Kovask, est-ce vous qui envoyez une modulation comme un satellite ?

— Certainement pas, lui répondit l'opérateur. Le temps est parfait pour un échange radio.

Kovask baissa la tonalité. L'espèce de bip-bip continuait. En fait, il y avait trois brèves et une longue, trois brèves, une longue. Pris d'un pressentiment, il sortit de la voiture, inspecta soigneusement le dessous, pensant à un couineur collé par aimantation à sa carrosserie.

— Où ont-ils pu le planquer ? ronchonna-t-il en ne trouvant rien. Il continua ses recherches pendant une demi-heure avant de remonter sans sa voiture.

Il régla son poste émetteur-récepteur, puis démarra lentement. Lorsqu'il arriva à proximité d'un groupe d'arbres, il eut l'impression que le signal devenait beaucoup plus fort.

— On dirait une balise, pensa-t-il à voix haute.

Voulant en avoir le cœur net, il recula lentement et le son décrut peu à peu, s'amplifia lorsqu'il repartit en marche avant, pour s'éteindre au fur et à mesure qu'il s'éloignait du groupe d'arbres. Une fois sur la route, il n'entendit plus rien.

Cette fois, il n'hésita plus et rentra en communication avec le centre.

— Le lieutenant Marcus Clark n'a pas appelé, lui dit l'opérateur.

— Ecoutez, envoyez-moi une équipe gonio. Je suis sur la rive gauche du Potomac, à hauteur de Quantico. Quelque chose de discret. Je les attendrai sur la route. Une Jaguar grise métallisée.

— Tout de suite, Sir.

— Dites-leur qu'il peut s'agir d'une petite balise genre couineur, de portée assez faible.

— Entendu, Sir.

Durant les trois quarts d'heure d'attente, Kovask piétina d'impatience. Tout était une question de temps. Il ne croyait pas aux

coïncidences, et pensait que ce signal radio avait un rapport direct avec la mort de Carl Harvard.

— L'argent, peut-être... L'argent dans le container... Mais, nom d'une pipe, pourquoi n'y ai-je pas pensé ?... Carmina était seul... Une heure avec le container à sa disposition. Une balise radio pour situer son correspondant, et le tour était joué.

Puis son visage se rembrunit. Comment expliquer qu'il ait rejoint Carl Harvard à cet endroit ? Impossible durant sa mission officielle, puisque l'attaché d'ambassade le chronométrait. Et Harvard n'avait pas attendu sur place une fois en possession de l'argent.

CHAPITRE V

Kovask réussit à découvrir Marcus Clark en planque non loin de l'ambassade du Venezuela. Le lieutenant de vaisseau avait encore bronzé après son séjour au Viêt-nam et paraissait en pleine forme. Une petite lueur de gaieté apparut dans son regard lorsqu'il vit arriver le Commander.

— Il paraît que je te dois ce travail de flic débutant, dit-il en lui serrant la main avec vigueur. J'aime autant aller patauger dans les rizières, si tu veux savoir.

Malgré la différence de grade, les deux hommes s'étaient liés d'amitié au cours de plusieurs missions.

— Au courant ?

— En partie, répondit Clark. Le vieux m'a dit que c'était important, mais que nous marchions sur les brisées de la C.I.A. Le gars en question ne s'est pas manifesté.

— Nous allons l'attendre ailleurs.

En quelques mots, Kovask lui expliqua ce qu'il avait découvert non loin du Potomac.

— Le service a envoyé des spécialistes et nous avons découvert que la balise était enterrée au pied d'un gros arbre. Nous n'y avons pas touché, évidemment. Il suffit d'attendre que le gars se manifeste, ce qui ne saurait tarder. La durée de ces petits émetteurs est assez limitée et il y a trois jours qu'il se trouve en fonctionnement, depuis la mort de Carl Harvard.

— Et tu crois que c'est Carmina ?

— Lui seul a eu en dernier le container de plastique entre les mains. Il a fourré la balise entre les liasses... Un seul point noir. Pourquoi Harvard a-t-il attendu, volontairement ou non, son assassin ? Carmina a dû fourrer autre chose dans la boîte étanche. Peut-être un gaz soporifique, après tout.

Il entraîna Marcus Clark vers sa Jaguar.

— On file là-bas. Nous nous remplacerons, même si ça doit durer vingt-quatre heures, mais il finira par venir.

— Encore en planque ! gémit le lieutenant.

— Les rizières viendront ensuite.

L'œil noir de Marcus le chercha tandis qu'il mettait son moteur en route.

Les rizières ou les marécages. J'ai obtenu d'aller jusqu'au bout.

Lorsque nous aurons découvert les documents photo ou quelques précisions sur la piste « Fidel Castro », nous partirons à sa recherche. Avec quelques explosifs en poche. Une vraie partie de plaisir.

— Et tu crois que Carmina pourra nous renseigner à ce sujet ?

Kovask tiqua. Il attendit d'avoir traversé le noyau dense de circulation du centre-ville pour répondre :

— Je n'en sais rien. Possible. C'est notre dernière chance. Côté Harvard, impossible de découvrir ce qu'il a pu faire des documents originaux. Les autres sont entre les mains des Cubains.

— Qui vont se méfier désormais et surveiller la fameuse piste ?

— Certainement.

Ils roulaient en dehors de la ville. Le temps très chaud continuait comme en plein été et Marcus Clark rêvait de baignade et de voile.

— On va laisser la voiture un peu avant. J'ai trouvé un sentier qui nous conduira aux arbres. L'endroit est frais et agréable. Ça ne sera pas trop pénible.

Gary Rice est prévenu ?

— Oui. A propos, j'ai un sac de papier avec quelques sandwiches et de la bière.

— Et si le gars ne se présente pas avant la nuit ?

— Le commodore nous enverra des copains. Mais Carmina n'attendra pas. Il a trente mille dollars à récupérer. Que ce soit pour ses amis castristes ou pour lui, la somme est intéressante.

Ils abandonnèrent la Jaguar dans un endroit désert. Elle était invisible de la route et Kovask la ferma à clé. Il désigna un petit sentier qui s'enfonçait dans les herbes en direction de l'est, parallèlement au Potomac qui coulait à quelques centaines de mètres de là. Ils atteignirent bientôt un groupe de grands arbres, des cyprès de taille impressionnante.

— La boîte est enterrée au pied du plus gros, celui-là. Nous allons nous planquer ici de façon à intercepter notre homme dès qu'il commencera à creuser.

— Et s'il envoie quelqu'un ?

— Nous nous en contenterons.

A la même heure, Carmina se demandait comment il pourrait s'absenter quelques instants pour récupérer les trente mille dollars. Le délégué culturel, de retour d'une grande tournée de propagande à travers le Nord des Etats-Unis, exigeait sa présence pour classer les articles de journaux que ses conférences avaient provoqués. En fait, son patron se rengorgeait comme un paon en l'obligeant à relire certaines phrases particulièrement élogieuses.

— Voyez-vous, Carmina, nous avons été chaleureusement accueillis partout et notre pays est particulièrement estimé. On nous félicite d'avoir détruit l'opposition castriste et de faire un tel effort pour notre

développement économique et culturel.

Son adjoint rongait son frein, avait une envie folle de lui sauter à la gorge en lui clamant la vérité. Le gros porc aurait été surpris d'apprendre que son meilleur collaborateur appartenait à ces castristes qui, à l'entendre, n'existaient plus dans son pays. Il prétendait que les F.A.L.N. avaient été écrasées ? Il aurait été atterré d'apprendre que les maquis se reconstituaient sur une autre base et que les réseaux terroristes et de renseignements n'avaient jamais été aussi nombreux.

Et tout cet argent qui risquait d'être découvert par un promeneur ! Il ne l'avait pas enterré profondément. Le sol pouvait se tasser, laisser soupçonner remplacement ! Il y a toujours des curieux pour fouiller en pareil cas.

— Vous m'entendez, Carmina ?

— Oui, señor.

— Vous rédigerez cette brochure d'une dizaine de pages. Avec les photographies les plus belles, les plus inédites que vous trouverez. Parlez du complexe de Guri, l'un des plus importants du monde. Parlez de l'aciérie de l'Orénoque et du barrage de Macagua.

— Et la culture, dans tout cela ?

Le délégué sursauta :

— Mais vous y consacrerez deux pages. Sur nos constructions scolaires, par exemple. N'oubliez pas les centres culturels américains. Ça leur fait plaisir.

— Je crois plutôt que ça les renforce dans l'idée que nous ne sommes que des colonies.

L'autre se figea et son œil charbonneux devint d'une acuité insupportable.

— Que voulez-vous dire ?

— Je suis partisan de montrer nos réalisations, pas celles des Américains. Mais si vous estimez que j'ai tort, j'agirai selon vos conseils.

Il fallait l'amadouer, ne pas le rendre soupçonneux à son égard. Combien de temps devrait-il tenir encore ? Un an ? Deux ans ? Ronger son frein et patienter.

Carmina, vos pensées seraient-elles subversives ? Nous avons encore besoin des Américains, et pour de nombreuses années.

— Je le sais, señor. Où pourrai-je me procurer les meilleures photographies ?

Le délégué lui jeta un long regard, puis ouvrit un tiroir pour chercher ses références.

— Nous en possédons ici, mais les agences américaines en possèdent d'excellentes. Je pense qu'elles vous les céderont à un bon prix.

— Je vais commencer ces démarches dès cet après-midi.

— Excellente idée. Mais ne vous attardez pas trop. À cinq heures, nous devons nous rendre à cette réception à l'ambassade du Pérou. Ce sera très important.

— Bien, señor.

Carmina déjeuna en vitesse. Il lui fallait récupérer la boîte en plastique contenant l'argent et la remettre à un envoyé du réseau. Il doutait que l'échange puisse se faire avant la nuit, mais, le soir, il était libre de ses mouvements.

Une demi-heure plus tard, il sortait de l'ambassade au volant de son coupé Honda. À tout hasard, il opéra quelques vérifications prudentes, pour être certain que personne ne le suivait. Une fois rassuré, il prit la direction de l'est. Dans une heure, il serait de retour. En attendant, il cacherait la boîte dans la voiture.

Lorsque le chemin conduisant au Potomac se présenta, il hésita à s'y engager en voiture. Il pouvait très bien la laisser sur la route nationale et continuer à pied. Puis il pensa que sa plaque pourrait attirer l'attention. Il roula lentement vers les grands cyprès, surveillant son rétroviseur et l'approche des arbres. Il les dépassa, fit un demi-tour rapide. Dans sa boîte à gants, il s'empara d'un tournevis pour creuser plus rapidement la terre. Il laissa tourner son moteur et fonça vers les cyprès.

Tout en creusant, il pensait qu'il avait oublié la balise radio parmi les liasses. Dans le fond, il aurait pu enterrer la boîte n'importe où, il l'aurait retrouvée facilement. Bientôt, son tournevis buta contre le container et il dégagait la boîte avec acharnement.

Le moteur de sa voiture cessa de tourner. Tout d'abord, il crut que son ralenti avait besoin d'un réglage, puis un léger bruit l'alerta. Il se retourna, aperçut un homme, le reconnut tout de suite. C'était cet officier de marine qui l'avait interrogé le matin même.

— Bonjour, señor Carmina. Vous n'auriez pas dû laisser la balise, voyez-vous...

Le Vénézuélien fonça tête baissée vers lui, mais Kovask s'y attendait et le cueillit d'un coup de pied à hauteur de l'estomac. Carmina tournoya sur lui-même, plié en deux, mais ce n'était qu'une feinte. Il se détendit, essayant de frapper avec son tournevis. Des deux mains, le Commander happa le poignet nerveux, fit un quart de tour et projeta le garçon par-dessus son épaule, aux pieds de Marcus Clark qui le releva pour le cogner au menton. Cette fois, il eut du mal à récupérer et, le temps de se relever, il encaissait une manchette à la base de l'oreille.

— Hé ! dit Kovask, ne le tue pas.

— Il n'en a que pour quelques minutes, le rassura Marcus.

Le Commander alla jeter un coup d'œil à la boîte, l'ouvrit avec précaution.

— Une odeur un peu moutardée, annonça-t-il. Harvard a été endormi sur place lorsqu'il a voulu vérifier son compte.

Sous une liasse, il découvrit la balise, un cube de petite taille.

— On reste ici ?

— C'est assez tranquille. Sinon, on rembarque chez nous.

— Et ensuite ?

— L'ambassade se débrouillera. Ils auront certainement quelques questions à lui poser.

Lorsqu'il revint à lui, Carmina découvrit qu'il avait les mains et les pieds liés.

— Je ne dirai rien, déclara-t-il.

— Eh bien ! on est franc, au moins, dit Kovask. Castriste, n'est-ce pas ?

— F.A.L.N.

Forces armées de libération nationale. Et te voilà diplomate ? Carmina sourit.

— Je ne suis certainement pas le seul. Nous sommes partout, et un beau jour nous aurons le pouvoir. Et les Yankees ne feront plus la loi dans notre pays.

— Alors, tu voulais filer avec le pognon ? La politique, c'est bien joli, mais trente mille dollars...

L'adjoint au délégué culturel se crispa :

— Non, ils n'étaient pas pour moi.

— Pour qui, alors ?

— Je l'ignore.

— Tu as fouillé la voiture de Harvard et son corps. Tu as trouvé des photographies sur lui, des cartes photographiques plutôt. Où les as-tu mises ?

— Il n'avait rien sur lui. Absolument rien. Kovask soupira :

— Ecoute, tout peut se passer très bien. Sinon...

— Je suis prêt à souffrir.

— Tiens donc ! Tu crois que nous allons faire de toi un héros ? Détrompe-toi. Nous te garderons quinze jours et tes copains croiront que tu as filé avec le pognon. Puis nous te relâcherons au Mexique, par exemple, avec la moitié des trente mille dollars, et en indiquant aux autres où tu te trouves. Tu seras compromis à jamais, même si tu arrives à te disculper.

Cette menace avait produit son effet. Carmina, soudain très pâle, les regarda avec angoisse.

— Mes amis savent que je suis entièrement dévoué à la cause.

— Bien sûr. Mais il y a l'argent, et n'importe qui agirait ainsi ; même le plus acharné des guérilleros. Ecoute, il y a certaines des choses que tu peux nous dire sans risques. A toi de choisir. Nous te remettrons ensuite à ton ambassade. Ils feront de toi ce qu'ils

voudront, mais ça te laissera un sursis de plusieurs jours.

— Vous me condamnez encore plus durement.

— Mais tu finiras en beauté. La carte de la route secrète « Fidel Castro » ?

Carmina tiqua.

— Je ne l'ai pas. Je n'ai aucun document. Harvard avait pris ses précautions.

— A la N.G.S. où il travaillait, des documents du S.A.C. ont disparu. Il devait les avoir constamment sur lui.

— Je n'ai rien trouvé. D'ailleurs, si je l'avais su, j'aurais agi différemment.

C'était plausible, mais Kovask sentait que la capture de Carmina ne leur apporterait rien. En le torturant, en le faisant parler sous l'influence de drogues, on obtiendrait des renseignements sur le réseau castriste auquel il appartenait, mais c'était tout. Cela regardait beaucoup plus le F.B.I. et le Venezuela que l'O.N.I....

— Ta mission est donc un échec ? La légation cubaine a bien reçu une carte, mais ce n'est qu'un exemplaire, pas l'original. Ce dernier, seul Harvard aurait pu dire où il se trouvait.

Il fit un signe à Marcus Clark.

— Appelle la maison. Qu'ils viennent le chercher et poursuivent l'interrogatoire. Nous allons chercher ailleurs.

Une demi-heure plus tard, une fourgonnette venait prendre livraison du diplomate. Kovask et Clark suivirent jusqu'à l'entrée de Washington, puis le Commander se dirigea vers la banlieue où habitait Harvard.

— On va essayer de trouver chez lui, mais j'en doute.

Le mouton frisé aux yeux éteints avait endossé une robe noire qui la boudinait de façon grotesque, mais elle sentait autant la bière et des miettes de pâtisserie étaient visibles sur son corsage.

— Encore vous ! On l'enterre demain. Je ne reçois personne.

— Vous ferez une exception pour nous.

Le bungalow était un peu plus en désordre, un peu plus sale. D'ici à un mois, il se transformerait en véritable taudis.

— La veille de sa mort, votre mari est revenu avec une grande enveloppe.

— Je ne sais pas. Je n'étais pas là.

— Vous ne sortez jamais.

Elle soupira.

— C'est possible.

— Il l'a cachée ici. Vous devez savoir où. Nous vous donnons cinq minutes pour nous la donner. Ensuite, nous vous arrêterons et vous serez mise au secret pour des semaines. Pas de bière ni de pâtisserie. Une belle cure d'amaigrissement.

Elle essaya de lui jeter un regard coléreux, mais l'eau de son regard resta glauque. Il n'y avait plus aucune ressource en elle, même pas celle de s'indigner.

— Vous n'avez pas le droit de me parler ainsi.

— Je le sais et je le regrette. Donnez-moi ces papiers.

— Ils n'y sont plus. Kovask et Marcus Clark se regardèrent.

— Où les avez-vous mis ?

— Sur le rebord de ma fenêtre. Je suis sortie et, au retour, il y avait un billet de cent dollars.

— Qui vous avait ordonné de vous comporter ainsi ?

— Une voix de femme au téléphone. Je n'avais rien à perdre. J'avais vu mon mari les placer dans ce qu'il croyait être son tiroir secret. Venez voir.

Le géographe avait fabriqué un fond à l'un des tiroirs de son bureau, ménageant un espace de deux centimètres susceptible de recevoir un beau paquet de documents.

— Il y mettait aussi son argent. Je le savais. De temps en temps, je venais prendre quelques dollars et il ne s'en rendait même pas compte. Il avait le goût des secrets. Depuis sa jeunesse.

— Qui vous a téléphoné ?

— Une femme. Elle avait l'accent espagnol. Après tout, cent dollars, c'était bon à prendre.

— Ça en valait trois cents fois plus, dit Marcus Clark avec rage.

Le mouton frisé le regarda sans réaction.

— Oh ! pour une telle somme, ça n'aurait pas été possible, mais pour cent dollars ! Après tout, je croyais qu'ils appartenaient à mon mari. Vous ne pouvez pas m'arrêter pour si peu.

Elle avait raison et ils la quittèrent sur-le-champ. Kovask embraya un peu sèchement, trahissant son mécontentement.

— A moins que Carmina ne connaisse une fille à l'accent espagnol, je ne vois pas comment on va s'en tirer...

— Et même si... Les documents doivent être loin à cette heure, conclut son ami.

CHAPITRE VI

Ils roulaient depuis le lever du jour à bord de ce G.M.C. bringuebalant qu'ils avaient payé deux mille dollars au Guatemala. Il avait fallu l'embarquer sur un cargo, payer son passage et le leur, discuter durant deux jours à Maracaïbo avec les douaniers et la police pour recevoir l'autorisation de débarquer.

— Que ? La Marginal ? Oui, on en a entendu parler, quelque part dans le Sud, dans la cordillère de Merida. Mais il n'y a pas encore de travaux. Juste des relevés topographiques... Le piquetage, quoi.

— Mais non, avait dit un autre policier. Il faut demander au service des communications routières. On construit des ponts et même un remblai de cinquante kilomètres du côté de San Cristobal.

Un policier soupçonneux fouillait dans les réservoirs avec une longue tige :

— Vous venez du Guatemala ? Vous auriez mieux fait d'y rester. Ici... Oh ! il y a du fret, mais c'est la grosse bagarre ! Les transporteurs italiens et allemands font la vie dure aux autres.

— Je suis allemand, avait dit Marcus Clark.

— Et moi, polonais, ajouta Kovask. Nous sommes deux, et pas prêts à nous laisser faire.

Ce qui avait fait hausser les épaules du policier :

— Ce que j'en dis... Ici, la tonne-kilomètre est de sept cents. Si vous croyez faire fortune avec ça... Mieux vaut avoir des mulets, car alors le prix monte à quatre-vingt-dix cents.

— Mais si la route marginale se construit... Ils ont besoin de camionneurs.

— Allez voir et tâchez de vous faire embaucher. Mais attention, señores, si vous ne voulez pas de difficultés avec nous autres, les policiers, refusez certain fret qu'on vous paiera aussi cher que s'il était transporté à dos de mulet.

— Merci de l'avertissement, riposta Kovask. De quoi s'agit-il ?

— Vous l'apprendrez bien sans moi.

Enfin, on les avait autorisés à poursuivre vers le sud. Ils avaient fait le plein d'essence, emporté des jerricans de secours, quelques provisions. La route transversale était bonne, encore qu'étroite. Il y avait énormément de trafic. Des camions de toutes les marques, mais le plus souvent dans un état épouvantable. Seuls quelques Fiat, quelques Dodge et des Nissan japonais appartenant à de grandes

sociétés étaient de construction récente.

— On fonce dans le brouillard, répétait Marcus Clark cramponné à son volant, mais j'aime ça. Si jamais on ne réussit pas, le commodore saute. Tu penses que la C.I.A. voudra sa peau ! Dissimulation d'informations concernant l'Amérique du Sud, leur terrain de chasse. Tu verras qu'ils vont nous tomber sur le dos d'ici peu.

— Surveille ton thermomètre, pour l'instant, dit Kovask, s'escrimant sur un gros cigare noir qui tirait mal. Le reste viendra bien assez vite.

— Le fret à 90 cents ?

— Ça et le reste. Nous allons dans la zone la plus dangereuse du coin. Il se produira bien quelque chose.

— On passe la nuit à se taire masser les fesses ou on arrête ?

— Trouve une fonda pas trop moche.

Deux étages, une dizaine de fenêtres et le mot « Shell » éclaboussant de néon rouge quelques maisons tassées. Clark se rangea derrière une grosse citerne. Lorsqu'ils sautèrent à terre, leurs jambes tremblaient et ils chaloupèrent pour arriver jusqu'au bar encombré. Ils commandèrent deux bières dans le brouhaha indifférent. Tout le monde se connaissait et ils se trouvèrent mêlés à une conversation sans l'avoir voulu.

Un Danois énorme s'approcha de Kovask en mordant dans un sandwich, une bouteille de bière dans l'autre main.

— Colombie ?

— Mon copain et moi, on débarque du Guatemala. On va essayer la Marginale.

L'autre but un coup de bière :

— Le G.M.C. garé derrière moi ?

— La citerne ? Oui.

— Tiendrez pas le coup. Remplissent les camions avec une saloperie de bull. Les types sont ronds constamment et la lame défonce tout. Un vrai cirque... Parfois, le conducteur a reçu un ordre des F.A.L.N., alors il démolit quelques camions. Et puis, il faut parcourir quinze bornes pour livrer. La prime au rendement ! Les vacheries ! Je préfère traverser la Colombie malgré les bandes armées... Vingt mille litres d'essence.

— La citerne est à toi ?

— Nous sommes quatre. Deux par voyage. Si tout va bien, en un an on a payé nos dettes. Sinon...

Kovask buvait sa bière à petits coups, jaugeant son gaillard.

— Pas de combines, dans le coin ? Les flics nous ont prévenus à Maracaïbo.

— Ecoute, boy. Tu risques ta peau déjà, dans ton tacot. Si tu cherches encore les emm...

— J'en ai eu, au Guatemala. Ça bouge là-bas aussi. On a été plus ou

moins obligés de filer. Les Ricains supportent rien.

Le Danois s'écarta de lui pour le jauger, engouffra une partie du sandwich.

— Ici, c'est du même. Pire encore, peut-être, car le pétrole les énerve. Méfie-toi de tout le monde, mon vieux.

Clark réussit à le rejoindre avec deux sandwiches à la main.

— Ça va se tasser, paraît-il. On peut avoir un lit...

— Un lit ?

— En dortoir. Les gars attendent le jour pour se risquer dans la Cordillère, et puis la frontière. Paraît que c'est dur, à la Marginale.

— Je sais, répondit Kovask en examinant son sandwich.

Précautionneux, il retira quelques-uns des piments posés sur la charcuterie, flaira cette dernière. Pas d'odeur suspecte. Il mangea avec appétit. Il se sentait fatigué.

Une semaine qu'ils avaient quitté Washington. Lorsqu'ils avaient compris qu'ils ne retrouveraient pas les photographies, Carmina n'avait rien ajouté et il avait fallu le rendre aux siens. Gary Rice s'était obstiné, mais ils savaient que, à la moindre fuite, la C.I.A. ne le manquerait pas. Ils s'étaient démenés au Mexique, puis au Guatemala avec leur nouvelle personnalité. Ils avaient préféré ne pas changer de nom. Trop compliqué pour la suite.

— Il y a soixante camions qui tournent à une heure d'ici. La route grimpe en pleine montagne. On comble les creux, on rabote les bosses. Des fondus ne dorment que quelques heures pour gagner les primes. Il y a de la bagarre. Plus de dix camions ont sauté dans le vide depuis un mois, et pas seulement par accident.

— Les guérilleros ?

— Oui. Paraît qu'on sera contactés au début. Propagande, mais pas de promesse d'argent. Ils cherchent des gars travaillant pour la peau. On peut pas accepter sans être suspects. Nous sommes venus ici pour gagner de l'argent, non ?

Kovask regardait autour de lui, essuyant la sueur qui ruisselait de son front. Sa chemise collait à sa peau. Marcus Clark n'était pas en meilleur état.

— On ne va pas roupiller ici, un dortoir...

— Si, insista Marcus. Il se vide de bonne heure. Et puis, là-haut, ça discute. On peut avoir des tuyaux. Ah ! autre chose : paraît qu'il y a pas mal d'agents de la C.I.A. par ici.

— Je sais, répondit le Commander. On risque d'être reconnus. J'en connais bien deux ou trois dizaines.

— Moi aussi. Mais ceux qui travaillent ici sont en place depuis des années. Nous avons toutes nos chances.

Un juke-box éclata soudain à plein tube.

— Salut, les gars ! dit en espagnol un petit homme brun. Vrai, que

vous allez à la Marginale ?

— Les nouvelles vont vite, remarqua Kovask.

— J'y vais aussi. Martinez. J'ai un Berliet. Paraît que c'est très dur pour le matériel. Je veux bien essayer de tourner un jour ou deux, mais si ça ne va pas, je file. Remarquez, j'en ai vu d'autres. L'Orénoque. Le camion sur un radeau, et vogue la galère, avec deux Johnson de dix-huit chevaux. De la folie, quoi ! Du minerai de fer plein la benne. On a coulé deux fois et, chaque fois, j'ai sauvé le camion. Puis, j'en ai eu marre. La Bethlehem Steel organisait son propre transport et ne nous donnait plus que cinq cents la tonne-kilomètre.

Martinez les entraîna vers la partie la plus calme de la salle, découvrit une table et des chaises.

— Venez de loin ?

— Guatemala. Avant, le Mexique.

— Et il n'y a pas de boulot ?

— Si, mais les Américains sont pointilleux.

— Il y en a à la Marginale. Des ingénieurs. Et des autres aussi, mais enfin, on les emm... Tandis qu'au Guatemala...

Lui aussi avait retenu un lit. Ils montèrent vers neuf heures, échappant au tumulte. Le premier se divisait en plusieurs dortoirs et ils purent trouver facilement leur numéro. Des gars ronflaient déjà tandis que la plupart jouaient aux cartes. Kovask ôta sa chemise, son pantalon, alla se mettre sous le robinet du seul lavabo visible. Il revint vers son lit et s'y étendit. Découvrir une piste secrète dans ces conditions représentait des difficultés énormes, des journées de patience avec un travail exténuant et dangereux. S'ils en réchappaient, Marcus et lui...

Lorsqu'il se réveilla, le jour pointait et la plupart des lits étaient vides. Il alla secouer Marcus Clark qui adopta tout de suite une attitude de défense.

— Doucement, vieux...

— Je rêvais qu'on était coincés par une vingtaine de gars armés de barres à mines.

Martinez les rejoignit alors qu'ils avalaient un café brûlant et des beignets.

— On roule ensemble ?

— Bien sûr, dit Kovask.

— Tu ne le trouves pas collant ? demanda Marcus alors que Martinez se dirigeait vers les lavabos.

— On verra bien.

Le Vénézuélien revint, la mine réjouie.

— Au fait, j'ai un tuyau. Celui qui embauche, c'est un copain à un copain. Un Ricain nommé Roy. Un dur, mais si on est recommandé...

Dans une heure, on sera devant lui.

— La prime, c'est calculé comment ?

— Plus de vingt voyages en moins de vingt-quatre heures. Il y a des chauffeurs qui en font jusqu'à trente. La deuxième prime. Ça va chercher jusqu'à quarante dollars par jour. Mais on y laisse aussi le matériel. Les mécanos sont débordés et faut leur filer de drôles de pourboires pour qu'ils travaillent sur votre matériel. Faut pas s'amener là-bas avec des camions peu usuels. C'est vrai que, au Mexique, il y a des cimetières de G.M.C. ? Ça vaudrait le coup d'aller acheter les pièces pour les revendre ici. Dix fois plus cher. Les gars sont fous pour ne pas perdre une seconde. Marcus Clark le regarda dans les yeux :

— Pour un gars qui débarque, tu es rudement bien renseigné, hey ? On dirait que tu y as été, amigo.

— Au Mexique ?

— Non, à la Marginale.

— Je me suis documenté. J'ai emporté quelques pièces de rechange, fait équiper un filtre à air spécial. Avec la poussière...

Ils attendirent qu'il démarre pour en faire autant. Clark, la cigarette au coin des lèvres, avait l'expression morose. Kovask écoutait les bruits du G.M.C.

— Le Martinez, faudra l'avoir à l'œil. Il nous tombe dessus un peu trop par hasard, dit le lieutenant de vaisseau.

— On va le serrer de près. Une fois dans le cirque, ce sera assez facile. Il ne pourra pas quitter le boulot sans qu'on le repère.

Bientôt, la route devint effroyable, poussiéreuse et ravinée par les orages.

— C'est ça, la Marginale ? Ils feraient mieux de la goudronner avant qu'elle ne disparaisse totalement, grommela Marcus Clark. Ça promet pour le reste !

Devant eux le Berliet de Martinez roulait, invisible, au centre d'un nuage. Il y eut un embranchement, la route de droite piquant directement vers la Colombie, la ville-frontière de Cucuta. Celle de droite n'était plus qu'une vague piste.

Ils ne prêtèrent guère attention au premier camion dans le fossé, mais, au quatrième, ils comprirent.

— Ça paye, commenta Marcus Clark. Notre ferraille n'ira pas loin. Et, sans moyen de transport, dans le coin...

Kovask ralentit. Devant, le nuage retombait, se dégonflait comme une baudruche. Martinez venait de s'arrêter pour discuter avec le chauffeur d'un camion venant d'en face.

— Je vais aux nouvelles, dit Marcus. Il revint rapidement.

— Il y a de l'embauche. Le gars fout le camp comme une dizaine d'autres depuis le début de la semaine.

Kovask embraya lentement. Le torse en dehors de la portière, le

chauffeur de l'autre camion leur cria quelque chose sur un ton très véhément.

— Il n'a pas l'air content, remarqua Marcus Clark. Les guérilleros ont attaqué des isolés et ont flanqué le feu aux camions.

— Il faut croire que le tracé de la Marginale les empoisonne fort, dans ce secteur. Les autorités ne se sont pas étonnées de leur acharnement ?

Une demi-heure plus tard, ils arrivaient en vue du chantier. Ils découvrirent un impressionnant matériel, d'énormes engins dont beaucoup semblaient immobilisés. Quelques mécanos se donnaient l'air de s'affairer. Plus loin la chaîne des camions s'enfonçait dans la montagne, en ressortait par une sorte de gorge, les bennes chargées d'une terre rougeâtre.

Martinez continuait, passait auprès d'un tas impressionnant de pneus de grosse taille, disparaissait derrière les pyramides de bidons pleins de carburant. Ils rencontrèrent plusieurs soldats armés qui surveillaient ces dépôts.

— L'ami Martinez connaît bien le chemin, remarqua Kovask. Tiens, il s'est arrêté devant ce baraquement.

Il les attendait, souriant.

— C'est ici qu'on se fait inscrire. Le gars rencontré en route m'a renseigné. Au fait, vous avez cent dollars devant vous ?

— Cent dollars ?

— La caution pour pouvoir bénéficier d'une assistance mécanique rapide et pour payer les huit jours d'assurance. On renouvelle chaque semaine lorsqu'on passe à la paye.

— Entrons, on verra bien.

Ils furent étonnés de voir des filles dans le baraquement. Une demi-douzaine dont plusieurs étaient jolies. Il y avait aussi plusieurs types dont un, gigantesque, le crâne rasé et la gueule arrogante.

— Roy, les avertit discrètement Martinez.

Ils s'en seraient doutés. L'homme avança vers le comptoir qui partageait la pièce, suivi par deux autres d'origine latine.

— Alors, les gars, on vient s'embaucher ?

— Je suis un ami de Satander, de Caracas. C'est lui qui m'a conseillé de venir ici.

— Satander ? Le patron de la société de bus ? Eh bien ! les gars, on va certainement s'entendre. D'ailleurs, c'est facile. Quel camion ?

— Berliet, dit Martinez.

— Ça colle. Et vous ?

— G.M.C., mais pour tous les deux. Roy hocha la tête :

— Dommage pour nous et pour vous. La paye sera à partager, et ici, mieux vaut travailler pour soi. Tâchez de vous tenir peignards et de ne pas vous bagarrer lorsqu'on vous remettra l'enveloppe.

— On est ensemble depuis dix ans, dit Kovask.

Un des Latins prenait la parole.

— Vous devez avancer cent dollars. Quatre-vingts pour la caution en cas de pépin mécanique. On vous dépanne où que vous soyez. Dix dollars d'assurance pour trois jours, dix dollars, c'est-à-dire cinq dollars chacun, d'avance pour la cantine.

— Vingt dollars d'assurance pour une semaine ? Non, mais ça fait mille dollars par an. Pour une ferraille.

— C'est obligatoire, répondit l'autre, imperturbable. Si vous ne voulez pas, à votre guise. On n'oblige personne à travailler, ici.

Les deux Américains firent semblant de se consulter du regard, puis Marcus Clark haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'on risque, pour une semaine ?

Il sortit cinquante dollars de son portefeuille et Kovask en fit autant. Il y eut des difficultés à propos de l'immatriculation au Guatemala.

— Vous n'êtes pas en règle. Il vous faut un permis de travail d'un mois, qui sera ensuite renouvelé pour trois mois.

— On ira le chercher à Maracaïbo. Nous n'avons pas eu la patience ni l'argent nécessaire pour attendre. Quand nous aurons fait huit jours, on se mettra en règle.

Le Vénézuélien se butait, visiblement, mais Roy intervint.

— Laisse tomber, Eusebio. Il me faut des camions. J'enverrai un message à Maracaïbo et le permis arrivera, ainsi que l'immatriculation nationale pour le tacot. Vous connaissez le tarif, les gars ? Sept cents la tonne-kilomètre. Autant que vous sachiez chacun ce que ça va vous rapporter. Toi, Martinez, environ huit dollars le voyage. Vous devez faire quinze voyages au minimum par jour, sinon on fait sauter un cinquième. Après vingt voyages, vous avez droit à une prime d'un cinquième ; après trente, deux cinquièmes. Je doute que vous alliez plus loin.

Seul, Martinez rit avec complaisance. Roy examina les visages fermés des deux nouveaux.

— Noms, nationalité, passeport ?

— Combien on va toucher, pour notre G.M.C. ?

— Un peu plus de six dollars le voyage. Vous serez avantagés par la vitesse puisque le poids n'y sera pas. Vos vingt voyages, à deux, ce sera presque du gâteau.

— D'accord, on marche.

Ils tendirent leurs cinquante dollars chacun et leur passeport.

— Polonais ? Allemand ? Drôle d'entente.

— On s'est connus après la guerre, dit Kovask. Inutile de revenir là-dessus. Nous, on n'y pense jamais.

— Vous trouverez facilement de la place dans les baraquements. Je vous conseille le E, il y a des étrangers comme vous. Les autres sont

pleins de Vénézuéliens, Colombiens et Antillais.

— Je peux aller avec mes copains ? demanda Martinez. Puisqu'on est arrivés ensemble.

— Comme tu veux. Passe me voir ce soir pour boire un verre à la cantina. Au fait, vous commencez dès demain. Quand vous voudrez, mais le plus tôt est le mieux. Avec la chaleur, c'est plus dur. Seuls les Noirs tiennent le coup, et encore... Autour du chantier, c'était la ronde des camions, un cercle de bruits de moteurs. Plus au sud, le fracas des bulldozers et des autres gros engins.

— Ça ne vous dérange pas, que je vous suive ? demanda Martinez.

Ils grognèrent un « non » peu convaincu, mais, dans le fond, ils en étaient satisfaits. Dans le bâtiment E, ils trouvèrent un gars couché avec un bras cassé, un Anglais nommé Rowood, qui leur désigna la rangée de lits en face :

— Tout ça est libre. Les gars ont filé. Sans leur camion. Moi, je m'en suis tiré avec un bras cassé et trois cents dollars de réparation. Ça va encore.

Ils l'entourèrent et Kovask lui offrit une cigarette.

— Les guérilleros ont tiré dans mes pneus. J'ai perdu le contrôle de ma direction et je suis tombé dans un trou.

— Et tu restes ? demanda Martinez.

— Que veux-tu que je foute ? Ici ou ailleurs... Je me fais près de trois cents dollars par jour avec mon gros Mack américain. Il y a deux mois que je suis ici et j'ai un petit paquet à la banque de San Cristobal. L'assurance marche pour les dégâts. Seule l'immobilisation me coûte, mais je suis fataliste...

Martinez racla sa gorge :

— Mais on peut se faire descendre ou tuer ?

— Une chance sur dix. C'est le pourcentage. Ou bien casser son camion et toucher une somme si dérisoire de l'assurance que mieux vaut foutre le camp. Certains sont revenus avec d'autres tacots, les ont cassés et sont repartis. Je suis sûr qu'ils reviendront. On gagne du pognon, tu comprends, et ça...

Il se mit à rire.

— Dans un mois, le chantier se transportera à plus de trente miles. Ce sera encore pire. En pleine jungle, les moustiques, les maladies. Peut-être qu'on obtiendra une augmentation. De toute façon, j'espère en être. On m'enlève le plâtre dans huit jours. Je vais me rééduquer soigneusement et je serai paré ensuite.

Les trois hommes s'installèrent en face de lui. A la tête de chaque lit, il y avait une armoire. A côté du dortoir, plusieurs cabines de douches et des lavabos avaient été prévus. L'eau qui les alimentait était brûlante.

Lorsque Marcus et lui furent prêts, ils partirent en direction de la

cantina pour juger de l'atmosphère.

— Je ne vois pas comment on découvrira la piste secrète « Fidel Castro », murmura Marcus Clark, à partir d'ici. Les guérilleros ouvrent le feu sur les camionneurs, ils ne les embauchent pas.

— Patience, nous venons simplement d'arriver. Il se présentera bien une occasion un jour ou l'autre.

— Roy, tu ne crois pas qu'il ait des copains à Langley ? Avec un poste pareil, il peut surveiller son monde.

CHAPITRE VII

Fonçant dans le brouillard de poussière, il dépassa le Berliet de Martinez. Ce dernier agita la main pour le saluer. Le G.M.C. était beaucoup plus rapide une fois chargé, mais Kovask commençait d'en avoir par-dessus la tête. Quatre jours qu'ils travaillaient sans relâche, Marcus et lui. Le camion roulait près de vingt heures par jour. Prudents, ils préféraient ne pas travailler durant les heures les plus chaudes. La température du radiateur montait si haut qu'ils en étaient impressionnés. De plus, il fallait faire des vidanges fréquentes, immobiliser de toute façon le camion. Les heures les plus agréables se situaient au creux de la nuit, entre onze heures et trois heures. Une relative fraîcheur descendait de la sierra et entraînait dans la cabine.

Sa montre indiquait onze heures. Il pourrait faire deux voyages avant d'arrêter jusqu'à cinq heures du soir. Il reprendrait le manche jusqu'à neuf heures, puis Marcus le remplacerait jusqu'au lendemain matin. Un enfer. Et pour rien. La région était devenue subitement calme et les guérilleros ne s'étaient pas manifestés. De leur côté, ils n'avaient obtenu que de très maigres renseignements sur les maquis, et presque rien du tout sur la piste secrète « Fidel Castro ». Tout le monde savait que des armes de contrebande, de l'essence et des explosifs circulaient du nord vers le sud, mais nul n'aurait pu donner d'autres détails.

Maintenant, il roulait sur le remblai de la future autoroute, frôlait les profileurs et les bulldozers, klaxonnait lorsqu'il apercevait, dans la gélatine qui constituait l'horizon, les silhouettes noires des terrassiers.

En vue du terminus, il tourna à cent soixante degrés, mit en marche arrière, l'œil rivé à son rétroviseur. Il s'arrêta automatiquement, enclencha le vérin hydraulique. Un cauchemar, chaque fois. Le mécanisme avait une fuite qu'ils colmataient avec de la toile gommée que la chaleur empêchait de sécher. Une panne sur quatre, et l'obligation de poursuivre à la manivelle. Avec cinquante-cinq degrés de chaleur et les lazzi des autres camionneurs. Kovask s'était bagarré trois ou quatre fois déjà, mais il ne pouvait casser la figure aux cinquante camionneurs pour se faire respecter.

Marcus et lui se laissaient presque prendre au jeu. Certes, ils pensaient à leur mission, mais cette vie rude, sous un climat torride, en compagnie de ces hommes habitués aux coups durs, finissait par devenir exaltante. Ivre de fatigue, la peau corrodée par la chaleur et la

poussière, on pataugeait en pleine violence physique et mécanique. Personne ne ménageait son voisin, personne ne s'écarterait d'un centimètre sur la route et c'était toujours le plus froussard, le plus faible qui cédaît le passage. Kovask et Marcus avaient déjà éraflé une bonne dizaine de camions, d'abord pour illustrer leur personnage, et ensuite parce qu'ils commençaient d'aimer ça. A la cantina, on buvait sec et beaucoup, et les bagarres éclataient pour un rien, se poursuivaient dans la nuit lourde où les projecteurs du chantier et les phares de la ronde infernale fournissaient les éclairages publics. Et puis, t'était le dortoir avec le bourdonnement des moteurs, l'impossibilité de se reposer vraiment, sauf après quelques verres d'aguardiente ou de whisky, le sommeil lourd de l'aube avec l'appréhension de l'heure où il faudrait foncer vers son véhicule, tirer sur le démarreur avec inquiétude. Une fois sur deux, le moteur refusait de partir et le grand cirque commençait. D'abord, on essayait de réparer soi-même bougies, vis platinées, filtre à air et filtre à huile, et puis on se ruait vers le premier mécano visible. Il fallait commencer par lui coller dix dollars dans la main pour qu'il réponde :

— De seguida.

Un tout de suite qui durait une heure, deux heures et nouait les nerfs des gars, les épuisait avant d'apprendre que la réparation durerait au moins la journée. Dans ces cas-là, ils finissaient par se retrouver à la cantina, buvaient des quantités énormes d'alcool et de bières glacées. Le patron devait les tirer au-dehors et les coller sous un apprentis à l'ombre relative.

Le vérin tint le coup et il démarra sans attendre que la benne soit totalement retombée. Il fonçait à soixante à l'heure sur la future autoroute, sachant que plus loin sa vitesse tomberait à quarante et même à trente. Les gros-culs se traînaient à dix à l'heure dans la forte pente qui conduisait à la carrière de terre.

Là aussi, il s'agissait d'arriver avant les trop gros, ceux qu'on ne remplissait qu'en trois coups de bulldozer, alors que le G.M.C. débordait en une seule fois. Kovask doublait dans les pires conditions, les chauffeurs ne faisant aucun effort pour lui céder le passage. Il lui arrivait de sentir les bas-côtés s'effondrer sous le poids. Dans ce cas, il accélérât vivement, filait avant qu'un contrôleur de la piste ne relève son numéro. Et toujours cette poussière rougeâtre qui pénétrait partout et dont les poumons se tapissaient sournoisement, qui engorgeait les filtres et même l'essence. Malgré l'étanchéité des bouchons, on arrivait à boucher ses gicleurs.

Il soupira de soulagement en constatant qu'il n'aurait qu'une minute à attendre. Le bull achevait le remplissage d'un énorme Mack qui emportait plus de vingt tonnes de terre en une seule fois, mais marchait précautionneusement sur la piste, embouteillant la

circulation et se faisant insulter dix fois à la minute.

L'œil rivé au Mack, il déboucha sa bouteille thermos, avala une gorgée de Coca-Cola glacé, de quoi rafraîchir sa bouche et pouvoir allumer une cigarette. En même temps, il surveillait son rétroviseur. Si l'on perdait trop de temps à démarrer, il y avait toujours un salaud pour vous couper la route.

Il fonça à la place du Mack. Au-dessus de sa tête, le gros bulldozer gronda, recula pour que sa lame rafle le plus de terre possible et il repoussa le tout en direction du G.M.C. Au début, Kovask rentrait la tête dans les épaules lorsque toute cette masse s'abattait sur le camion en entier. Il y en avait autant sur le toit, le moteur et par terre que dans la benne. Déjà, il démarrait pour laisser la place, emportant ses cinq tonnes bien tassées, mais inutile de discuter avec Roy à ce sujet une fois le prix d'un voyage décidé. Six dollars pour eux, mais ils en transportaient bien pour huit. Le géant américain devait se faire les choux gras, même si le motif de sa présente était ailleurs.

Le chemin du retour était encore pire, rendu glissant par la terre perdue des autres camions. Malgré la sécheresse, elle restait humide suffisamment longtemps pour provoquer de spectaculaires dérapages. Plusieurs fois, Kovask s'était retrouvé en travers, alors que de gros transporteurs arrivaient à fond de train et ne manifestaient pas l'intention de freiner. Leurs museaux puissamment protégés de tubes d'acier ne risquaient rien, et ils l'auraient envoyé au ravin sans effort pour ne pas perdre quelques minutes.

Lorsqu'il entra exténué dans le dortoir, Marcus Clark achevait de se raser devant une fenêtre. Il passa tout de suite sous la douche trop chaude, longuement, pour se débarrasser de cette poussière rougeâtre, ressortit sans s'essuyer et, la serviette autour des reins, alla jusqu'à son lit. Entre-temps, sa peau s'était séchée. Il s'allongea, ferma les yeux.

— Dur, aujourd'hui, hein ? demanda Marcus. Les records de chaleur sont battus. Faut faire une vidange avant de repartir ce soir. Je m'en occupe.

Avant de sortir, il posa une thermos sur la petite table de chevet.

— Du thé glacé. Ça te remontera.

Kovask se servit, un coude soutenant son corps. L'Anglais au bras cassé, Rowood, s'approcha de lui, une cigarette aux lèvres.

— Plutôt dur, hein ?

— J'en ai marre, marre !

— Ça passera. On s'y fait. Moi aussi, au bout de deux jours, je voulais filer... Et encore, te plains pas, puisque les maquisards ne se manifestent pas, ces temps. A mon avis, ils doivent préparer un coup dur. D'habitude, ils sont plus virulents.

Kovask avala son thé glacé, lui tendit la thermos :

— Tu en veux ?

— Non. Je profite de mon repos pour essayer de réduire ma consommation de boisson. Quand je tourne, il me faut huit litres. Je fonds sur mon siège, littéralement.

Il s'assit sur le lit en face, celui de Marcus. De l'autre côté, à gauche, c'était Martinez. Il tournait encore avec son Berliet, dur à la tâche et ne semblant pas s'occuper d'autre chose que de faire du dollar.

— Je ne resterai pas, dit Kovask. On va se tuer, à ce boulot. Et notre camion n'est pas assez gros. On ne gagne pas en vitesse ce que l'on perd en poids. Ah ! si j'avais un Mack comme toi !

— Tu aurais dû choisir le transport sur longue distance. Il y a une prime à la rapidité. Entre le Venezuela et la Colombie, par exemple. Mais c'est aussi dangereux avec les partisans Colombiens, plus souvent bandits que résistants.

— On tourne en rond. Pour le travail comme pour le reste. Il n'y a même pas les filles. Celles de la cantina, je n'en parle pas. Quant à celles des bureaux, je suppose que Roy et sa clique se les réservent.

Rowood approuva :

— Méfie-toi de Roy. C'est un salopard. J'ai eu affaire avec lui. Parce que j'ai passé deux ans à La Havane chez Castro.

Kovask le regarda, essayant d'être naturel.

— Toi, chez Castro ?

— Ouais ! Conseiller pour les transports, et puis j'en ai eu marre. Ça ne payait pas.

— Et le grand t'a cherché des poux ?

— Plutôt, oui. Paraît qu'il représente la C.I.A., ici. Et il a toute une équipe, même parmi les camionneurs.

— Ça n'empêche pas les guérilleros d'attaquer de temps en temps.

Rowood eut une moue dédaigneuse ;

— Du menu fretin. Il y a autre choses De temps en temps, on voit passer un hélico sans aucun autre signe que la marque d'une compagnie pétrolière ! En direction de l'ouest.

— Recherches pétrolières.

— Non. Plus au nord, il y a un camp de la C.I.A. Sûr ! Un copain y est tombé par hasard et a failli y rester. L'enjeu est de taille, dans le coin.

Kovask but encore un peu de thé glacé.

— Une piste secrète. Qui traverserait le continent. Tu as entendu parler de la piste Ho Chi-minh ?

— Sangre de Dios, sangre del Cristo ! Martinez entrainé en titubant comme un homme ivre.

— Si ma pauvre mère me voyait ! Quand je jouais dans la poussière de la rue, elle levait les bras au ciel pour lui demander comment elle pouvait avoir un enfant aussi pénible.

Il s'affala sur le lit, les regarda d'un air hébété :

— J'arrête jusqu'à la nuit. Je t'envie, Polak, d'avoir le Frisé pour te donner le coup de main. Seul, c'est impossible.

Frustré des révélations de l'Anglais par son arrivée, Kovask l'aurait volontiers étranglé.

— Va te doucher. Tu apportes toute la poussière ici.

— Gueule pas, j'y vais !

Mais l'Anglais se leva en même temps.

— Moi, je vais bouffer avant le grand rush.

— Attends, j'arrive. Je sifflerai mon copain au passage.

Il repéra Marcus en train de discuter avec un mécano, plaqua l'Anglais.

— Rejoins-nous à la cantina. Rowood est en train de me raconter un truc intéressant ; tâche de bloquer Martinez.

— Compris, dit Marcus en clignant de l'œil. Les deux hommes s'installèrent à une petite table de quatre couverts, les réservèrent pour Clark et Martinez.

— Que disais-tu à propos d'Ho Chi-minh ?

— Non, je faisais une comparaison, dit Rowood, amusé. Il y a une piste secrète qui cisaille l'Amérique du Sud en deux. Armes, munitions, explosifs, essence l'empruntent depuis quelques mois. La C.I.A. est sur les dents, car ça laisse supposer une grande conflagration. Imagine tous les maquis attaquant le même jour dans tous les pays.

— Mais qui transporte tout ça ?

— Voilà... Il paraît que les fournisseurs paient, pas les guérilleros. Ces derniers se contentent de surveiller la piste aux endroits critiques.

— Les fournisseurs ?

L'Anglais sourit et commença de piquer dans les hors-d'œuvre qu'une serveuse venait d'apporter.

— Cuba, les Russes, les Chinois ? Mystère. Mais il y a une combine intéressante. Dangereuse, mais pas plus que ce que nous faisons.

— Doivent embaucher des communistes, dit Kovask, désabusé. C'est une question de confiance.

— Pas sûr. Moi, par exemple, j'ai mes chances, si je voulais. Je suis parti de Cuba sans avoir rien à me reprocher et les Ricains ne m'aiment pas, ça me suffit comme passeport.

Kovask mangeait avec appétit. De sa place, il pouvait voir Marcus retenir Martinez avec beaucoup de peine. Le Vénézuélien devait avoir hâte de les rejoindre : faim ou curiosité ?

— On a un peu travaillé contre eux au Guatemala, dit-il entre ses dents pour ne pas être entendu des autres tables. Quelques transports d'hommes et de matériel. Puis on nous a soupçonnés et...

— Je m'en doutais, figure-toi, dit l'Anglais, ironique. Vous ne seriez jamais venus ici.

— Oh ! non, et on ne va pas tarder à filer, si ça continue.

Martinez finit par gagner et ils arrivèrent tous les deux. Kovask apaisa les remords de Marcus d'un regard. Puis, il s'arrangea pour lui faire comprendre le ton à adopter pendant le repas ; ils en avaient marre du chantier.

— Mais attendez l'enveloppe, dit Martinez, désolé de les voir aussi démoralisés. Quand vous verrez les beaux dollars !

— Ouais ! Et il faudra payer la cantina, le lit, l'essence et l'huile. On va y laisser pas loin de deux cents dollars.

— Sur près de mille. C'est encore rentable, non ? Tous les jours, vous avez dépassé les vingt voyages.

— En se crevant, oui, Marcus renchérit :

— Et le camion qui va nous lâcher. Déjà le vérin de la benne... Il faudrait sacrifier deux journées pour le remettre en état.

— Mais attendez la paye ; après, vous verrez ce qu'il faudra faire. C'est alors que vous ne voudrez plus quitter le chantier.

— Pourquoi ne pas prendre mon camion ? dit Rowood. Il est en état, maintenant, et ne sert à rien. Je vous le loue. Fifty-fifty. Vingt tonnes-kilomètre, ça fait du bruit.

— Oui, mais en cas de pépin ?

— L'assurance paiera. Si je conduisais, moi, il y aurait autant de risques.

Après le repas, il y eut la sieste dans la torpeur générale. Les machines de la route s'arrêtaient elles aussi durant deux heures et on pouvait se reposer.

Kovask remonta à la surface du plus profond d'un sommeil lourd, gluant de transpiration. Il passa sous la douche, fut rejoint par Marcus plein de curiosité.

— Rowood ?

— Dehors. Au camion.

Ils allèrent le conduire à une pompe d'essence pour faire le plein et Kovask rapporta sa conversation avec l'Anglais.

— Il doit en savoir plus long, mais il se méfie. Tout ça, c'est une question de patience. Quelques jours encore.

— Le fait qu'il nous loue son camion facilitera les choses.

— Oui. Je n'y avais pas pensé tout de suite. Au contraire, ça m'empoisonnait d'accepter. Mais il verra qu'on est franc jeu.

— Mais la raison de filer, puisqu'on gagnera deux fois plus ?

— On trouvera. Le mieux serait que Roy nous persécute. Faudra peut-être le chercher.

Marcus ricana :

— Belle idée qui risque de nous entraîner très loin. Paraît que le Roy ne se laisse pas faire. Des gars ont disparu sans emporter leurs affaires. Curieux, non ?

— Oui, mais nous, on est des malins.

Ils éclatèrent de rire ensemble. Kovask conduisit Marcus jusqu'à la baraque.

— Repose-toi. Moi, je vais tâcher de faire une demi-douzaine de voyages jusqu'à neuf heures.

— Fais gaffe à l'eau du radiateur. Le mécano prétend qu'il faudra le changer sans trop tarder.

Kovask entra dans la ronde. Pas trop de camions au début, à peine une quinzaine. Il put faire trois voyages tranquilles avant que le vrai cirque ne commence et que la fièvre ne gagne chacun des cinquante conducteurs. Vers le soir, ce n'était pas le grand soleil, mais la chaleur n'en était que plus vicieuse et collait à la peau comme une maladie malpropre. Les gars devenaient de plus en plus mauvais, inconscients. Kovask en aperçut deux qui se battaient au couteau, leurs camions renversés dans le ravin.

Lorsqu'il décida de passer le manche, vers neuf heures du soir il était ivre. C'est tout juste s'il eut le courage d'aller prendre une douche. Marcus n'était pas dans le baraquement.

Rowood, de retour de la cantine, alla cogner à la cabine.

— Kovask ?

— Pas vu Marcus Clark ?

— Si, justement.

Le ton était tellement étrange que Kovask sortit de la cabine sans couper l'eau.

— Quoi ? Des ennuis ?

— Roy l'a convoqué. Il y a maintenant une bonne heure. Si tu veux, je t'accompagne là-bas.

— Avec ton bras ?

Il alla se rhabiller, en proie à une colère froide. C.I.A. ou pas, le gros tas de viande commençait à l'énervier sérieusement.

— Tiens, Martinez n'arrête pas, lui aussi ?

Kovask ricana, croyant comprendre.

CHAPITRE VIII

Dans le bâtiment des bureaux brillait une seule lampe. Un type qu'il n'avait jamais vu quitta la chaise où il était affalé lorsque Kovask entra.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il avec un accent américain prononcé.

Son visage couturé de cicatrices paraissait enflé sur le côté gauche. Ses yeux bouffis ne laissaient passer qu'un regard méfiant.

— Je cherche Roy.

— A cet' heure ? Il n'est pas ici. Doit être chez lui ou à la cantina. Si vous m'en croyez, feriez mieux d'aller voir là-bas.

— Merci, dit Kovask en faisant semblant de tourner les talons. Mais il fit un tour complet, cassa son poing juste sur la grosse boule de l'abcès dentaire. L'Américain ne put retenir un hurlement, perdit une seconde. Le Commander le frappa à l'estomac, grimaça à cause des muscles de fer, récidiva du gauche au menton. Le garde partit contre le comptoir, eut le réflexe d'étendre ses coudes comme des ailerons pour se maintenir. Récupérant vite, il fonça, mais Kovask saisit la chaise pour le recevoir. Un pied le prit à la base de l'œil et il tomba en crachant un mélange de sang et de pus.

Se méfiant, il le releva à deux mains, lui cogna le crâne contre un pilier de bois, le laissa couler. Il passa dans les bureaux voisins, ne découvrit personne. Dans celui qui était réservé à Roy, il aperçut un coffre-fort énorme, fut tenté de fouiller dans les tiroirs, mais préféra s'abstenir.

Dans la salle réservée au public, le garde ouvrait les yeux.

— Mon copain Marcus Clark est venu ici, convoqué par Roy, il y a une heure. Où est-il ?

— Je suis là depuis trois quarts d'heure seulement, balbutia l'autre en massant son abcès... Vous ne vous en sortirez pas comme ça lorsque Roy saura...

— T'aurais intérêt à la boucler. Si j'avais voulu, je déménageais tout. Tu parles d'un gardien !

L'autre lui jeta un regard furieux, puis pensa qu'il ferait mieux de suivre ce conseil. Kovask sortit et marcha rapidement vers la cantina. Il but une bière en demandant si on n'avait pas vu Roy.

— Non, dit le patron. Vous dînez ?

— Pas tout de suite.

— Il y a des raviolis tout frais.

Pris d'un doute, il revint au baraquement. Rowood prenait le frais en fumant une cigarette sur le pas de la porte.

— Ni Marcus ni Martinez. Et ce dernier ne tourne plus. Son Berliet est là-bas.

— Je vais chez Roy.

— Attends-moi.

— Ton bras...

— Juste en spectateur.

Ils se dirigèrent vers les petits chalets confortables réservés au personnel administratif et aux ingénieurs. Le chalet de Roy était l'un des premiers, le plus grand. Il y avait de la lumière dans toutes les pièces.

— O.K., j'attends ici, dit Rowood. Si ça va mal, j'arrive, et je surveille le coin.

Kovask escalada les quelques marches conduisant à une petite terrasse, puis frappa à la porte. Il allait récidiver, lorsqu'une fille vint ouvrir. Il la reconnut, c'était l'une des secrétaires du bâtiment administratif.

— Roy est là ?

— Il n'est pas encore rentré, fit-elle, la bouche dédaigneuse. Si vous avez besoin de lui, repassez demain.

Elle allait refermer, mais il lui prit le bras.

— Lâchez-moi, brute ! ... Roy vous le fera payer très cher. Vous serez renvoyé après qu'il vous aura cassé la gueule.

— Tiens donc ! Où est-il ? Attention à ce que tu dis... Mon copain a disparu et je suis prêt à tout pour le retrouver.

Cette fois, elle comprit et la frousse la prit. Devenue très pâle, elle se fit très docile.

San Cristobal. Il y a une heure à peu près, un peu plus peut-être, avec un 4x4.

— Tu connais mon copain ? Un brun très mince, joli garçon...

— Je n'ai pas vu partir Roy. On me l'a dit. Je vous le jure.

Il la lâcha :

— Je te souhaite une chose, c'est que je le retrouve, sinon je flanque le feu à tout le chantier.

Pétrifiée, elle le regarda s'éloigner, puis s'enferma à double tour dans le chalet. Rowood comprit que ça ne marchait pas comme le voulait le Polonais et le suivit sans rien dire.

— San Cristobal, finit par dire Kovask.

— Tu vas jusqu'à l'embranchement et tu remontes vers la frontière. C'est la dernière ville, enfin le dernier patelin, avant Cucuta, la ville colombienne.

— Je vais prendre le G.M.C.

— Minute... Et si on cherchait à t'éloigner ? Bon, ils ont eu ton copain, mais pour toi ils se méfient. Il y a aussi les autres chauffeurs. Sur le chantier, on se bouffe le nez, on ne se ménage pas, mais contre Roy, tous seraient d'accord pour marcher. Parce qu'ils savent qu'il nous vole en grande largeur. Au moins vingt pour cent chacun. Sur dix mille dollars environ par jour, ça fait deux mille dollars. Une jolie prime, non ?

Ils marchaient à grands pas vers les camions au repos lorsque l'Anglais prit le bras de Kovask pour l'arrêter.

— Là, derrière les pneus des bulls, une ombre qui se planque. Je crois que c'est Martinez. Je fais le tour pour le coincer.

Kovask s'approcha des énormes pneus qui, sous l'effet de la chaleur, dégageaient une odeur asphyxiante de caoutchouc, la contourna et reconnut Martinez qui s'éloignait, le dos courbé.

Le Vénézuélien eut un haut-le-corps en se heurtant à Rowood.

— Oh ! excuse... Je viens de pisser.

Puis son expression se bouleversa, exprima une terreur folle lorsqu'il se sentit happé par le col de sa chemise. Kovask l'obligea à lui faire face, essuya sa main gluante de la transpiration de Martinez à son pantalon.

— Qu'as-tu raconté à Roy sur nous ?

— Moi ? Mais, rien du tout... Roy...

— Rowood, voulez-vous aller chercher un cric ? Il doit y en avoir un dans le coffre, là, tout près. Taille moyenne suffira.

— Ecoutez, je vous jure... Je ne connais pas Roy... Juste un ami commun à Caracas... Une fois, on a bu un verre et...

— Où est Marcus Clark ? Depuis la tombée du jour, tu me fuis. Tu as attendu que je me sois arrêté de tourner pour le faire. Mais avant ?

Rowood revenait, balançant un cric à losange déformable.

— A ta disposition, Kovask. J'ai un bras valide.

— Prends un pneu de bull, un réformé. Tu sépares les deux lèvres et tu mets un coin. Tu recommences un peu plus loin.

— D'accord.

Martinez essaya de fuir, mais la main de Kovask le cloua contre la pile des autres pneus.

— Doucement. Où est Marcus ?

— Je ne peux pas te dire... J'ai roulé tard, ce soir... Je suis ton ami, voyons !

— Tu nous espionnais. L'Anglais se tourna vers eux :

— C'est prêt. Mais réfléchis. Il est arrivé en même temps que vous, ce zèbre-là.

— Justement. On avait l'œil sur nous depuis le Guatemala, hein ? Mais parle, nom de Dieu !

— Je n'ai rien fait... Je travaillais dans l'Orénoque... Je suis venu

ici parce que je n'avais plus de travail là-bas. Kovask le tira jusqu'au pneu géant dont les lèvres béaient sur un bon arc de cercle.

— On va te fourrer là-dedans, puis on enlèvera les coins. Tu ne pourras plus les écarter tout seul ; même si tu as un couteau dans la poche, tu l'utiliseras avant d'avoir creusé un trou suffisant.

— A moi ! ... Je...

Il lui colla une main sur la bouche, approcha la sienne de l'oreille poilue de Martinez :

— Ferme-la ! On va hisser le pneu dans mon G.M.C. et, moi, je file avec vers San Cristobal. Il paraît que c'est là-bas que Roy a emmené mon ami. En route, je te balance au fond d'une gorge. Tu finiras bien par y crever et personne ne te retrouvera.

Se tournant vers l'Anglais :

— Garde-le, je vais chercher le camion.

En moins d'une minute, il s'approchait des tas de pneus. Il ne voulut pas que Rowood reste là.

— Moi seul... En cas de coup dur, ce sera préférable.

D'un crochet, il assomma Martinez, le fourra à l'intérieur du pneu et fit sauter les coins à coups de pied, avec beaucoup de peine. Pour charger le pneu dans la benne, il dut incliner cette dernière, appuyer le pneu contre, courir inverser le vérin et pousser de toutes ses forces pour l'empêcher de glisser.

Lorsqu'il s'installa au volant, il n'y voyait plus rien, la sueur emplissant ses yeux. A tâtons, il chercha le linge de toilette toujours à poste et s'essuya. Après quoi, pied au plancher, il quitta le camp par la seule route conduisant vers le nord, vers Maracaïbo. Il ne savait pas très bien où tout ça le conduirait, mais, avant tout, il lui fallait retrouver Marcus. Tant pis si Martinez était innocent et souffrait pour rien en ce moment. Quant à Roy... Même s'il appartenait réellement à la C.I.A., il aurait sa peau, même s'il devait avoir ensuite tous les tueurs de Langley à ses trousses. Il évita soigneusement de penser à son chef, le commodore Gary Rice, qui attendait avec angoisse qu'ils réussissent cette mission.

La route ne s'était pas améliorée depuis leur arrivée et le G.M.C. sautait en l'air à tout instant, retombait lourdement sur ses roues dans un fracas terrible. A l'arrière, l'énorme pneu qui emplissait toute la benne pesait lourdement lorsque le véhicule décollait ainsi, et, à plusieurs reprises, Kovask put voir son capot se soulever dangereusement. Il sourit cruellement en pensant à Martinez qui devait croire à chaque instant sa dernière heure arrivée. Le caoutchouc trop dur ne devait pas tellement le protéger des chocs. A plusieurs reprises, le Commander crut entendre des cris ou des appels, mais il continua à la vitesse maximale. Mais il ne pensait pas être obligé d'aller jusqu'à San Cristobal. Rowood avait raison. Roy lui avait

tendu certainement un piège et l'attendait à l'endroit le plus désert, là où la route traversait la sierra de Merida.

Lorsqu'il longea un ravin, il stoppa, tira son frein à main, mais laissa tourner le moteur. Une torche électrique à la main, il monta dans la benne. Le rayon lumineux se posa sur deux mains exsangues qui sortaient des lèvres du pneu, Pourtant, Martinez avait le teint presque noir.

— Alors ? Tu as compris que je ne plaisantais pas ?

— Amigo, je te jure... Je ne comprends pas pourquoi...

— Nous sommes au bord d'un ravin. Je vais manœuvrer et puis enclencher le vérin de levage. Tu glisseras doucement, et puis le pneu se mettra à rouler. Il y a bien cinquante mètres jusqu'en bas. Tu pourras gueuler à ton aise dans ta cage de caoutchouc, personne ne viendra te chercher là en bas.

— Amigo... Que le sang de ma mère me retombe...

Kovask n'entendit pas la suite. Il sauta à terre, passa le bras par la portière ouverte. La benne commença de se détacher du châssis très lentement.

— Même pas besoin de reculer, cria-t-il... Le pneu rebondira en tombant et je n'aurai qu'à le pousser avec la main. Adios, Martinez !

L'autre se contenta jusqu'à ce que le pneu commence à glisser.

— Non... Je vais te dire, arrête tout !

— Tu as vraiment quelque chose à me dire ? Tu ne m'arrêtes pas pour rien ?

Le pneu glissa encore de quelques centimètres tandis que des restes de terre séchée roulaient.

— Oui... Je vous attendais à Maracaïbo... Deux étrangers venant du Guatemala avec leur G.M.C. sur un cargo suspect... Facile. Il fallait que je vous surveille. Vous n'étiez peut-être que des agents de liaison avec les castristes des deux pays.

Kovask ricana. Leur couverture avait été si habilement fabriquée que même la C.I.A. s'y était laissée prendre.

— Tu appartiens à la C.I.A. ?

— Oui. Mais, par pitié, arrête ce système.

— J'arrête, mais je n'inverse pas. Tu sais ce que ça veut dire.

Lorsqu'il revint, Martinez haletait fortement.

— J'étouffe, là-dedans... Il faudra me sortir vite, car l'air me manque.

La torche éclairait un œil exorbité entre les deux mains qui s'agitaient comme des algues.

— Roy ?

— C'est le grand patron de la C.I.A. pour toute cette zone. Je lui ai dit que vous vous intéressiez aux guérilleros... ! Et puis, aujourd'hui, Marcus discutait avec l'Anglais de la piste secrète « Fidel Castro ». J'ai

entendu par hasard.

— Tu avais quitté la ronde ?

— Un moment, pour faire le plein. Et puis, j'ai eu l'idée de venir écouter. J'ai prévenu Roy. Il m'a dit qu'il allait voir ce que vous aviez dans le ventre tous les deux.

— Alors ?

— Je crois qu'il vous attend sur la route de San Cristobal... Pas très loin d'ici. Il y a une sorte de défilé, et puis la route escarpée. Le piège est là-bas, à la sortie du défilé.

— Il veut nous liquider sans savoir qui nous sommes exactement ?

Martinez n'en pouvait plus, et sa respiration était sifflante.

— C'est un homme brutal qui ne s'embarrasse pas de précautions.

Kovask se demanda s'il n'y avait pas autre chose. Le géant se faisait deux mille dollars de boni chaque jour. Peut-être craignait-il d'être espionné à son tour par un autre service secret américain ? La D.I.A., par exemple, ou le F.B.I., qui n'étaient guère portés à se montrer très tendres en pareil cas.

— Faites-moi sortir, maintenant ; je n'en peux plus.

— Pas le temps, dit Kovask. Tâche de tenir le coup jusqu'au bout, sinon, tant pis pour toi. Il fallait te tenir les pieds au sec.

Tout ce qu'il fit fut de laisser la benne se remettre en place avant de foncer de nouveau vers Roy.

CHAPITRE IX

Dans le défilé, le bruit du moteur s'amplifia terriblement et il leva le pied inconsciemment. Tout de suite après, Roy et son équipe l'attendaient. Et il n'avait pas d'arme, en poche du moins. Dans l'un des longerons du châssis, une cache avait été aménagée par les Ateliers de la Navy. Elle contenait des Ruger Blacks, des micro-grenades, des explosifs et des balises radio de longue durée. Pour y accéder, il fallait découper le métal au ciseau à froid, compromettre à jamais son existence que les douaniers de deux pays n'avaient soupçonnée. Il restait une faible possibilité pour un compromis avec Roy. Mais auparavant, il fallait prouver sa force, lui faire comprendre qu'on n'avait pas peur de lui.

D'un seul coup, le bruit décrut, il laissait le défilé derrière lui et la grande bagarre allait commencer. Il mit pleins phares pour éclairer la route, décida que tout se passerait après le tournant en épingle qui s'annonçait.

Il freina, découvrit les trois rochers qui barraient le passage et, au-delà, le Dodge 4x4 dont les phares s'allumèrent d'un seul coup, l'éblouissant. Il bloqua tout en se protégeant les yeux de son bras pour ne pas être aveuglé, passa en marche arrière. Tournant la tête, il recula en collant la paroi rocheuse, éraflant les rebords de la benne, remontant le virage à l'envers. Devant lui, il y avait des cris, mais ils ne pouvaient que le suivre à pied puisque, bêtement, ils avaient placé le Dodge après le barrage.

Le virage n'en finissait pas et il se guidait grâce à la flaque rouge de ses feux arrière sur la roche, jetant de temps en temps un coup d'œil en avant. La première balle tinta contre le montant supérieur du pare-brise, mais les suivantes le firent sauter en plusieurs endroits et il se givra instantanément. Peu lui importait. Il était arrivé au bout du tournant, pouvait accélérer à fond. Dans son pneu, Martinez hurlait de terreur, sentant le camion osciller de gauche à droite, frôler le ravin, puis le mur de la montagne.

D'un coup de coude, Kovask fit sauter les éclats de verre, découvrit trois silhouettes à plusieurs centaines de mètres. Il pouvait leur prendre quelques précieuses secondes avant le défilé. Il avait repéré une plate-forme où il pourrait faire son demi-tour. Mais il n'avait nullement l'intention de renoncer. Simplement leur faire voir de quoi il était capable.

Son demi-tour amena la benne au-dessus du vide, et même il sentit ses roues arrière déraiper légèrement sur les bas-côtés fragiles de la route. Mais, au lieu de repartir en marche avant en direction du défilé, il se mit à reculer vers les trois silhouettes qui ralentissaient, s'immobilisaient. En même temps, il mettait le vérin de benne en marche et le pneu commençait de glisser. Martinez hurla si fort qu'il couvrit le bruit du moteur.

Kovask bloqua son frein à main, descendit de camion et se plaqua contre la benne. Au passage, il pouvait orienter le pneu, entre le moment où il quitterait la benne et ne serait pas encore sur la route. Ensuite, impossible.

La grosse masse de caoutchouc faillit le surprendre. Elle lui coinça le bout des doigts contre la ridelle, mais, malgré la douleur, il donna une poussée suffisante pour la faire tourner. Le pneu se trouva sur sa tranche, rebondit plusieurs fois avant de se mettre à tourner.

Depuis le défilé, la route descendait. Pas terriblement, mais suffisamment pour entraîner l'énorme enveloppe de bulldozer.

Elle descendait vers les trois hommes en zigzaguant un peu et ils s'arrêtèrent. Roy se trouvait au centre, les dépassant de deux têtes au moins. Puis il fut tout seul, ses compagnons reculant précipitamment. La grosse masse pouvait les écraser comme rien, sans même ralentir sa course.

Martinez hurlait terriblement à l'intérieur, servant de stabilisateur. A chaque tour, il était entraîné, puis glissait le long de la toile, se brûlant sur tout le corps.

Roy entendit les cris. Et puis il vit Kovask qui arrivait derrière en courant.

— Arrête-le, si tu es un homme. Ton complice Martinez est à l'intérieur.

L'Américain en fut frappé de stupeur durant quelques secondes et le pneu fut sur lui. Il se jeta sur le côté, donna une poussée des deux mains. Le pistolet qu'il tenait dans la droite lui échappa, mais le pneu fut détourné de sa course au ravin et se dirigea vers la montagne. Au passage Kovask bouscula Roy, rafla le pistolet et, d'un coup de l'épaule, orienta définitivement la grosse masse de caoutchouc. Elle se déchiqueta contre les aspérités rocheuses, mais finit par s'arrêter. Le Commander se planqua derrière La lueur des phares, orientés pourtant dans l'autre sens, se reflétait contre une falaise blanche et illuminait toute la nuit.

— Doucement, Roy. Les mains en l'air !

L'autre hésita, mais Kovask lui tira entre les jambes, le faisant sautiller.

— Approche. Tu ferais mieux de ne pas faire le zouave. Martinez est dans ce pneu depuis une heure et il vaudrait mieux s'entendre pour

l'en tirer rapidement.

— Que veux-tu ?

— Un échange. Martinez contre Marcus Clark.

— Martinez ? Je m'en fous.

— Tu bluffes. Il ne dépend pas de toi, mais directement de Washington. Il pourrait te causer beaucoup de désagréments, même mort.

Roy s'immobilisa :

— Ton copain est en vie.

— Je le souhaite, si tu ne veux pas comparaître devant la chambre des Blâmes de ton pays. Deux mille dollars par jour, que te rapporte ta combine ? Un agent de Langley enrichi ne peut pas être un bon agent.

L'autre restait impassible, mais la colère devait le faire trembler sur place.

— Qui êtes-vous ?

— Des petits malins.

Il se mit à rire :

— Je parie que vous nous avez pris pour des envoyés de Washington chargés de vous surveiller ? Martinez vous a bourré le mou, oui. Mais ce n'est pas une raison pour le condamner à mort.

Du coin de l'œil, il surveillait la portion de route derrière lui, le virage, et il remarqua la silhouette qui progressait vers lui.

— Si ton gars continue, je te flingue aux jambes.

— Suffit, Manuel, on est en train de discuter. Sortez de là avec Eusebio.

Ses deux collaborateurs directs pour la direction de l'entreprise. L'implantation de la C.I.A. dans ce pays paraissait parfaitement organisée.

— Ils feraient mieux d'aller chercher un cric pour donner de l'air à Martinez. Si vous ne le sortez pas rapidement, je ne réponds pas de lui.

Les deux Vénézuéliens se regardèrent, horrifiés. Kovask éclata d'un rire sauvage.

— Vous n'avez rien vu, les gars. Il y a longtemps qu'on se débarrasse ainsi des curieux. Il a failli terminer sa vie au fond d'un ravin, prisonnier de sa cage en caoutchouc.

Il les rappela comme ils filaient vers le Dodge.

— Ramenez mon copain, et aussi une scie à métaux. On sciera le jonc d'acier pour le libérer plus vite.

Puis il mit le pistolet dans sa poche, s'approcha tranquillement de Roy. Le géant restait visiblement sur la défensive.

— Tu nous as pris pour des billes ? Tu crois que je n'avais pas remarqué le manège de Martinez ? Ce n'est pas parce que nous avons eu quelques difficultés avec tes compatriotes que nous sommes des

agents castristes. Mais, toi, tu voyais même plus loin, tu pensais qu'on venait te surveiller pour le compte de Washington ?

Roy grogna :

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais je vous conseille de quitter le chantier cette nuit, sinon ça pourrait mal aller pour vous.

— Hé ! doucement. Le boulot n'est pas folichon, mais il paye. Nous avons l'intention de rester quelque temps.

— Non, fit l'autre en s'approchant, la mâchoire en avant. Jamais de la vie ! Vous allez filer tout de suite. Si vous attendez, demain, vous aurez la police au chantier.

— Tu oublies quelque chose, gros. Mon passeport est américain.

— Je te croyais Polak.

— Ouais ! Réfugié. Il a bien fallu me donner un passeport, et ce sont tes compatriotes qui me l'ont accordé. Si je suis arrêté, je peux demander à parler au consul américain. Ces gars-là détestent la C.I.A. en général, et il se fera un plaisir d'expliquer à Washington comment tu te mets de côté six à sept cent mille dollars par an.

Il crut apercevoir une lueur sanglante dans les yeux clairs de Roy :

— On se retrouvera.

— Quand tu voudras.

— Je te conseille de filer quand même.

— Lorsqu'on aura touché notre paye. Pas avant.

Les deux autres revenaient avec Marcus. Il souriait malgré son visage tuméfié.

— Les trois salopards m'ont passé à tabac. J'en ai dégueulé partout et je ne pourrai pas conduire avant plusieurs jours. Ces c... croyaient que nous appartenions à la D.I.A. Ils se moquaient bien que nous ayons eu des relations avec les Castristes.

Les deux Vénézuéliens commençaient à scier l'énorme jonc d'acier du pneu, glissaient un cric entre les deux lèvres épaisses. Kovask fit signe à Marcus et ils se dirigèrent vers le G.M.C.

— Foutez le camp, Kovask ! Foutez le camp avant que je n'aie votre peau.

Marcus s'affala sur son siège, visiblement épuisé mais souriant.

— Ce sont des imbéciles. Ils avaient surtout la trouille que nous soyons de la D.I.A. (1). Ça les aurait soulagés que nous soyons des Castristes.

Kovask démarra tout en laissant retomber la benne.

— Dommage que nous soyons obligés de la boucler, pour l'instant ! Mais si un jour nous revenons à Washington...

— Je me le demande, maintenant. Et cette foutue piste secrète ?

— Nous avons un bon motif de quitter le chantier, non ?

— En ayant l'air de céder aux menaces de Roy ?

Le Commander soupira :

— Crois-tu que Gary Rice nous en voudrait de nous dégonfler ?

— Donne-moi une cigarette.

Il lui passa son paquet, lui demanda comment tout avait commencé.

— Un gars m'a dit que Roy voulait me voir.

A son bureau. C'est après la salle réservée au public...

— Avec un coffre énorme, je sais.

— Les deux types m'ont sauté dessus et ont commencé à cogner. Surpris, je me suis laissé assommer et j'ai été embarqué dans le Dodge. Là-bas, après le tournant, il y avait une carrière à l'écart de la route. Ils m'ont tabassé pour me faire dire qui j'étais. Roy crevait de frousse, mais s'il avait deviné qui j'étais réellement, il m'aurait liquidé sans hésiter. Je me demande jusqu'à quel point il n'a pas partie liée avec les maquisards du coin.

Ils pénétrèrent dans le chantier sans attirer l'attention. La ronde des camions se poursuivait dans la nuit. Kovask immobilisa le G.M.C. devant la cantine. Les clients et le patron regardèrent le visage tuméfié de Marcus sans poser des questions. Dans le coin, on n'était pas obligé de donner des explications.

— Des sandwiches et de la bière, dit Kovask, mais tout de suite deux scotches à l'eau.

Les deux hommes burent d'un trait, puis emportèrent ce qu'ils avaient commandé. Rowood devait les guetter non loin du bâtiment E qui leur servait de dortoir, car il surgit presque aussitôt devant eux. Il hocha la tête en voyant Marcus.

— J'ai une pommade qui n'est pas trop mal. Viens.

— D'abord, je vais prendre une douche. On verra ensuite.

Kovask s'installa à la table commune, au début du dortoir, et commença de mordre dans un sandwich ! L'Anglais attendait sans manifester d'impatience.

— Roy nous a foutus dehors.

— La cause ?

— La frousse. Il nous a pris pour je ne sais quels inspecteurs chargés de le surveiller, et maintenant, il ne veut pas en démordre.

— C'est un orgueilleux. Mais, un jour, il sera bien obligé de rendre des comptes.

Le Commander poussa la nourriture à coups de bière glacée.

— On attendra la paye pour partir. Ça ne va pas lui faire plaisir.

— Les guérilleros vont revenir. Il affronta calmement le regard stupéfait de Kovask.

— Tu veux dire qu'il les commande à volonté ?

— Ici, je suis le plus vieux de tous. Quand ça m'est arrivé... De la main, il tapotait son plâtre.

— Deux mecs avaient joué les gros bras. C'est nous tous qui avons écopé.

— Mais les deux autres ?

— Morts, écrasés sous la terre qu'ils transportaient. Faut dire que les secours ne sont pas allés très vite.

— Roy les a retenus ?

— Il avait expédié le service de sécurité à l'autre bout du chantier. Tout le service. Dans ces conditions, les deux chauffeurs n'avaient aucune chance. Du coup, les copains des deux lampistes ont préféré filer. Roy a mis une sourdine, mais vous venez tout bouleverser de nouveau.

Nu comme la main, Marcus vint prendre une bouteille de bière et but longuement. Rowood alla chercher un pot de grès dont le couvercle tenait grâce à du sparadrap.

— Un truc indien qu'on trouve dans le marché de Maracaïbo. C'est efficace.

Marcus le laissa faire, déclara au bout de quelques secondes qu'il éprouvait, du soulagement.

— Demain, tu recommenceras et on ne s'apercevra plus des coups. Et le gars Martinez ?

Les deux amis se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Ils ont dû avoir du mal à le libérer. Pas sûr qu'il en réchappe, sinon physiquement, du moins moralement. Il y avait de quoi devenir dingue, à sa place.

Rowood regarda Kovask avec des yeux perplexes.

— Tu es un drôle de corps. J'ai vécu, et des types comme toi, j'en ai vu peu, mais j'en ai vu. C'étaient des durs, des vrais, mais ils avaient tous la foi, un idéal. Toi, tu fais ça pour le plaisir ? Ou bien ton imagination est vicieuse ? Jamais je n'aurais pensé à foutre un gars dans un pneu.

— Roy en a été tellement impressionné que j'ai pu lui faucher son pistolet sans difficulté. Il était tout ahuri. Mais Martinez était très important pour lui. Un délégué de Caracas. Il avait vraiment la frousse qu'il meure.

Rowood accepta une bouteille de bière, la but par petites gorgées gourmandes. Marcus s'empiffrait de sandwiches sans ôter les piments dont le patron de la cantina abusait. Il buvait beaucoup.

— Et si Martinez était le contrôleur que Roy appréhende ? S'il avait voulu faire du zèle ?

— Possible, dit Kovask en allumant une cigarette. De toute façon, nous ne pouvons pas rester ici, tu le comprends bien. Nous allons sauver la face, encaisser notre enveloppe et filer.

— Si les guérilleros ne vous descendent pas, ce sera possible. Où comptez-vous aller ?

Ils haussèrent les épaules en même temps.

— On ne sait pas. On tâchera de se fondre dans la nature quelque

part.

— La nature, ricana Rowood.

Se retournant, il inspecta le dortoir où trois chauffeurs se trouvaient seulement, les autres préférant se crever à leur volant et dormir pendant les heures torrides.

— La piste « Fidel Castro », ça vous dirait ?

— C'est payé ? demanda Kovask avec prudence.

— Oui, à condition de partir de la côte nord de Colombie. Mais, c'est dur. Contrôle des guérilleros qui ne sont pas toujours tendres. On saute d'un côté à l'autre de la frontière. Des Colombiens aux Vénézuéliens, puis aux Colombiens, l'Equateur et le Pérou. Mais avant d'être dans ce dernier pays, vous pouvez y avoir laissé la peau. Voyage en compagnie de trois escorteurs au moins.

— Mais la paye ? insista Marcus.

— Un forfait. Au retour, vous ramenez du minerai rare et surtout de la cocaïne.

— Quel trafic ! s'étonna Marcus Clark. Le clandestin est presque aussi important que l'officiel, alors ?

L'Anglais approuva :

— Tu ne crois pas si bien dire. Les Indiens, tous les révoltés travaillent pour les maquis qui groupent les marchandises et les échangent contre des armes, des explosifs et de l'essence.

— De l'essence ?

— Paraît que, plus tard, des véhicules blindés et même des avions suivront, mais ce n'est peut-être qu'un coup de la propagande castriste.

Il but un coup de bière.

— Chaque voyage peut vous rapporter deux ou trois mille dollars chacun, mais attention, il dure bien quinze à vingt jours, parfois des mois.

— Mais comment le sais-tu ?

— Un copain. Nous devions recommencer l'expérience ensemble, mais il a eu un accident et s'est tué.

Kovask se pencha en avant :

— Pourquoi ne prennent-ils pas des types du pays et non des Blancs ?

— Ils en prennent, mais ça ne suffit pas. Il leur faut des durs, des gars habitués à lutter et surtout des apatrides. Mais pas de Ricains. Ça se comprend.

Les deux officiers de marine se regardèrent.

— Pourquoi pas, après tout, dit Kovask.

— Attention, murmura Rowood. Ce n'est pas du gâteau. Vous êtes surveillés tout le long du chemin. Il y a des difficultés énormes. La traversée des rios est épouvantable, paraît-il. Parfois, ils ont construit

un radier invisible d'avion parce que sous cinquante centimètres d'eau. Mais le courant y est terrible. Ça glisse et il n'y a personne pour vous aider. La piste ne servira à fond que le jour où la bagarre sera déclenchée, mais pour l'instant un camion ou deux par jour environ. Marcus souriait :

— Et le bureau d'embauche ? Rowood hésitait.

— Ecoutez, les gars : je ne sais pas qui vous êtes, et je m'en fous. Je ne sais pas ce que vous cherchez exactement.

Un vent de panique souffla, mais les deux agents de l'O.N.I. surent rester impassibles.

— Tout ce que je sais, c'est que vous m'êtes sympathiques et que je ne voudrais pas faire votre malheur. Mais vous êtes assez grands pour vous débrouiller.

Sa voix baissa d'un cran :

— Il faut aller en Colombie, à San Antonio. Un petit port sur l'Atlantique, à cent quatre-vingts miles de Barranquilla. Là-bas, vous demanderez un certain Huchi. Il a une entreprise de transport. Vous lui direz que vous venez de la part de l'Ecossais. Ce n'est pas moi, mais mon copain qui est mort. Mc Honey. Je pense qu'à partir de ça, vous ferez affaire. Mais restez sur vos gardes. Si jamais il ne vous avait pas à la bonne, Huchi vous fera descendre sans plus de façons. Dans ce patelin, il est le roi, et même la police ne se mêle pas de ses affaires.

Il vida sa bouteille de bière.

— C'est tout. Faites-en ce que vous voudrez. Moi, je vais au lit.

Se levant, il ne quitta pas tout de suite la table.

— Et gaffe pour demain ! Roy ne va pas laisser passer l'histoire de ce soir. Vous feriez mieux d'aller ensemble. L'un conduira pendant que l'autre surveillera les parages.

CHAPITRE X

Les autres chauffeurs devaient se douter de quelque chose, car l'atmosphère était plus tendue que d'habitude. Les autres jours, les vacheries se succédaient sans hargne ni méchanceté. C'était chacun pour soi, même si on écrasait les autres au passage. Mais, ce jour-là, tout était changé, et les deux amis avaient l'impression qu'ils n'échapperaient pas bien longtemps à la catastrophe. On savait qu'ils avaient provoqué Roy, et les autres camionneurs regrettaient l'armistice de plusieurs semaines qui venait d'être aussi bêtement rompu. Les mêmes qui auraient volé à leur secours s'ils les avaient vus en difficulté avec Roy la veille. Mais ici, on ne pensait jamais aux conséquences directes avant, mais après. On leur en voulait à mort et chacun craignait de voir apparaître les guérilleros ou d'entendre les détonations des mortiers.

— Pas folichon, dit Marcus, installé à droite, le bras à la portière, le pistolet fauché à Roy à portée de la main. Ce couillon avec son Willis a bien failli nous envoyer à dame. On aurait dû prendre le gros tank de Rowood.

Kovask conduisait les mâchoires crispées. La fin de semaine s'annonçait moche, très moche. Mais, pour conserver leur couverture, ils devaient jouer le jeu, se faire passer pour des durs cherchant à sauver la face avant de se retirer.

— Dis donc, Rowood, son rôle ? dit Marcus.

— Je ne peux rien dire.

— Curieux, qu'il soit si bien renseigné.

— Je parie qu'il y en a une demi-douzaine d'autres qui le sont aussi bien sur le chantier.

— Possible, mais avoue que nous sommes tombés juste tout de suite. Il aurait fallu drôlement chercher, sinon.

Kovask se rangea derrière la file qui attendait de passer au remplissage. Cela faisait la cinquième fois depuis l'aube et, chaque fois, ils avaient un peu d'appréhension. Les pires accidents pouvaient alors arriver. Il suffisait que le conducteur du bulldozer pousse une quantité énorme de terre pour engloutir la cabine et ses passagers. Une petite erreur de calcul...

— Je surveille, dit Marcus, sautant à terre, une cigarette à la bouche.

Il prit un peu de champ, se retourna pour croiser les regards lourds

des autres chauffeurs. Ces imbéciles-là devaient avoir une clé anglaise ou une manivelle à portée de main et, au moindre incident, ils se rueraient sur eux.

Les camions étaient remplis en quelques secondes, sauf les plus gros pour lesquels le bull devait accomplir deux voyages. En arrière, deux pelleteuses attaquaient la montagne avec ardeur pour fournir la terre en quantité suffisante. Un bulldozer plus petit allait et venait pour la repousser vers le gros.

Un instant, il détourna la tête pour regarder un camion en panne à l'arrière de la file. Lorsqu'il reporta les yeux vers le G.M.C., il aperçut la grande lame du bull qui se levait, menaçante, au-dessus de sa cabine. Il se mit à courir en hurlant et Kovask l'entendit. Il lui fit signe de se baisser au moment même où le coin de la lame s'abattait sur la cabine.

Il y eut un déchirement de tôles et cinquante centimètres de lame disparurent à l'intérieur. Kovask, qui venait de s'aplatir sur les sièges, vit le coin luisant d'acier à quelques centimètres de son nez. Le machiniste essayait de relever son outil. Marcus assista à une chose assez extraordinaire. Le G.M.C. suivit le mouvement, se souleva d'un demi-mètre avant de se détacher et de retomber lourdement.

Le lieutenant ouvrit la porte, vit Kovask lui sourire :

— Rien ?

— Intact !

— Le salaud !

Avant que le Commander ait pu le retenir, Marcus avait grimpé sur le moteur, puis sur la cabine. D'un saut, il avait franchi la brèche énorme dans le toit, courait sur la terre grasse. Le conducteur ne l'avait pas vu venir. Comme si ce n'était qu'un simple incident, il refoulait de nouveau la terre en direction du G.M.C. Marcus dut contourner l'énorme masse rougeâtre en mouvement.

Le conducteur, un Colombien plein de poil et métissé d'Indien, le découvrit en train d'escalader son engin. Sa stupeur et sa frousse le clouèrent sur place. Juste au moment où la terre tombait dans la benne, il reçut son premier coup. Il n'eut que le temps d'immobiliser le bull. Marcus le tira avec une force inouïe, le balança à terre. Le Colombien roula sur le dos, essaya de se remettre à quatre pattes pour se relever, mais reçut le poids de Marcus sur les reins et poussa un hurlement terrible.

Kovask arrivait à son tour pour contenir son ami. Marcus envoya son pied dans le visage grimaçant.

— Laisse tomber, sinon nous allons les avoir tous sur le poil.

Il désignait les collègues du conducteur qui accouraient, deux ou trois armés de barres de fer.

— Et tout à l'heure, ce seront les chauffeurs mécontents.

Les deux hommes sautèrent sur le capot, puis, à terre, démarrèrent sous les cris des autres camionneurs que cet arrêt de deux minutes avait rendus furieux.

A coups de marteau, pendant qu'ils roulaient, Marcus repoussa les tôles.

— Fais attention. Le moindre cahot et tu t'ouvres le crâne.

Il continua, puis essaya de recoller le revêtement avec de la bande adhésive, mais avec la chaleur ce n'était guère possible. Il finit par bourrer le trou avec tout ce qui lui tombait sous la main. Ce n'était pas très beau, mais ils pouvaient rouler sans se fracturer le crâne.

— Il risque de ne pas vouloir nous servir au prochain voyage, dit Kovask.

— Qu'il fasse gaffe, je le descends.

Le Commander sourit, dit doucement :

— N'oublie pas qu'on se fout complètement de la Marginale, du boulot et des dollars. Notre job, c'est de trouver la piste « Fidel Castro ». Le reste, tu sais...

Marcus s'excusa d'un sourire :

— On se laisse prendre à cette ambiance survoltée... Dire que j'ai fait tant d'études pour en arriver là ! Que de temps perdu ! Tu ne crois pas que la vie, la vraie, c'est ici et non ailleurs ?

— Peut-être, mais ici elle risque de devenir très courte pour nous si nous n'y prenons pas garde. Je crois que Roy n'en restera pas là et que nous aurons bientôt de ses nouvelles.

Pourtant, ils purent tourner jusqu'à midi sans autre incident. On les servit en terre comme les autres. D'ailleurs, le conducteur du bull avait été remplacé par un colosse placide.

A la cantine, il y eut quelques remous lorsqu'ils apparurent, mais Rowood leur avait réservé sa table.

— Trois couverts, hein ? Ce pauvre Martinez ne viendra pas. J'ai entendu dire qu'il se trouvait à l'infirmerie avec quelques côtes brisées et une paire de vertèbres déplacées. Il s'en tire à bon compte. J'espère qu'on le baptisera « chambre à air » ou « boyau ».

Ils sourirent. Kovask commanda des Cutty Sark.

— Bigre, que fêtez-vous ? demanda l'Anglais.

— Notre vie sauve, la mienne. Sans Marcus, j'y passais. Un coup de lame de bull en travers du crâne.

Rowood sifflota sa surprise :

— D'habitude, ces crétins de conducteurs se contentent d'une tape amicale sur le toit de la cabine. Ils appellent ça baptiser le camion. Moi, mon gros Mack avait été repeint quand je suis venu ici. Non par coquetterie, mais parce que la tôle est mieux protégée. Le même jour, il était cabossé dans les grandes largeurs. Le soir, j'ai attendu le gars trois heures durant, et je l'ai trempé dans un fond d'huile de vidange.

Pendant huit jours, il n'a pas quitté les W.-C. Il en avait bu une bonne pinte.

— Belle imagination, répondit Kovask en souriant. Ça vaut le pneu.

— On se défend. Mais une tentative de meurtre aussi flagrante ! Malgré la protection de Roy, le gars doit être dans ses petits souliers. Tu pourrais faire faire un constat. Le commandeur haussa les épaules.

— Inutile.

Ils attaquèrent les hors-d'œuvre. Vers la fin du repas, Marcus toussa dans sa serviette.

— Attention, une délégation.

Trois des plus costauds et des plus coriaces parmi les camionneurs approchaient.

— Les gars, dit celui du milieu, on sait que vous avez des ennuis avec Roy. Nous, on s'en fout. Mais on a remarqué que lorsque Roy avait quelqu'un dans le nez, tout le monde prenait. Nous sommes navrés pour vous, mais, les gars, faut filer d'ici.

Kovask releva la tête, toisa le chauffeur :

— Compris, pépère. Dès qu'on touchera l'enveloppe, on filera d'ici. Correct, non ?

L'autre parut désarçonné par la facilité de sa victoire.

— Correct.

— On ne veut pas choper l'épidémie, dit Marcus. Comme il y a déjà pas mal de cas...

Le cerveau obtus de l'autre ne réalisait pas vite.

— Epidémie ?

— De frousse et de c... rie. Et j'en vois des qui sont rudement atteints.

Le gros fit un pas en avant mais, d'un seul bloc, Kovask, Marcus et Rowood se levèrent.

— Dès qu'on aura l'enveloppe, dit Kovask... Maintenant, on voudrait bien déjeuner en paix.

— Ce petit c... a besoin d'une leçon. On est contaminés, mais on a encore des forces.

— Foutez le camp ! dit Kovask. Foutez le camp, ou vous y restez tous les trois. J'ai failli me faire tuer ce matin, je rencontre une belle bande de lâches, et je ne pourrai pas me retenir, je le crains. Alors, foutez-moi le camp, et vite !

Ses yeux très clairs passèrent de l'un à l'autre et ils y lurent une menace terrifiante. Lentement, ils reculèrent, sortirent de la cantine. Kovask s'assit et attaqua son poulet frit.

— J'ai eu le frisson de la mort en t'écoutant, dit Rowood. Bon sang, où as-tu pris ce ton de commandement ?

Il se pencha en avant :

— Sais-tu à qui tu m'as fait penser ? Kovask secoua la tête, ne

pouvant répondre la bouche pleine.

— A un capitaine de bateau, faisant face à ses hommes mutinés. Tu n'as pas été dans la marine, toi ?

— Autrefois, oui.

— Je me disais, aussi... Je suis anglais, donc marin. Oh ! simplement matelot. J'ai connu des officiers comme toi. Pas des sous-verges. Des cracks.

Le Commander mastiquait lentement en le regardant dans les yeux, se demandant où l'autre voulait en venir. Mais Rowood renonça et se mit à manger. Dans la cantine, on les épiait discrètement. L'attitude du grand gaillard aux cheveux et aux yeux presque blancs en avait imposé à tous.

Après une sieste de trois heures, les deux agents de l'O.N.I. reprirent la ronde. Le ciel s'était couvert d'une couche uniforme de nuages et l'air devenait irrespirable. Marcus Clark conduisait tandis que Serge Kovask surveillait le mouvement.

— Nous sommes à peine une vingtaine avec cette chaleur, et c'est mou, constata-t-il. Il n'y a pas de hargne comme le matin.

Il se pencha fortement au-dehors pour essayer de voir derrière eux.

— Personne. Ils roupillent tous à leur volant.

Au terre-plein de chargement, il n'y avait que deux concurrents devant eux, et le conducteur du bulldozer prenait tout son temps. Lorsque ce fut leur tour, ils attendirent plus d'une minute avant que la terre ne soit poussée dans la benne.

— Pas pressé, le gars, mais j'aime autant ça qu'un coup de lame, dit Clark en levant les yeux vers le toit défoncé.

Il passa sa première, démarra en douceur. Lorsqu'il s'engagea sur le chemin du retour, ils n'aperçurent pas les deux camions qui les précédaient.

— On se sent vraiment seul, ricana Marcus.

— Oui, dit Kovask en prenant le pistolet chipé à Roy et en vérifiant le chargeur. Je crois que nous allons y avoir droit. Ça pue le piège à plein nez. Personne devant, personne derrière, nous seulement.

— Les autres fois, ils ont tiré dans les pneus des gars qui sont allés au décor. C'est ainsi que Rowood s'est cassé le bras.

— Oui, et pour tirer dans des pneus, il faut se trouver à la même hauteur. Une très mauvaise position au point de vue tactique militaire. Sois prêt à exécuter un certain nombre de manœuvres. Inutile de foncer, d'ailleurs, ça ne servirait à rien.

— On ne va pas se laisser canarder...

— Réduis. Vingt-cinq miles, c'est un maximum. Je crois que ce sera au grand tournant, où la vue est bien dégagée. Les tireurs seront planqués en contrebas de la route. Voilà ce que nous allons faire...

Pour le transport rapide de la terre, un circuit à sens unique avait

été tracé par les bulldozers. A cet endroit, la piste traversait une sorte de petite vallée en un très grand arc de cercle. On avait commencé de creuser l'une des collines pour prendre de la terre, puis, celle-ci s'épuisant, il avait fallu aller plus loin, ce qui expliquait que l'endroit soit débroussaillé sur une grande superficie.

— Logiquement, dit Kovask, les tireurs doivent être embusqués en plein virage, là où la route se redresse durant une centaine de mètres. Un pneu crevé ne pardonne pas à cet endroit puisque, de chaque côté, plus loin, la chaussée est construite sur le remblai. On verse à droite ou à gauche, pas d'histoire, si on n'arrive pas à maîtriser son véhicule. Et avec plusieurs tonnes de terre à l'arrière...

— J'accélère.

— Non. Au contraire. Prépare-toi à freiner, sec, très sec, tu m'entends ?

Marcus essuya la transpiration qui coulait de son front. Il faisait de plus en plus chaud.

— Sec ? Mais toute la charge va bouger, se plaquer contre la cabine et nous déporter encore plus.

— Tu tâcheras de garder le contrôle de ton véhicule. Puis, aussi sec, tu recules en direction des tireurs. Là, ils seront au moins deux. Les autres attendront plus loin en cas de pépin, pour nous mitrailler de l'avant sans risquer d'atteindre leurs petits copains.

— Nous arrivons.

— Au signal, tu freines à bloc.

— Je rétrograde ?

— Non, ils se méfieraient.

Kovask porta une cigarette à sa bouche, l'alluma.

— Je crois que je les vois. En contrebas, là, derrière cette motte. Tu freineras juste à leur hauteur. Nous ferons une trentaine de mètres et tout de suite en marche arrière sur eux. Ils n'auront pas le temps de réaliser.

Marcus comprit :

— La benne ?

— T'inquiète pas, c'est moi qui la mettrai en route. Dès que tu freineras, pour que la terre se déverse sur eux au moment même où l'arrière les surplombera. Alors, tu t'arrêtes. Moi, je saute à terre. Dans l'affolement, je vais essayer de m'emparer de leur fusil mitrailleur, car il leur faut une telle arme pour les pneus.

Le lieutenant, décontracté, roulait un coude à la portière, mais en serrant fortement le volant. A l'endroit prévu par Kovask, il freina de tout son poids, se dressant même sur son siège pour donner plus de force à son pied. Il passa la marche arrière en faisant craquer les pignons, recula la tête à la portière tandis que son ami mettait en route la benne.

— Tu freineras pile de nouveau et ils recevront tout sur la gueule. Je te dirai.

Quelqu'un tira une longue rafale de mitrailleuse, mais sans résultat. Avant qu'ils puissent déplacer le F.M., le G.M.C. déverserait ses cinq tonnes de terre sur eux.

— Continue. Lorsque tu m'entendras, tu arrêteras net, dit Kovask en sautant en marche, pistolet au poing.

Une silhouette se dressait, celle d'un homme barbu qui ouvrait des yeux comme des soucoupes. Kovask tira au-dessus de sa tête et il s'aplatit au sol.

Arrivé au bord de la route, il découvrit les deux autres en train de transporter le F.M.

— Lâche tout !

Une nouvelle fois, Marcus freina à mort et puis donna plusieurs coups de pédale rapides. La terre se mit à glisser d'un bloc. Les guérilleros comprirent la menace, lâchèrent le F.M. pour s'enfuir au plus vite. Kovask avait sauté sur eux, juste comme ils abandonnaient l'arme. Il la ramassa au passage, juste comme la masse de terre quittait la benne. Il fit un saut de côté, ferma les yeux à cause de la poussière tout en appuyant sur la détente. La secousse faillit le renverser, mais cela suffit pour jeter les deux guérilleros à terre. Quant au troisième, emporté par la terre, il se débattait avec désespoir pour ne pas étouffer.

Kovask remonta vers le G.M.C., fit signe à Marcus qui accourait de reprendre le volant. L'absence de pare-brise, cassé la veille par les balles de Roy et ses hommes, lui permit d'installer le F.M. devant lui.

— Fonce !

Il tira quelques balles en direction des autres maquisards installés plus loin. Ils se terrèrent, ne bougèrent plus jusqu'à ce que le G.M.C. soit hors de portée.

— Un joli coup ! commenta Marcus en se tournant vers Kovask.

Il riait en silence.

— On les a bien eus, reconnut son compagnon. Maintenant, un petit tour d'honneur dans le chantier pour impressionner un peu ces bandes de couards, et puis, directement à la baraque administrative.

Kovask tira une courte rafale en l'air pour annoncer leur arrivée. Tous les chauffeurs immobilisèrent leurs camions et sortirent en hâte de leur cabine pour trouver une planque. Les deux agents de l'O.N.I. riaient comme des fous. Et puis, les autres découvrirent leurs visages, furent plus surpris que s'ils avaient eu affaire à des guérilleros.

Devant la baraque E et les voisines, tous les gars à la sieste se bousculaient. Rowood leva sa main en l'air, index et majeur en V en signe de victoire.

Marcus fit pile devant la baraque administrative et ils entrèrent

ensemble. Manuel et Eusebio, les deux hommes de Roy, levèrent tout de suite les mains au ciel, effarés, tandis que les filles se mettaient à crier d'effroi.

Roy arriva, furieux :

— Non, mais, que se passe-t-il ?

Puis il les vit, s'immobilisa, vert de peur.

— On a pris ça à tes copains, dit Kovask. Le coup était joliment monté puisque nous étions les seuls sur la piste du retour. On a bien failli y rester définitivement.

Il tira une balle au-dessus de la tête du géant qui, instinctivement, la baissa.

— Le grand Roy, dit Marcus, le courageux et le grand dur.

— On a dit qu'on partait à la fin de la semaine, le jour de la paye, dit lentement Kovask. Pourquoi revenir là-dessus et essayer de nous intimider ? Ce qui est dit est dit. Ni avant ni après, compris ?

Roy avala sa salive.

— Répète devant tes employés, insista Kovask, baissant le canon du F.M. vers son ventre.

— Compris, fit Roy.

Kovask ôta le chargeur et jeta le F.M. aux pieds du géant. Puis ils sortirent.

CHAPITRE XI

Heureusement, il y avait la plage toute proche, à leur entière disposition, car les gens du hameau ne se baignaient guère. Ils passaient des heures dans l'eau, guettant malgré tout la route qui reliait San Antonio à ce village de pêcheurs et de récolteurs de sel. On leur avait dit que Huchi possédait une Cadillac noire.

Marcus Clark plongea à plusieurs mètres, fouilla dans le sable et remonta avec des palourdes énormes.

— Tu as vu ces clams ?

Il les jeta à Kovask qui les ouvrit d'un coup de pierre sur une autre. Il suçait la chair rafraîchissante, puis alluma une cigarette. Des cocotiers très hauts projetaient sur la plage une pluie d'ombre mélangée à des ronds de soleil.

— Aujourd'hui, tu crois ?

— Je n'en sais pas plus long que toi. Leur irritation croissait de jour en jour.

Déjà, un voyage infernal pour atteindre la Colombie, et puis cette attente. Le señor Huchi n'était pas chez lui. Absent pour une semaine, peut-être deux. Nul ne savait, même pas son secrétaire.

L'entreprise se trouvait entre San Antonio et le hameau. Des bâtiments construits légèrement, sans ordre, crasseux. Des ateliers huileux et des employés sans ardeur. Quelques camions dont certains paraissaient neufs et des hangars fermés, surveillés par des peones en armes. C'était tout ce qu'ils avaient pu voir. Quatre jours qu'ils attendaient. Les deux premiers, ils avaient réparé le G.M.C., vérifié le moteur. Maintenant, ils n'avaient plus rien à faire, sinon se baigner, boire du rhum coupé de jus de fruits et manger du poisson de toute sorte.

La fonda se composait de quatre bâtiments en carré avec un patio au milieu. Quelques palmiers rachitiques encadraient un jet d'eau épuisé depuis longtemps. Les chambres ouvraient là, sur la chaleur entassée dans cette cour fermée. Il y avait d'autres clients misérables, à plusieurs dans les chambres, et qui cuisinaient dans le patio. On ne savait pas ce qu'ils attendaient, de quoi ils vivaient, mais le soir, ils prolongeaient jusqu'à minuit de longues conversations bercées par une guitare malhabile.

— Mais qu'attendent-ils ? demandait Marcus au patron de la fonda, un nommé Arapel.

— Du travail.

— Quel travail ?

— La récolte du sel, la pêche, l'embauche dans les grandes fincas. De temps en temps, l'un d'eux réussit à se caser, et c'est du bonheur pour tout le monde. Il y a aussi le pétrole. Lorsqu'on fore un autre puits, ils partent tous, gagnent en quelques semaines de quoi vivre six mois et puis ils attendent à nouveau.

— C'est pas très intéressant pour vous ?

— Si, l'un dans l'autre, je m'en tire. Vous croyez que mes chambres seraient occupées, sinon ?

— Huchi embauche ?

Le visage brun d'Arapel semblait encore foncer. Il n'aimait guère parler du transporteur.

— Quelquefois, lorsqu'il connaît bien. Mais, ici, peu voudraient travailler pour lui.

— Et pourquoi ?

— C'est comme ça.

Il se butait, et on ne pouvait plus rien en tirer. On les considérait avec méfiance parce qu'ils parlaient d'Huchi et attendaient son retour.

— C'est Mc Honey qui nous envoie, expliquez-le-lui dès qu'il rentrera, avait répété deux fois Kovask au secrétaire.

— Oui, señores. De la part de Mc Honey. Je m'en souviendrai.

— Notez-le.

— Pas la peine, señores. Je me souviendrai. Ils étaient repassés deux jours plus tard.

— Oui, señores, de la part de Mc Honey, mais mon patron n'est pas encore rentré. Il a téléphoné qu'il s'attardait encore à Bogota. Il prendra l'avion pour Barranquilla.

Puis il leur avait crié :

— Inutile de repasser. Dès qu'il saura, il décidera lui-même. Moi, je ne peux rien pour vous.

Tandis qu'Arapel leur servait un énorme poisson grillé accompagné d'une sauce tomate explosive, Marcus singeait le petit secrétaire de Huchi :

— Moi, je ne peux rien pour vous, mais cet imbécile est bien capable de bouffer la consigne. Nous aurions dû lui laisser dix ou vingt dollars.

— Il se serait vexé.

— Penses-tu ! Il a l'œil cupide, et je me trompe rarement.

— Retournes-y, ce soir. Marcus grimaça.

— Pour me faire sortir... Mais on peut toujours essayer. Il y avait une jolie dactylo, dans un coin, et qui avait l'air de s'ennuyer terriblement.

Du patio leur parvenaient des pleurs de gosses et les cris des mères.

Mais, dans quelques instants, la sieste apporterait deux ou trois heures de calme merveilleux. Le meilleur moment pour se reposer, les nuits étant plus bruyantes. Après les discussions du patio jusqu'à minuit, c'étaient les pêcheurs qui embarquaient et mettaient en route d'antiques moteurs à un cylindre qui martelaient la région durant des heures. Sans parler des lucioles qui tournoyaient dans la chambre en jetant des lueurs affolées. Mais il n'y avait pas de moustiques. Le pétrole abondait et on en avait recouvert tous les marécages.

Allongé sur son lit, Kovask regardait les mouches se traîner au plafond. Pas de moustiques, mais des mouches en grande quantité. Il avait tellement pulvérisé d'insecticides que les murs en étaient imprégnés et que les mouches s'y empoisonnaient rapidement.

Il sommeilla quelques instants. Marcus, dans sa chambre, ronflait plus carrément. La portière qui claqua alerta Kovask qui se dressa sur un coude. Puis il y eut quelques paroles échangées avec Arapel. Le Commander s'assit, alluma une cigarette, les yeux braqués sur le patio.

Le premier portait un veston de toile, ce qui était déjà surprenant avec cette chaleur. Sa main était glissée à l'intérieur comme pour y prendre un portefeuille. Il regarda autour de lui avec attention, puis se dirigea vers les chambres. Le second apparut à son tour, également habillé d'un veston, mais il s'immobilisa.

Celui qui entra regarda Kovask dans les yeux. Il était brun naturellement, le menton fuyant.

— C'est vous qui voulez voir Huchi ? Kovask inclina la tête.

— Pourquoi ?

— Je le lui dirai, moi-même.

— Votre copain ?

— Dans la chambre voisine.

— Dites-lui de venir.

Il se plaça de telle façon qu'il pouvait surveiller la porte-fenêtre et le lit.

— Il ne va pas m'entendre. Frappez au mur. Il n'est pas très épais.

L'autre le regarda d'un air courroucé, puis s'exécuta. Marcus réagit vite et apparut en se frottant les yeux. Ses mains s'immobilisèrent de chaque côté de son visage en découvrant le visiteur.

— Oh ! De la visite ?

— Huchi veut nous voir.

— Eh bien, on y va !

— Un instant, fit le visiteur.

Il fouilla Kovask, puis Marcus, leur fit signe de sortir. Son copain, posté de l'autre côté du patio, s'engouffra dans la salle du restaurant. Le patron et les serveuses, en train de nettoyer, s'étaient figés et attendaient leur départ pour continuer. Kovask fit un clin d'œil à Arapel qui resta impassible. Huchi devait avoir une sale réputation

dans la région pour que son seul nom provoque de telles paralysies.

— Embarquez, l'un devant, l'autre derrière. Le chauffeur, un Noir, attendait au volant en se limant les ongles.

— Chouette, la Cadillac ! dit Marcus.

Il s'étala sur la banquette arrière avec un sourire béat.

— Climatisée, hein ?

Il faisait presque froid à l'intérieur de la voiture. Les deux gardes du corps s'installèrent et la Cadillac démarra en douceur en direction de San Antonio.

Le voyage fut silencieux. La grosse voiture pénétra dans l'entreprise par une porte latérale, se dirigea droit vers un atelier désaffecté.

— Venez, dit Menton-Fuyant.

L'autre, doté d'une sensationnelle paire de moustaches, fermait la marche. Ils escaladèrent un escalier de fer, pénétrèrent dans un corridor très frais. Après avoir frappé à une porte en bois noir faisant contraste avec le mur blanc, Menton-Fuyant s'effaça pour les laisser entrer dans un bureau de belle taille, meublé de façon stricte. Un homme vêtu d'un complet blanc, chauve, le visage maigre, les fixait de ses yeux sombres.

— Laisse-nous, Pedro.

Pedro referma la porte derrière eux. Huchi sourit poliment.

— Je suis rentré cette nuit d'un long voyage dans la capitale et ce n'est que ce matin que mon secrétaire m'a transmis votre message. Veuillez vous asseoir.

Ils prirent possession des deux chaises hautes de dossier qui les attendaient.

— Venez-vous vraiment de la part de Mc Honey ?

Kovask secoua la tête.

— Non, mais on nous a dit de nous recommander de ce nom.

— Qui, on ?

— Un Anglais nommé Rowood. Nous travaillions à la Marginale, côté Venezuela, et puis nous avons eu quelques difficultés avec un Américain nommé Roy. L'Anglais, un certain Rowood, nous a dit que vous embauchiez des camionneurs possédant un véhicule. Il nous a donné votre adresse et nous sommes arrivés il y a quatre jours.

— Quelles difficultés avez-vous eues avec Roy ?

Les deux amis restèrent immobiles, mais la facilité avec laquelle Huchi utilisait ce prénom laissait entendre que les deux hommes se connaissaient très bien.

— Je crois que Roy se méfiait de nous. Nous venions du Guatemala et nous avons eu des difficultés avec les Américains. Finalement, je ne sais s'il nous a pris pour des Castristes ou des provocateurs, mais nous avons été obligés de partir, mais pas aussi vite qu'il le souhaitait.

Huchi fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

Kovask fit le récit rapide des différents démêlés, depuis l'affaire Martinez jusqu'à l'attaque des guérilleros.

— Nous n'étions pas décidés à nous laisser faire.

— Pourquoi cette franchise ? Vous pourriez me cacher certains détails.

— Dans quelle intention ? riposta Kovask. Nous ne sommes pas des enfants de chœur. Pourquoi le cacher ?

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Un travail intéressant et bien payé. Huchi préleva un long cigare mince dans une boîte et l'alluma avec soin.

— Vous en savez plus long ?

— On m'a dit qu'il s'agissait de transports spéciaux à l'intérieur du continent. Un truc assez dangereux, mais bien payé.

— Pas plus qu'à la Marginale. Vous auriez dû rester là-bas.

— Mais Roy ne nous voulait plus. Il aurait fini par avoir notre peau. Nous n'étions que deux.

Le transporteur sourit :

— Oui, il vous aurait certainement eus. Je connais Roy et il n'accepte aucune défaite. Que savez-vous au sujet de Mc Honey ?

— Qu'il est mort.

— En effet. Vous avez vos passeports ?

Marcus les prit tous les deux pour les déposer sur le bureau. Huchi les parcourut rapidement. Kovask, qui l'observait, devina l'origine indienne dans ses traits. Indien péruvien, certainement.

— Passeport américain ? demanda-t-il en braquant son regard sur Kovask.

— Accordé par les Yankees aux personnes déplacées, mais je ne suis jamais allé aux Etats-Unis.

— Et vous, allemand ? Trop jeune pour avoir fait la guerre de 1939-45. Drôle d'association !

Ils sourirent.

— Depuis longtemps, nous avons oublié nos origines, dit Kovask, et s'il nous fallait retourner dans nos pays..., nous serions dépaysés, incapables de nous adapter. Non, c'est dans cette partie du monde que nous aimons vivre.

— Besoin d'argent ?

— Pour le moment, ça va encore ; mais nous ne pourrions pas rester indéfiniment à nous tourner les pouces.

Huchi fumait en les regardant, les yeux mi-fermés. Kovask se tut et ils attendirent une bonne minute.

— Je peux faire quelque chose pour vous, mais il faudra attendre quelques jours. Dès que j'aurai du nouveau, je vous ferai signe.

Ils se levèrent.

— Attendez. Je garde vos passeports. Y voyez-vous un inconvénient ?

— La police...

A ce début de phrase de Marcus Clark, Huchi éclata de rire.

— Si c'est votre seule crainte... La police n'existe pas ici. Vous n'aurez qu'à prononcer mon nom.

— Bien, dit Kovask ; dans ce cas, nous n'avons aucune raison de vous les reprendre.

— Comprenez que je doive prendre quelques renseignements sur vous avant de poursuivre plus avant notre collaboration.

— Si vous les demandez à Roy, je crains que nous ne puissions faire affaire.

— Je me moque de l'avis de Roy. Mais je saurai ce qui s'est passé entre vous et lui. Etrange qu'il soit allé si loin alors qu'il a tant besoin de camions en ce moment.

Il les couva d'un drôle de regard.

— Je souhaite que vous n'ayez rien fait pour le provoquer. On va vous raccompagner à la fonda. Vous avez très bien choisi l'endroit. A San Antonio, vous auriez été un peu trop visibles. Je vous demande d'y aller le moins souvent possible. A un de ces jours.

Pedro et le moustachu les raccompagnèrent jusqu'à la Cadillac seulement. Ils ne jugèrent pas utile de les escorter jusqu'à la petite auberge.

Arapel parut heureux de les revoir et leur servit d'autorité un punch glacé.

— Tout va bien, señores ?

— Au poil, mon pote ! répondit Marcus en lui donnant une grande claque sur l'épaule. Maintenant, on va aller prendre un bon bain pour nous rafraîchir un peu.

Ils parcoururent le sable brûlant en courant jusqu'à l'ombre d'un cocotier.

— Drôle de type, hein ?

— Une belle façade, oui. Ou je deviens complètement crétin, ou ce type a de drôles de responsabilités dans la lutte clandestine des pays latins. On en reparlera un jour, très certainement. Ce contraste entre son aspect et le laisser-aller de l'entreprise m'a frappé.

Marcus piqua une tête dans l'eau scintillante et chaude, parcourut cent mètres, rejoint par Kovask. Rien de mieux pour échanger quelques constatations. Dans leur chambre, ils ne pouvaient se fier à la minceur des cloisons.

— Ça va marcher ?

— Nous n'avons que deux solutions à envisager. Ou ça marche, ou bien nous serons descendus dans quelques jours. Et je ne vois pas comment nous pourrions éviter cette dernière éventualité dans un pays à l'entière dévotion d'Huchi.

Préférant ne pas l'envisager, Marcus piqua en profondeur, agita comiquement ses pieds en surface avant de disparaître par quelques mètres.

CHAPITRE XII

Un coup tapé contre le toit de la cabine fit ralentir Kovask. Marcus sortit le torse par la portière pour interpellier Caracas, l'un des trois guérilleros qui les accompagnaient.

— Quoi encore ?

— Arrêt.

— Pourquoi ?

— On s'arrête. Fini pour la journée. Marcus sentit la colère lui monter à la tête.

Il fit un effort pour se calmer.

— Mais on peut encore rouler sous le couvert.

— Non. Là-bas, plus d'arbres, rien du tout. Nous roulerons à vue pendant une heure au moins.

Ayant déjà compris, Kovask s'arrêtait. La piste, taillée dans la jungle de la sierra Perija, n'était pas de tout repos et il n'était pas mécontent de la pause.

— Tu te rends compte ! s'indignait Marcus.

— Faisons comme eux. Il n'y a pas de quoi s'emballer.

— Si Gary Rice t'entendait..., chuchota Marcus en sautant à terre.

Les trois guérilleros se dérouillaient les jambes, allumaient des cigares. Mais Caracas les dépassait soudain, s'approchait d'un arbre.

— M..., dit Marcus, un téléphone.

C'était bien un combiné que le chef tenait dans sa main, et il parlait avec la véhémence habituelle des Ladinos. Il enfouit ensuite le téléphone dans un creux, rabattit le couvercle d'aluminium encollé d'écorce.

— Incroyable comme organisation !

Ils roulaient depuis deux jours, avaient parcouru près de deux cents miles dans des conditions assez bonnes, excepté les arrêts fréquents. La veille, à partir de midi, ils avaient attendu la nuit pour franchir un col dans un dédale de rochers marqués d'une peinture phosphorescente, invisible de jour et que seule la lueur des phares à iode faisait ressortir. Ce qui expliquait les changements apportés au CMC. par les employés de Huchi.

— Il faut attendre, dit Caracas en grimaçant un sourire. Un hélicoptère du gouvernement survole le coin. Il n'en a pas pour longtemps. Il y a une route officielle à traverser. Juste quatre secondes, mais des fois quatre secondes fatales.

Prudents comme des chats, en plus de ça ! Rien n'était laissé au hasard sur le parcours. Même pas le ravitaillement en essence, en eau et en vivres. Il y avait des points précis, astucieusement cachés. Mais jusqu'à présent, la piste n'avait nécessité que de menus travaux d'aménagements. Ainsi, cette partie tracée dans la jungle avait été conçue depuis des siècles par les Indiens insoumis. Ces derniers constituant le gros des troupes castristes. Ils avaient tout naturellement mis leurs secrets à la disposition des mouvements rebelles.

— Cigare ?

— Merci, répondit Kovask à la demande de Caracas. Qu'est-ce qui nous attend encore avant la tombée de la nuit ?

— On attend ici, et puis...

Il sourit. En deux jours, la confiance ne s'était pas installée totalement et le Commander n'insista pas. Il s'assit sur un tronc d'arbre abattu. Impossible de se souvenir de tout de mémoire, et ils dressaient une carte tout en roulant. Les trois guérilleros restaient toujours à l'arrière et les deux Américains opéraient à leur insu. Sur une carte routière, à l'aide d'un stylo à encre sympathique. Jusqu'à présent, ça n'avait pas trop mal marché et les deux marins, grâce à leurs connaissances de navigation astronomique, situaient toujours exactement leur position. Un problème les préoccupait pourtant. Les balises radio qu'ils devaient installer en certains points caractéristiques. Jusqu'à présent, ils n'en avaient pas eu besoin, mais bientôt il leur faudrait les semer sur leurs passage. Elles se trouvaient avec le restant de leur matériel dans une cache secrète du longeron. Il fallait faire sauter une plaque avec un ciseau à froid.

A cause des visites douanières très tatillonnes, on avait dû renoncer à la trappe amovible.

— Tu crois qu'ils ne comprennent pas l'allemand ? demanda soudain Marcus en venant s'asseoir à côté de lui. Il y en a pas mal, de réfugiés chleus dans le nouveau monde.

— Il faut tenter le coup, répondit Kovask, sinon nous ne pourrons pas communiquer.

— Je pense à la planque. Demain, il faudra tenter quelque chose. Sous prétexte de vérifier les amortisseurs, par exemple.

— Une fois ouverte, il faudra en sortir tout le matériel. Où le fourrerons-nous ?

— Ça, je n'en sais rien, mais si je pouvais coller une balise à une de ces caisses de grenades..., fit Marcus.

Ils regardèrent le chargement. Des caisses de grenades, de lance-grenades, d'obus de trente et de mitrailleuses démontées. Plus une tonne de conserves et de médicaments.

— Bonne idée, sourit Kovask. On pourrait la placer dans un nœud et

mastiquer dessus. Cela permettrait de situer le maquis auquel elles sont destinées.

Caracas vint vers eux avec des boîtes de bière.

— A boire ?

— Volontiers, dit Kovask avec un sourire épanoui.

Il donna deux coups de couteau dans la sienne, fut étonné que la bière soit aussi fraîche.

— Vous trouvez le temps long ? demanda le chef. Mais quand vous serez rodés, vous prendrez mieux la chose.

— Certainement, dit Kovask. On nous avait dit que c'était mouvementé, plein de risques, mais jusqu'à présent...

— Oh ! attendez. Nous pouvons encore nous trouver nez à nez avec une patrouille de l'armée.

— Que faites vous, alors ? demanda Marcus.

— Nous tuons tous les soldats. Pas de témoins. Puis nos amis les transportent beaucoup plus loin pour égarer les soupçons. Personne ne doit se douter. Jamais.

Kovask frissonna et Marcus dut avoir la même pensée que lui, car il s'arrêta de boire. Les chauffeurs engagés dans une pareille aventure n'avaient aucune espèce d'illusions à se faire. L'organisation castriste veillerait à ce qu'ils ne parlent pas. Ce qui expliquait peut-être le besoin de plus en plus impératif de nouveaux camionneurs.

— Pour s'en souvenir parfaitement, dit Kovask, il faudrait parcourir cette piste une dizaine de fois.

Caracas sourit.

— Et encore. La jungle n'est jamais la même. Seuls, vous ne retrouveriez pas la route.

— Avez-vous un second flair ?

— Peut-être.

Il prit les boîtes de bière vides et alla les enterrer un peu plus loin.

— Je me demande, dit Kovask, s'il ne se fout pas de nous.

— C'est-à-dire ?

— Cette histoire de flair. Plutôt des repères. Que nous ne voyons pas, mais que lui connaît.

— Mais de quel genre ?

— Pourquoi pas des balises radio ? Ce qui fit sursauter Marcus.

— Mais alors, notre problème serait résolu si nous arrivions à en faucher une ?

— Ne t'emballe pas. Ces Indiens ont des pouvoirs assez étranges. Et il peut s'agir de tout autre chose. Après tout, il en existe des tas pour marquer une route.

Plus tard, ils eurent droit à une boîte de singe et à des galettes de maïs. Caracas téléphona une seconde fois et annonça que la voie était libre.

Après un quart d'heure de jungle, ils débouchèrent sur un plateau assez dénudé qu'une route goudronnée partageait. Deux gars, armés de mitraillettes, surveillaient cette zone et l'un d'eux agita la main de façon impérative.

— On y va, on y va ! grommela Marcus. Caracas descendit du toit de la cabine sur le capot où il s'allongea tant bien que mal, tendant tantôt le bras gauche, tantôt le droit pour indiquer la direction.

— Les deux types à la mitraillette balaient la route, annonça Marcus qui s'était penché au-dehors pour regarder en arrière.

Une bonne partie de la nuit, ils roulèrent à petite allure vers le sud. Les deux Américains estimaient se trouver en territoire vénézuélien et, après une série d'estimations d'après la position des étoiles, Marcus confirma.

— De toute façon, il nous faudra traverser un rio, le Catatumbo ou un nom comme ça.

La piste fonçait à travers l'arrière-pays de Maracaïbo, le long de la sierra. A plusieurs reprises, mais très, très loin, ils eurent l'impression d'apercevoir des phares de voitures. Des routes officielles devaient exister à une dizaine de kilomètres.

— C'est certainement la partie la plus dangereuse du parcours, dit Kovask, et c'est pourquoi on ne peut l'emprunter que la nuit.

Ils roulaient parfois à flanc de coteau, le camion penché de façon spectaculaire. Caracas, toujours sur le capot, indiquait la direction avec une assurance infaillible.

— Pas possible, il a un truc.

— Ou il connaît parfaitement !

Plus loin, ils se remplacèrent au volant et en profitèrent pour boire un peu d'eau tiède. Kovask s'endormit durant quelques instants jusqu'à ce que Marcus lui tape sur l'épaule.

— On passe le bac.

Les phares illuminaient un coin de jungle, une rivière assez large qui roulait des flots inquiétants. Un radeau monté par trois hommes les attendait. Les trois guérilleros marchaient devant le G.M.C. pour le guider.

Marcus lui fit descendre une pente très raide et l'embarquement ne fut pas aisé. Les roues patinaient, ne mordaient pas sur les planches du radeau. Il fallut couper des feuillages pour y arriver et Kovask sauta sur le ponton flottant pour constater que ce dernier s'enfonçait d'un côté. Marcus manœuvra habilement pour amener le camion juste au milieu.

Les trois hommes se mirent à tourner un treuil qui enroulait un câble immergé. Les guérilleros durent bientôt leur prêter main-forte en plein milieu du courant, rapide et désordonné. Puis ce fut l'accostage, de nouveaux dérapages.

— Il y a eu un fort orage la nuit dernière et le niveau a dangereusement monté, expliqua Caracas ensuite. C'est pourquoi les berges étaient aussi glissantes.

— Nous roulons encore ?

— Deux heures, puis nous trouverons un pueblo. Un endroit très bien où nous pourrions nous reposer.

Ces deux heures furent finalement multipliées par deux, toujours à cause des terrains défoncés par la pluie diluvienne qui avait ravagé la région la veille. De nombreux arbres abattus jalonnaient la piste et les cinq hommes suffisaient à peine pour les déplacer. Ailleurs, il fallait détourner des marécages subits, dégager à la pelle les roues du G.M.C.

— C'est autant d'enseignements pour nous, disait Caracas. Je suis chargé d'un rapport sur la rapidité de circulation de la piste. Il y aura une série de points à aménager.

— Vous vous consolez facilement, râla Marcus qui en avait marre de dégager ses roues à la pelle. Moi, ça ne m'amuse plus du tout.

Le chef des guérilleros s'amusait et ne prenait pas très au sérieux ses protestations.

— Dans un petit moment, un bon lit, du bon café et de quoi manger.

— Et la douche ?

— Egalement.

Plus loin, ce fut un petit rio qui, de ruisseau, était devenu rivière. Kovask s'y engagea mais, en plein milieu, ne put ni avancer ni reculer. Les guérilleros durent abattre des arbres, en faire de gros fagots qu'ils plaçaient sous les roues en plongeant dans l'eau froide qui montait jusqu'aux phares.

— On va noyer le moteur, et alors... Heureusement que nous avons fait placer l'échappement en hauteur.

Mais ils passèrent et, entre les deux hommes et les guérilleros, s'établit une estime nouvelle. L'aube naissait lorsqu'ils atteignirent un petit village d'une dizaine de maisons en pleine montagne.

— Nous ne sommes pas très loin de la Marginale, affirma Kovask. A peine une vingtaine de kilomètres. Quant à San Cristobal, c'est par là, vers l'ouest.

Tout cela en allemand, pour ne pas être compris des autres. Le camion fut dirigé vers une maison à un étage, jusqu'au fond d'une grange dont les portes se refermèrent sur eux.

— Venez, dit Caracas.

Tous, ivres de fatigue, montaient difficilement les marches d'un escalier de bois. Une jolie fille, jeune et métissée d'Indien, les accueillit dans une cuisine assez bien équipée, vu l'isolement et la sauvagerie de l'endroit.

— J'ai fait un ragoût de mouton, dit-elle, et les lits vous attendent.

— Toute seule ? demanda Caracas.

— Mes frères surveillent la route de la frontière. La Colombie et le Venezuela échangent du matériel militaire ces temps-ci, et ça les inquiète pour les guérilleros de Colombie. Beaucoup d'automitrailleuses et de mortiers sur roues.

Kovask et Marcus dévoraient tout en l'écoutant, buvaient un mélange d'alcool et d'eau très fraîche.

— La police est venue hier, mais n'est pas entrée dans le pueblo. Deux jeeps avec des mitrailleuses.

Cette information faisait froncer les sourcils de Caracas.

— Il faudra utiliser la bretelle supérieure, ne plus passer ici pendant quelque temps, dit-il.

— Attention, l'avertit Maria, il y a eu des éboulements plus haut. Toujours la pluie. Jamais on n'en avait vu tomber autant en quelques heures. Une rue s'était bouchée dans le village et toute l'eau refluaient vers ici.

Puis, elle conduisit les Américains jusqu'à une petite chambre où deux matelas confortables les attendaient.

— On aurait voulu se laver, dit Kovask.

— L'eau ne manque pas, et mes frères ont installé une sorte de douche. Venez voir.

Un réservoir d'une cinquantaine de litres et une pomme d'arrosoir suffisaient à leur bonheur. Kovask passa le premier puis sortit de là pour laisser la place à Marcus.

— Venez, lui cria Caracas depuis la cuisine, nos amis sont de retour.

Il s'agissait des frères de Maria. Kovask entra dans la pièce, un sourire aux lèvres. Les deux hommes présents, de taille moyenne mais impressionnants de force, se levèrent d'un bond.

— Le type de la Marginale ! cria l'un d'eux en portant la main à sa ceinture.

Il en tira un énorme Magnum qu'il dirigea vers Kovask.

— Les mains en l'air, et vite !

Caracas le regardait comme s'il devenait fou.

— Mais que se passe-t-il ?

— Ce type-là m'a attaqué alors que j'étais avec mon frère et un autre ami, et il nous a fauché notre fusil mitrailleur. Il a même failli nous descendre tous.

Sorti de la douche, Marcus Clark attendait derrière la porte, prêt à intervenir si la situation s'aggravait brusquement.

CHAPITRE XIII

Le rire de Caracas les stupéfia tous. De la main, il écarta le Magnum, fit signe à Kovask.

— Ne vous inquiétez pas. Nos amis Guavara commettent une lourde erreur.

L'aîné des deux frères tapa du poing sur la table sans lâcher son gros pistolet.

— Je ne me trompe pas. Quand on l'a vu une fois, on le reconnaît, non ? Avec ses cheveux presque blancs et ses yeux clairs. Il était à la Marginale et a failli nous ensevelir sous tout un camion de terre. Ensuite, il nous a pris notre fusil mitrailleur et a tenté de nous descendre.

Caracas retenait difficilement son hilarité.

— Et alors ? Pourquoi l'attaquiez-vous ? Il n'a fait que se défendre, cet homme.

— Nous en avons reçu l'ordre. Le grand Américain nous avait dit qu'on pouvait les tuer tous les deux...

— Suffit, dit le chef des guérilleros. On ne vous en demande pas tant. Je suis au courant de cette affaire. Vous avez voulu les tuer, ils ont été les plus forts. Il n'y a rien de mal à cela. Pourtant, ils ne sont pas des ennemis, et si tu as reçu une blessure d'amour-propre, tâche de l'oublier maintenant.

Guavara aîné regarda son cadet. Les deux hommes paraissaient mal convaincus. Kovask s'approcha lentement de la table.

— Je suis à la disposition du senior s'il estime que je n'ai pas combattu loyalement.

L'homme se leva d'un bond, mais Caracas fut encore plus rapide.

— Suffit. Je suis votre chef à tous et je n'admets pas de telles sottises. Kovask, vous êtes fatigué. La nuit prochaine sera très dure. Vous devriez aller vous coucher.

Kovask sourit.

— Votre ami Guavara sait bien que nous ne sommes pas des lâches. Ils étaient trois, armés, et nous, deux seulement dans notre camion. Mais je serai toujours à sa disposition. Bonsoir.

Dans le couloir, il se heurta à Marcus qui guettait l'issue de cette confrontation. Ils attendirent d'avoir refermé la porte de leur chambre pour parler.

— Ça a failli craquer, dit le lieutenant, à voix basse et en allemand.

— Preuve que nous ne sommes pas loin de la Marginale et que les guérilleros qui paralysent les travaux ont leur base dans ce pueblo. Ces gars connaissent bien la montagne et peuvent tenir en échec toutes les forces de police lancées à leurs trousses. Mais ce n'est pas tout. Tu as entendu la réflexion de Guavara ?

— Roy avait ordonné de nous attaquer ?

— Oui. Caracas était au courant. Et on nous a embauchés pour ce travail de camionneurs. Comme si Roy nous avait recommandés.

Marcus gratta ses cheveux noirs et un peu longs pour un lieutenant de vaisseau.

— Une épreuve ? Roy teste les bons camionneurs capables d'en découdre avant de les envoyer à Huchi ?

— Mais ce n'est pas lui qui nous a envoyés à l'Indien.

— Rowood ! ... Tu crois qu'il y a complicité entre les deux ? Mais Rowood a été attaqué, lui aussi.

— Il lui fallait justifier son immobilisation. Ainsi, il peut fureter. Il a dû fouiller dans nos bagages pour se faire une idée plus précise sur nous.

Ils dormirent profondément jusqu'à ce que Maria frappe à leur porte.

— Le café est prêt ! leur cria-t-elle.

Dans la cuisine, Caracas et ses deux hommes étaient déjà prêts.

— Pas le temps de se raser ? demanda Marcus.

— Non, il faut partir maintenant. Et puis, nous allons de plus en plus rencontrer des barbus.

Ce qui fit rire tout le monde. Ce n'était qu'une plaisanterie, les effectifs des Castristes étant le plus souvent d'origine indienne et imberbes la plupart du temps.

— Mangez confortablement, car il faudra rouler toute la nuit sans s'arrêter. La partie la plus dangereuse du trajet peut-être, car nous roulerons à proximité de villes importantes. Dans une demi-heure, nous allons traverser la route de frontière. Les frères de Maria sont partis en éclaireurs.

Tout en buvant du café, ils engloutirent des tranches d'un jambon écarlate, qui devait sa couleur à la composition de son assaisonnement, du maïs baignant dans du beurre fondu et des beignets au miel.

— Il faut partir, maintenant, dit Caracas en jetant son cigare noir.

De sa poche, il sortit quelques billets qu'il tendit à Maria. Elle les déposa sur le coin d'un buffet, les accompagna jusqu'à la grange. Kovask s'installa au volant tandis que Marcus le guidait pour sortir. Ils sourirent une dernière fois à la jeune fille, puis se lancèrent dans la rue étroite du village, si étroite qu'ils auraient pu toucher les façades de chaque côté. Les guérilleros avaient sauté en marche. Il n'y avait

qu'à descendre en direction de la route de frontière. Caracas ne tarda pas à prendre place sur le marchepied.

— Tenez-vous prêt à obéir aux lumières que vous apercevrez. Une verte et une rouge. Si elles brillent toutes les deux, vous vous arrêtez. Seulement la verte, vous foncez. La rouge, vous ralentissez sans vous arrêter. Cette route est très fréquentée et les moments de rupture dans la circulation sont très rares. Il faut en profiter. Ne vous inquiétez pas pour les buissons que vous apercevrez devant vos roues. Ils ont été plantés par les guérilleros, une sorte de plante caoutchouteuse qui se redresse après et masque le passage.

Bientôt, il aperçut une lumière verte, puis une rouge, et s'arrêta brutalement.

— Une patrouille militaire, certainement, dit nerveusement Caracas. Les deux pays s'entendent très bien pour surveiller le coin. Ils savent bien qu'il y a des passages et donneraient cher pour en connaître l'endroit précis.

La lumière verte s'éteignit et Kovask appuya doucement sur l'accélérateur. Puis, ce fut la rouge qui disparut et la verte qui s'alluma.

— Foncez, maintenant !

Il fut quelque peu interdit en découvrant la hauteur et l'étendue des buissons annoncés.

— Allez-y, vous pouvez y aller sans crainte. Il n'y eut même pas de choc et les arbustes se couchaient sous le camion dont les roues patinaient légèrement. Marcus se pencha au-dehors et vit les buissons se redresser sans mal.

— Formidable ! admira-t-il.

La route, quelques mètres d'asphalte, les deux silhouettes des frères Guavara, et de nouveau les buissons sur une cinquantaine de mètres, puis la savane.

— Voilà, dit Caracas en essuyant son front.

Il y a des années que les deux frangins ont préparé le passage. Ils ont planté des buissons de ce genre le long de la route sur des centaines de mètres. Pas régulièrement. Des étendues espacées. Les policiers et l'armée ne se doutent de rien.

— Nous sommes en Colombie ?

— Dans quelques instants. Ensuite, c'est la route de montagne, mais vous pourrez allumer vos phares en toute tranquillité. Tout ce territoire appartient aux bandes armées. Bogota n'a jamais pu en venir à bout malgré le napalm et les bombardements massifs des pueblos. Nous serons vraiment chez nous.

Kovask réfléchissait tout en conduisant.

— En somme, si les gouvernementaux bloquaient la piste, toute cette région serait en difficulté et les bandes armées obligées de

capituler ?

Caracas engagea sa tête dans la portière.

— Vous ne manquez pas de jugement. Encore faudrait-il que quelqu'un trahisse le secret, et ce n'est jamais arrivé jusqu'à ce jour.

Il y avait une menace manifeste dans ses paroles. Kovask quitta la route des yeux pour le regarder tranquillement.

— Pensez-vous que nous en serions capables ?

— Je n'ai rien dit de tel, mais vous n'êtes que des gringos pour nous, même si vous avez fait vos preuves. Vous ne travaillez que pour de l'argent. Malheureusement, le recrutement de bons chauffeurs est impossible avant plusieurs années parmi les guérilleros. Ce serait beaucoup plus sûr pour tout le monde.

Puis, Caracas rejoignit ses compagnons à l'arrière et les deux officiers de marine échangèrent un regard éloquent. Plus tard, Caracas revint s'installer sur le capot pour guider le camion dans un terrain assez difficile. On quittait les moyennes altitudes pour les hauteurs. Bientôt, ils connurent le premier col interminable, avec des raidillons de quinze à vingt pour cent. Le G.M.C., peinait énormément, roulait à dix à l'heure.

— Il faudra de l'eau, bientôt ! cria Kovask à Caracas.

— C'est prévu plus loin.

Marcus s'était endormi. Il devait prendre le volant tout de suite après le col. Brusquement, la brume tomba et Caracas marcha devant le camion, une lampe à la main. Kovask allumait cigarette sur cigarette, écarquillait ses yeux rougis par le manque de sommeil et la fatigue.

Soudain, devant lui, la lampe fortement agitée forma une sorte d'arc-en-ciel. Il sentit que le moteur peinait moins. Le col était atteint.

— Pour l'eau, il y a une source, mais pour se réchauffer, il y a une thermos de café.

Ils en burent chacun un gobelet en attendant que le moteur refroidisse.

— Il y a un mois, un camion y a laissé son moteur, expliqua Caracas. Nous avons dû le démonter sur place, le charger à dos de mulets en pièce détachées. Il nous a fallu quatre bêtes, le descendre jusqu'à un village d'où il a été transporté chez le mécanicien le plus proche qui a travaillé deux jours dessus. Plus d'une semaine d'immobilisation.

Marcus, frigorifié, faisait les cent pas en se battant les flancs avec ses bras.

— Nous allons redescendre un peu, puis escalader une série de cols dont l'un est plus élevé que celui-ci. Nous roulerons également une partie de la journée pour nous rapprocher d'un autre point critique dans l'Etat de Boyaca. Nous avons le fleuve Meta à traverser, un rio

assez important que les pluies ont dû gonfler ces derniers jours. Peut-être serons-nous obligés d'attendre la décrue.

— Rouler en plein jour ? Mais les avions ?

— Il y a des planques et on les entend venir de loin. Les hélicoptères également.

Il oubliait de citer les avions pouvant voler à très haute altitude, tous moteurs coupés, comme l'U2 qui avait pris les remarquables photographies que Harvard, le géographe, avait voulu négocier. Il semblait à Kovask que cette première partie de leur mission se situait plusieurs années en arrière tant le dépaysement était total. Il songea au commodore Gary Rice, sans nouvelles d'eux depuis plus d'une semaine et qui devait s'inquiéter follement.

— Nous passerons la fin de la journée dans une grotte. Pas très confortable, mais, enfin, ça ira.

Marcus s'installa au volant et le voyage se poursuivit à travers les montagnes. Les cols se succédaient, tous aussi difficiles, périlleux parfois. L'aube vint dans un brouillard si épais qu'ils furent surpris de découvrir qu'il faisait grand jour au fond d'une vallée étroite qu'habitaient des Indiens misérables, vêtus de loques mais arborant des armes assez modernes.

— Ceux-là, le gouvernement les a abandonnés depuis près de trente ans et, sans nous, ils crèveraient de faim. Nous allons leur laisser quelques médicaments et des conserves.

L'échange s'effectua au bord de la piste. Puis, Caracas discuta longuement avec celui qui semblait être le chef de la communauté, en une langue inconnue.

— L'aviation colombienne a bombardé le col que nous devrions franchir. Ils ont essayé de déblayer les rochers, mais ils manquaient de moyens. Nous devons utiliser quelques explosifs parmi ceux que nous transportons. L'ennui, c'est que la grotte se trouve de l'autre côté. Vous pourrez dormir dans le camion pendant que nous ouvrirons un passage.

Les bombes de deux cent cinquante kilos avaient fait un travail énorme, ils le constatèrent en arrivant devant la passe en partie obstruée.

— Nous sommes là pour deux jours, dit Marcus.

Les Indiens que Caracas avait réquisitionnés sautèrent du camion, suivis par les guérilleros armés de barres à mine et de cartouches de dynamite.

— Conduisez le camion là-bas, dit Caracas.

Bientôt, les explosions se succédèrent durant des heures. Entre-temps, les Indiens faisaient la chaîne pour transporter les rochers, faisaient rouler les plus gros en unissant leurs forces.

— J'ai la dent, bâilla Marcus, mais ce n'est peut-être pas le moment

d'y songer. Et il n'y a même plus de café dans la thermos.

— Fume un cigare, ça te passera le temps.

Le soleil devint bientôt insupportable à cette altitude et dans ce désert. Mais le travail n'arrêtait pas pour autant, et les Indiens, aidés des guérilleros, besognaient sans se reposer. Les deux hommes les trouvaient admirables.

— Si on les a abandonnés depuis trente ans, je comprends parfaitement qu'ils acceptent les pires conditions pour lutter contre les gars de Bogota.

— N'oublie pas qu'ils n'ont certainement pas la conscience tranquille et que, depuis la fin de la guerre, il y a eu deux cent mille victimes dans la Colombie tout entière. Chiffre officiel qu'il faut peut-être multiplier par deux ou par trois.

— Si j'allais tracer la route sur la carte routière ? J'ai effectué de beaux relèvements, cette nuit.

— File, je surveille.

Marcus grimpa dans la cabine, sortit son stylo à encre sympathique et voulut prendre la carte routière. Il ne la trouva pas à sa place et appela Kovask.

— Tu l'as planquée ailleurs ?

— Je n'y ai pas touché.

Ils cherchèrent sans grand espoir dans la cabine, ne la trouvèrent pas.

— Ou nous l'avons perdue en route, ou bien Caracas nous l'a fauchée parce qu'il a des soupçons.

CHAPITRE XIV

Les Indiens avaient repris le chemin de leur vallée étroite et oubliée, les trois guérilleros se reposaient, enroulés dans leur couverture, près du petit feu que Kovask et Marcus entretenaient. La route était dégagée, mais à quel prix ! Ils n'avaient pu parvenir à la grotte qu'à la tombée de la nuit.

— Nous ne repartirons pas avant demain, déclara Caracas. De toute façon, nous ne pouvons franchir le rio Meta que la nuit. C'est la règle.

— Le coin est surveillé ?

— Non, dit Caracas, la voix encore marquée par l'effort qu'il avait fourni au long de la journée. Mais nous avons reçu des instructions spéciales au sujet du passage du rio.

Le coin pourrait être surveillé de très haut. Par un avion-espion, par exemple.

Kovask et Marcus Clark eurent la même pensée. Les Cubains avaient dû alerter l'organisation terroriste au sujet de la trouvaille de Harvard.

— On va en profiter pour réviser le bahut, dit alors Kovask. Il a bien souffert, ces temps.

Caracas était trop épuisé pour les surveiller constamment. D'ailleurs, le G.M.C. se trouvait dans une grotte voisine, enfin, un trou suffisamment large pour le cacher à tout observateur aérien. La ligne Bogota-Caracas passant au-dessus de leurs têtes, mieux valait se méfier.

Dès que les deux hommes furent seuls, Marcus s'attaqua au longeron, tandis que Kovask, allongé sous le moteur, surveillait l'extérieur. En quelques coups de burin, le lieutenant démasqua la cache, prit quelques balises radio qu'il fourra dans sa poche et reboucha le trou avec un gros chiffon.

— Ça tiendra ce que ça tiendra, dit-il en allemand, mais pour l'instant je ne peux faire autrement. Je vais le mastiquer de graisse. Ce qu'il ne faudrait pas, c'est qu'un de nos compagnons vienne y fourrer le nez, ou un mécanicien travaillant pour eux.

— Enterre la plaque de fermeture. Marcus le fit sur place, puis rampa à l'air libre.

— On colle une balise ici ?

— Dans n'importe quel trou de rocher, pourvu qu'elle ait de l'air libre au-dessus.

Le garçon la coinça dans une fente de la roche, à quelques mètres

de là.

— Le plus important sera le passage sur le rio Meta. On ne peut l'immerger et l'endroit est certainement très fourni en végétation.

— Nous verrons sur place, dit Kovask. Je vais aller voir nos amis.

Ils dormaient tous les trois et le feu crevait doucement. Kovask ramassa du bois mort pour le ranimer, mit de l'eau à chauffer. S'ils l'avaient voulu, ils se seraient débarrassés d'eux sans aucune difficulté, mais le moment n'était pas encore arrivé.

Rejoignant Marcus, il vérifia le moteur, les bougies, fit une vidange.

— Ils ont bougrement confiance, remarqua son compagnon. Je m'étonne qu'ils nous aient fauché la carte.

— A croire qu'ils n'y sont pour rien.

La nuit tombait lorsque Caracas se dressa, assez éberlué d'avoir dormi aussi longtemps.

— Un peu de café ? Il est encore chaud.

Le guérillero but en silence, contemplant ses compagnons.

— Vous avez inspecté votre camion ?

— A part quelques bricoles, il est en bon état. Nous pourrons repartir quand vous le voudrez.

— Pas avant demain. Il nous faudrait attendre la nuit non loin du rio Meta, autant rester ici. Nous pourrons récupérer totalement pour la dernière partie du voyage que nous ferons ensemble.

Kovask releva cette dernière phrase.

— Nous allons nous quitter ?

— Sur les plateaux. Dans deux jours environ. Nous attendrons un camion remontant vers le nord. Une nouvelle équipe vous prendra en charge jusqu'au Pérou. Qui sait ? Peut-être qu'au retour, nous vous attendrons pour vous reconduire à San Antonio. Ce n'est pas impossible.

Les deux hommes endormis s'éveillèrent, burent du café. Puis, ils préparèrent le repas avec les provisions que les Indiens leur avaient données. Un peu de farine de maïs, un peu de carne seca, mais les guérilleros étaient d'habiles cuisiniers.

Après le repas, chacun s'endormit dans son coin, mais le froid très vif réveilla Kovask dans la nuit. Il sortit et aperçut Caracas dans la brume qui recouvrait toute la montagne. Il s'immobilisa et l'observa. L'homme marchait lentement vers le sud.

Au bout de quelques minutes, Kovask fit du bruit en ramassant son bois mort et Caracas revint vers lui.

— J'allais en faire autant, dit-il en désignant les branches. Mais je cherchais aussi ma route pour demain.

« En plein brouillard ! », faillit s'étonner Kovask. Mais il fit celui qui n'avait pas très bien compris et rentra dans la grotte. Bientôt, les flammes réchauffèrent l'air. Il s'enroula de nouveau dans sa

couverture, ne put retrouver facilement le sommeil.

Le lendemain matin, ils attendirent patiemment que le brouillard soit totalement dispersé.

— Quelle heure est-il ? demanda Caracas à l'un de ses hommes.

— Huit heures.

— Nous avons le temps. Quatre heures de route jusqu'au rio.

— Pourquoi ne pas attendre là-bas ? demanda Marcus.

— Señor, c'est la jungle et vous le regretteriez. Il faut franchir très vite la zone de végétation du rio, car la température, le climat et les insectes la rendent invivable. Il y a de nombreuses lagunes.

— Dans ce cas, on est bien ici, dit Marcus en sortant de la grotte pour regarder le paysage magnifique qui s'étendait à leurs pieds. Kovask le rejoignit peu après.

— Deux trucs. On se sépare de Caracas, dans deux jours. Les autres risquent d'être plus emm... Ensuite, plus le temps passe, plus nous avons des chances d'être découverts. Huchi a pu très bien faire une enquête sur nous. Ou même Roy. Il peut y avoir des fuites.

— L'autre chose ? demanda Marcus en surveillant la grotte et sans bouger les lèvres.

— Tu as remarqué la belle montre que Caracas porte au poignet ?

— Oui. Un superbe chrono.

— Et il demande l'heure plusieurs fois par jour !

— C'est vrai... Nom d'une pipe, tu crois que cette montre est factice ?

— J'en suis sûr. La montre contient un récepteur gonio et les aiguilles s'orientent vers de petits émetteurs disposés tout au long de la piste. C'est-à-dire une aiguille, car l'autre doit servir de repère et indiquer le nord magnétique.

— Mais alors ? ... Notre mission est pratiquement couverte ?

— Doucement. Nous continuons jusqu'au rio Meta pour avoir une certitude. Tu balanceras une balise radio dans le coin. Attachée à un fil nylon imputrescible, lui-même fixé à un lest en matière plastique, par exemple.

— Une assiette ? Je perce un trou, et pour la faire filer vers le haut des arbres, facile ! Mais ça ne veut pas dire qu'elle y reste bien longtemps.

— De toute façon, nous passerons à l'attaque tout de suite après.

— Dans ce cas, pourquoi prendre des risques pour la balise ?

— On ne sait jamais. Si les trois autres avaient le dessus ?

Marcus fit la moue :

— En agissant par surprise...

— Nous pouvons être gagnés de court par Huchi ou Roy. On attaque après le rio Meta parce que nous ne sommes pas très loin de Bogota. Là-bas, nous louerons une Land Rover ou une jeep, et nous

remonterons la piste pour repérer les balises, celles des terroristes. Du moins sur une courte distance.

— Et puis ?

— Retour à la Marginale pour demander des explications à Rowood et à Roy.

Le lieutenant de vaisseau hocha la tête :

— Joli programme. Je vois que la guerre n'est pas encore finie pour nous. Ce qui me fait mal au ventre, c'est la pensée de liquider nos trois copains. Ils ne sont pas mauvais diables.

— Eux, tu crois qu'ils hésiteront si Huchi leur en donne l'ordre ?

— Je ne pense pas. Le camion ?

— Exactement ce que tu penses.

Ils allumèrent des cigarettes et, quelques instants plus tard, Caracas les rejoignit.

— Vous prenez votre mal en patience ? Après le rio, dans les plateaux, ça ira beaucoup plus vite. Jusqu'aux Amazonas.

— Rien que le nom promet déjà beaucoup, dit Marcus.

— La piste y est admirable, car l'endroit est pratiquement inexploré. Vous serez au Pérou en un temps record.

— Après ? Caracas s'esclaffa :

— Fini, vous rentrerez. La piste ne va pas plus loin.

— Mais le Brésil, les autres pays ?

— Il y a une bretelle sur les plateaux. Vous verrez. Le camion que nous escorterons viendra d'Amazonie.

Au moment de partir, Kovask fit semblant de chercher dans son vide-poche.

— Tiens, j'ai perdu ma carte routière de Colombie, dit-il.

Caracas sauta sur le camion, fouilla dans son sac.

— C'est moi qui l'ai. Ici, vous n'en aviez pas besoin, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, en effet. Si elle vous fait plaisir, vous pouvez la garder, j'en achèterai une autre au retour.

— Je vous la rendrai à San Antonio. Nous aurons certainement le plaisir de nous y voir.

Ils démarrèrent. Pour l'instant, c'était facile et la piste était matérialisée par des rochers. Aucune difficulté jusque dans la plaine, avait annoncé Caracas. Après, c'était la jungle jusqu'au rio. Marcus conduisait.

— On sait où est la carte, murmura-t-il entre les dents. On n'a pas tout perdu.

— J'ai aussi une assiette, dit Kovask.

La sortant de sa chemise, il la troua avec son couteau, passa un fil de nylon qu'il attachait.

— Une balise.

— Maintenant ?

— Profitons qu'il se trouve à l'arrière.

Marcus Clark la sortit de sa poche. Elles comportaient toutes une sorte d'oreille trouée dans laquelle il passa son fil et l'attacha. Puis, il la coinça, par mesure de précaution, au trou central de l'assiette.

— Jeune, j'adorais lancer des couvercles et les faire planer le plus longtemps possible, dit Marcus. Je me charge de l'opération pour projeter le tout en haut des arbres. Tu prendras le manche pour la traversée du rio.

Ils pénétrèrent dans la forêt épaisse et tropicale en fin d'après-midi, mais eurent l'impression de plonger en pleine nuit.

— Vous pouvez allumer vos phares ! cria Caracas.

Pour la première fois, il les rejoignit dans la cabine, s'installa sur le siège de Kovask.

— Il y a des tribus à demi sauvages chargées d'entretenir la piste. Nous ne les apercevrons pas. En échange, elles reçoivent du tabac, un peu d'alcool et de la nourriture. Avouez que c'est du beau travail, quand on songe à la rapidité avec laquelle tout repousse en quelques heures.

— Drôle d'endroit ! rouspéta Marcus en écrasant un moustique énorme sur sa joue.

— Vous comprenez pourquoi mieux vaut ne pas s'y attarder trop longtemps ? La traversée du rio est toujours difficile. Il s'agit d'un radier en bonne maçonnerie qui est construit à trente centimètres de la surface. Théoriquement, car il peut y avoir des crues, mais on a été obligé surtout de tenir compte du niveau le plus bas. Sinon, le radier formerait barrage et cela intriguerait un poste militaire situé quelques kilomètres en amont. Mais comptez près d'un mètre d'eau aujourd'hui. Le radier est glissant, malgré les rainures que l'on y a creusées. Des coquillages d'eau s'y fixent constamment.

— Joli programme, dit Marcus. C'est de plus en plus folichon, votre piste.

— Nous avons des cordes pour tirer le camion depuis la berge d'en face. A quatre, nous ne serons pas de trop. Qui prendra le volant ?

— Moi, dit Kovask.

— Très bien. Il ne faut pas hésiter une seule seconde. A partir du moment où nous tirerons, vous accélérerez le plus possible, mais en évitant de patiner. Le mieux, c'est encore la troisième si vous pouvez la garder. Jusqu'ici, tout s'est bien passé avec les autres.

Vous êtes d'excellents chauffeurs. Il n'y a pas de raison que vous échouiez.

Un quart d'heure plus tard, ils s'immobilisaient au bord du rio grossi par les eaux de pluie. Les trois guérilleros traversèrent en déroulant deux cordes fixées aux barres protégeant le radiateur.

— J'y vais ! cria Marcus. Puis, doucement, à Kovask :

— J'en profite pour envoyer l'assiette, puisqu'ils sont bien occupés à se dépatouiller dans la flotte.

Il sauta à terre et, sans hésiter une seconde, envoya l'assiette vers la cime des arbres. Elle échappa à la lueur des phares, parut s'envoler parfaitement vers les hautes branches. Marcus se déchaussa pour traverser le radier, se rattrapa in extremis à une corde tant le courant était violent. Lorsqu'il aborda de l'autre côté, il était mouillé jusqu'à la taille.

— Maintenant ! hurla Caracas, arc-bouté avec un des siens sur une corde, tandis que le lieutenant de vaisseau et le troisième guérillero tiraient sur l'autre.

Kovask engagea ses roues avant, accéléra ensuite doucement. En plein milieu, il sentit son arrière se déporter sur le radier immergé, mais les autres tiraient de toutes leurs forces et rétablirent la situation. Il pensa que lorsque l'U2 avait pris les photographies qui étaient à l'origine de la mission, le niveau était suffisamment bas pour que le camion traverse sans même ralentir.

La remontée sur la berge immergée et glissante fut le plus difficile. Mais, après un dernier effort, le G.M.C. se trouva de nouveau sur la terre ferme.

CHAPITRE XV

Marcus Clark se changea de pantalon, dégoûté par la boue qui le recouvrait.

— J'espère qu'au retour, le niveau de l'eau aura baissé, dit-il à Caracas qui détachait les cordes et les roulait.

Le guérillero ne répondit pas, et il remonta dans la cabine, alluma une cigarette.

— On va rouler de nuit encore ?

— Certainement, jusqu'aux plateaux.

Ils attendirent quelques instants, puis Marcus s'inquiéta :

— Pourquoi n'embarquent-ils pas ?

— Je n'en sais rien. Caracas repère sa route. Puis, il y eut les coups habituels contre la cabine et Kovask démarra.

— Caracas a bien parlé de deux jours avant notre séparation ? demanda Marcus en allemand, alors qu'ils roulaient toujours en pleine forêt humide sur un humus très gras où les roues patinaient constamment.

— Exactement. Nous passerons à l'offensive demain, dès que nous aurons quitté la « selva nublada » et reconnu la piste des plateaux. Ensuite, tout ira tout seul pour nous.

On récupérera les armes demain soir ?

— C'est selon. Si nous roulons toute la nuit, il nous faudra avancer l'heure.

Un peu avant l'aube, la végétation devint moins étouffante, se clairsema rapidement, même, pour laisser place à une terre aride, désolée, où ne poussaient que de grandes herbes desséchées. Kovask ralentit peu à peu et Caracas revint prendre sa place sur le capot. Le guidage devenait obligatoire.

— Cap au cent cinquante approximativement, dit Marcus. Pas besoin de repères, mais seulement d'un bon compas.

Avec le jour, Caracas parut plus inquiet. Il surveillait constamment le ciel, le G.M.C. roulant en pleine solitude sur un plateau où n'existait pratiquement aucun endroit pour dissimuler un camion, à l'exception de quelques buissons épineux ou de cactus géants. A plusieurs reprises, le chef des guérilleros fit signe d'aller plus vite.

— Nous fonçons déjà à trente-cinq miles, et c'est un maximum avec la charge que nous portons ! lui cria Kovask.

— Dans un quart d'heure, tout ira mieux. Mais un avion à réaction

peut parcourir plusieurs centaines de kilomètres dans ce laps de temps.

— Doit y avoir un aérodrome militaire pas très loin, chuchota Marcus.

Puis un point noir apparut à l'horizon, se rapprocha rapidement.

— Des rochers, certainement, affirma Kovask. On va pouvoir se planquer dans le coin.

Le relief se tourmentait quelque peu, et bientôt ils s'enfoncèrent dans une faille étroite qui zébrait les plateaux sur des dizaines de kilomètres. Du ciel, elle devait apparaître comme inutilisable par un camion, car il fallait faire du slalom entre les blocs rocheux et une infinité de cachettes s'offraient à tout instant, trous dans les parois, rochers en surplomb.

Caracas ne put résister au plaisir de leur expliquer le travail énorme qui avait été effectué dans le coin.

— Plus de cent travailleurs indiens ont aménagé la faille. Il a fallu déplacer des centaines de tonnes de rochers, en taire sauter d'autres, creuser ailleurs les abris nécessaires. Et cela à l'insu des autorités et des patrouilles militaires. D'ailleurs, elles ne s'aventurent plus tellement dans le coin. Les guérilleros les arrêtent plus à l'ouest. Mais reste le problème des avions. Nous pouvons rouler encore deux heures avant de faire halte.

— Veux-tu que je te remplace ? demanda Marcus.

— Ça ira.

Avec le soleil, la chaleur, au fond de la gorge, atteignait des températures record, et ils durent refaire le plein du radiateur en cours de route, à l'abri d'un surplomb rocheux.

Plus loin, la faille se resserra encore et apparut alors une extraordinaire route en lacets creusée dans la roche, à travers la roche plutôt, de façon à rester invisible des observateurs aériens.

— Prodigieux ! dit Kovask à Caracas qui se rengorgea.

— Vous voyez de quoi sont capables ces populations soi-disant abruties par la coca et le climat. Cette route a été creusée par des ouvriers ne disposant que d'un matériel ridicule. Des explosifs, certes, mais aussi des pioches et des barres à mine.

Il y avait juste la place pour un camion, et les virages étaient tellement serrés qu'il fallait les prendre en plusieurs fois après des manœuvres vertigineuses.

— Nous allons déboucher sur le plateau, dans un dédale de rochers, où nous serons invisibles jusqu'à la prochaine faille, bien moins longue que celle que nous venons de parcourir et qui est le lit d'un ancien torrent complètement à sec. Je ne vous cache pas qu'en cas de forte pluie il se reconstitue, mais que la circulation peut quand même s'y poursuivre, tout ayant été prévu pour cela.

— Mais, dites donc, l'interpella Marcus, il vous a fallu des ingénieurs des ponts et chaussées, des géomètres et des techniciens ? Les ouvriers, c'est encore facile à trouver, mais les cerveaux ?

— Nous les avons trouvés. Ils venaient de tous les pays latins.

Kovask en doutait un peu. Peut-être de La Havane, plutôt, ou même de Pékin. Mais il garda ses réflexions pour lui, accéléra pour traverser le dédale. La piste descendit ensuite en pente assez douce vers le fond de la faille annoncée. Caracas fit signe de ralentir, sauta à terre et dirigea le camion vers un grand trou creusé dans la roche. On y avait construit une cabane en planches dont le chef guérillero avait la clé.

— Nous allons trouver là de quoi manger, boire, réparer même, et je vais lancer un message radio pour donner approximativement l'heure de notre arrivée demain au terminus. Kovask et Marcus se regardèrent.

— Faut y aller, dit Kovask. S'il lance son message, nous n'aurons que vingt-quatre heures de répit.

— Je m'en occupe, dit Marcus. D'abord les armes.

Ils descendirent, et le lieutenant de vaisseau fit semblant de vérifier le pont arrière.

— Quelque chose ne va pas, señor ?

— Il y a un drôle de bruit, dit Marcus en retirant rapidement le chiffon dont il avait bourré la cache.

Il y plongea sa main et prit l'un des pistolets automatiques. Cela suffirait pour l'instant.

— Un coup de main, señor ?

— Ça ira.

Les jambes du guérillero étaient toutes proches. Il devait reculer pour sortir de sous le camion et il fourra le pistolet dans l'ouverture de sa chemise.

Il se trouvait à quatre pattes lorsqu'il vit un spectacle éprouvant. Kovask gisait sur le ventre, les bras en croix, et Caracas le menaçait d'un automatique.

— Debout, et les mains en l'air !

Le guérillero qui venait de lui parler s'écarta, également armé d'un pistolet.

— Au moindre geste, je tire.

Il suivit le regard de Marcus en direction du Commander.

— N'aie crainte. Simplement assommé. Un coup de matraque. Dans quelques instants, il reviendra à lui.

Le guérillero le fouillait, lui ôtait l'arme cachée dans sa chemise.

— Il était temps, dit-il à son chef.

— Je savais qu'ils interviendraient avant mon appel radio. Appel qui, d'ailleurs, ne se fera pas, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de radio, mais j'ai voulu vous provoquer.

Il fit signe au guérillero qui, depuis la benne du camion, surveillait la scène.

— Passe-moi le truc.

L'assiette en plastique vola à ses pieds et Marcus devint très pâle.

— Heureusement que lui vous a vu opérer. Alors que nous tirions sur les cordes. Il a vu voler ce truc-là en direction des arbres et a voulu en avoir le cœur net.

Voilà pourquoi, une fois le rio Meta traversé, ils avaient attendu si longtemps avant de repartir.

— L'assiette se trouvait en haut d'un arbre, exactement où tu avais voulu l'envoyer. C'est une balise radio, n'est-ce pas ? Destinée au repérage aérien ?

— Vous le savez mieux que moi.

Le visage de Caracas restait impassible :

— Il faudra parler, si vous voulez mourir dans de bonnes conditions. Jusqu'à présent, nous n'avons rien soupçonné et vous devez être très forts pour avoir trompé Roy, Huchi et moi-même qui, d'habitude, suis extrêmement méfiant envers les camionneurs. Pour qui travaillez-vous ?

— Pour nous, en amateurs. Ensuite, nous aurions vendu aux Américains la longueur d'onde de ces balises.

— Ces balises, articula Caracas, vous en avez disposé tout au long de la piste ? Combien ?

Marcus haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Une demi-douzaine, bluffa-t-il.

— Fouille-lui les poches.

Le guérillero les retourna et les petites balises en tombèrent.

— D'où les sors-tu ?

— J'ai un copain bricoleur qui s'y connaît en électronique. Il s'est chargé de les fabriquer.

— Quelle fréquence ? Marcus se tut.

— De toute façon, aucune importance pour nous. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir où vous les avez disposées, ton copain et toi, tout au long de la piste.

Kovask, qui venait de reprendre connaissance depuis quelques minutes, avait pu écouter une bonne partie de la conversation. Marcus se défendait bien en prétendant qu'ils travaillaient pour leur propre compte, et qu'une demi-douzaine de balises avaient été dissimulées tout au long de la route. Cela leur prolongerait d'autant la vie, car on ne les liquiderait qu'une fois toutes les balises récupérées.

— Je ne te crois pas, dit soudain Caracas. Un copain électronicien, un travail opéré pour votre propre compte... Tout était prévu à l'avance.

Il s'adressa aux autres.

— C'est sous le camion qu'il a pris son pistolet. Regardez s'il n'y a pas une cachette.

Le guérillero qui se trouvait sur le camion sauta à terre, se glissa dessous. Il en ressortit les mains pleines : pistolet, micro-grenades et explosifs.

— Rien que ça ! Et ces bidules, hein ? Spécialement fabriqués pour les services secrets américains. J'en ai déjà vus sur un agent de la C.I.A. que nous avons abattu plus au nord.

Kovask jugea bon de bouger et de se dresser lentement en massant le haut de son crâne.

— Debout, et attention à vos réactions !

— Si vous croyez que j'ai envie de faire l'imbécile après le coup que vous m'avez flanqué !

Il se mit sur ses jambes, fit semblant de tituber et s'appuya contre la paroi rocheuse. Caracas le surveillait de très près, et il n'y avait rien à tenter pour l'instant.

— Ton copain vient d'avouer que vous apparteniez à la C.I.A.

— La belle blague ! dit le Commander. Il vous a bourré le mou, dans ce cas. Et Roy est un imbécile et un traître, s'il n'a pas pu ou voulu vous en avertir. Vous savez très bien qu'il connaît le nom et le signalement de chaque agent de Washington opérant en Amérique du Sud.

L'argument porta, car Caracas parut sérieusement embarrassé. Il réfléchit quelques secondes.

— Vous vous prétendez indépendants ?

— Nous le sommes.

— Mais la C.I. A. se méfie peut-être de Roy et vous a expédiés ici sans le mettre au courant.

— Oui, bien sûr, ça serait possible, reconnut Kovask, mais que serions-nous allés faire à la Marginale, dans ce cas ? Nous faire repérer par Roy ? Avouez que nous aurions été absurdes. Non, en fait, au Guatemala, nous avons entendu parler de cette piste, la piste « Fidel Castro ». Notre première idée a été de nous faire embaucher comme camionneurs pour toucher de l'argent. Puis, nous avons pensé que nous pourrions faire mieux si nous fournissions aux Américains la possibilité de découvrir cette piste depuis le ciel. Un copain installé à Panama nous a fabriqué les balises et nous a fourni les micro-grenades. Je ne sais pas où il s'est procuré ce matériel, mais nous l'avons payé cher, près de deux mille dollars. Et nous lui en devons encore autant.

— Pourquoi ce séjour aux chantiers de la Marginale ?

— Parce qu'on nous avait dit que, là-bas, nous pourrions obtenir des tuyaux sur la piste secrète. Vous voyez que le renseignement était excellent, puisque nous avons pu nous faire embaucher.

— Vous mentez ! cria soudain Caracas, perdant son calme. Vous appartenez à un autre service secret américain chargé de découvrir les agissements de Roy et la piste « Fidel Castro » en même temps. Allongez-vous sur le sol, tout de suite, ajouta-t-il ensuite.

Ils obéirent.

— Les mains sur la nuque et les jambes écartées. Vous êtes deux menteurs, mais nous en avons fait parler d'autres que vous. Nous allons vous attacher complètement nus en plein soleil. Nous avons tout le temps, maintenant, et vous finirez bien par parler.

— C'est idiot, dit Marcus. Nous sommes disposés à vous indiquer où se trouvent les balises. Nous n'avons qu'à revenir sur nos pas. Pourquoi tout compliquer ? Que pouvez-vous nous reprocher ? D'avoir voulu travailler pour notre compte et essayé de nous enrichir ? Bon, nous avons failli vous porter préjudice, mais vous avez tout découvert. Même si nous étions de la CIA., qu'en retireriez-vous ?

Caracas sourit :

— La preuve que le double jeu de Roy n'est pas très bien équilibré.

CHAPITRE XVI

Allongé sur le sol, les jambes écartées et les mains sur la nuque, Kovask trouvait la position très fatigante.

— Si vous voulez la peau de Roy, dit-il, vous avez mille moyens de vous la procurer. Je comprends votre déception que nous n'appartenions pas à un service secret, mais nous sommes décidés à collaborer franchement avec vous, maintenant.

Personne ne lui répondit. Il tourna la tête vers Caracas, vit que ce dernier regardait ailleurs, visiblement perplexe. Kovask soupira et posa son menton dans la poussière. C'est alors que devant lui, à moins de trente centimètres, il aperçut le léger renflement. Une brindille enterrée, certainement, mais, par jeu, il souffla dessus, dégagea un objet noir et long, commença d'être déçu, puis, toujours soufflant, il dispersa totalement la poussière et découvrit qu'il s'agissait d'une belle pointe un peu rouillée, mais encore en état de servir. Perdue durant la construction de la cabane dans la grotte. Il devait même y en avoir des dizaines tout autour.

— Peut-on mettre les mains devant nous ? demanda Marcus d'une voix plaintive. La position est assez fatigante.

Kovask tourna la tête et vit que son compagnon clignait de l'œil. Marcus avait également repéré la pointe et essayait de lui fournir l'occasion de s'en servir. Ainsi, il attirait l'attention sur lui seul, permettait à Kovask d'agir.

— Oui, dit finalement Caracas, mais attention à ce que tu feras.

Calmement, Marcus étira ses grands bras, surveillé par trois paires d'yeux attentifs qui, par contre, ne remarquèrent pas que le commandeur s'emparait de la pointe, allongeait sa main gauche en direction de la roue avant gauche du G.M.C. Il s'enfonça profondément dans le caoutchouc ramolli par la chaleur, coinça la tête dans le sol. Une toute petite marche arrière, et le clou s'enfoncerait jusqu'à la garde. Peut-être même, avec un peu de chance, en ferait-il autant en marche avant. Mais la première solution serait plus payante.

— Pourquoi ne pas continuer ? dit alors Kovask. Sous surveillance. Jusqu'au lieu de votre rendez-vous. Désormais, nous serons complètement inoffensifs et décidés à travailler pour vous. Nous vous avons prouvé que nous n'étions pas malhabiles.

— Je ne crois pas à votre histoire, dit lentement Caracas, mais je dois vous ramener à San Antonio pour que Huchi prenne une décision

à votre sujet. Mais, désormais, nous allons prendre toutes nos précautions. Quand l'un de vous conduira, l'autre sera à l'arrière, ligoté et prêt à être abattu au premier mouvement suspect.

L'un des guérilleros demanda ce qu'on allait faire de la marchandise.

— Nous irons quand même au lieu de rendez-vous, dit Caracas, mais nous ne changerons pas de camion. Celui qui nous attend là-bas repartira d'où il vient avec le chargement. Quant à nous, nous rejoindrons le plus rapidement possible San Antonio.

Kovask cligna de l'œil à l'intention de Clark qui le fixait depuis un moment.

— Kovask, relevez-vous le premier, et attention à vous.

Ils les redoutaient malgré tout, savaient comment ils pouvaient combattre si Roy leur avait dit toute la vérité.

— J'ai soif et faim, dit Kovask. Vous n'allez pas nous laisser sans nourriture ?

En fait, les trois hommes étaient bien ennuyés. Aucun n'était un chauffeur expérimenté de poids lourd, et la piste n'avait rien d'une autoroute.

— Vous allez manger, vous le premier. Ensuite, ce sera le tour de votre compagnon. Attention ! Au moindre signe suspect, nous arrêtons les frais et vous ne serez nourris et abreuvés que ce soir.

Déjà, les menaces se nuançaient. On avait besoin d'eux, au moins jusqu'au rendez-vous avec la relève. Caracas le fit asseoir contre la paroi, lui jeta une boîte de haricots et de porc, un bidon contenant de l'eau. Kovask but longuement, puis mangea une partie de la boîte de conserve.

— Ça va, dit-il. Une cigarette, et je suis prêt à repartir. Mais quelques heures de sommeil ne nous feraient pas de mal, aux uns comme aux autres.

Marcus vint manger sous la menace des armes. Puis, on les envoya au fond de la grotte pour dormir. Un des guérilleros prit la veille tandis que les deux autres, dont Caracas, s'allongeaient à l'entrée.

— On tente quelque chose maintenant ? demanda Marcus. Il est seul, et dans une heure, il sera vaseux.

— Dors. Nous avons besoin de récupérer.

— Taisez-vous, dit le guérillero. Si vous n'avez pas sommeil, je vous fais marcher en plein soleil.

Kovask s'endormit, fut réveillé par une pierre que lui jeta un des guérilleros. Ils n'osaient pas les approcher de trop près. Marcus s'éveilla en même temps.

— Le soleil n'est plus dans la faille.

La montre de Marcus indiquait quatre heures. Ils avaient dormi plus de cinq heures.

— Kovask, vous prenez le volant. Vous, Clark, tournez-vous. Vous serez attaché comme convenu.

Ils le coincèrent entre deux grosses caisses. Il ne pouvait que replier ou détendre ses longues jambes.

— Je ne tiendrai pas une heure, protesta-t-il. Et pour me faire reprendre le volant, vous pourrez toujours courir. Permettez-moi au moins d'appuyer mon dos et détachez-moi les mains.

— Mon copain a raison, dit Kovask. Si vous me réservez le même sort, je refuse de prendre le volant.

Caracas releva son arme et la pointa vers son ventre.

— Taisez-vous, ou je tire.

— Vous serez bien avancé. Tels que je vous connais tous les trois, vous bousillerez le moteur en moins d'une heure et vous serez perdus en pleine solitude. Les secours ne viendront que dans trois ou quatre jours, quand il sera trop tard.

Cela les fit réfléchir, et Marcus obtint ce qu'il désirait. Il se cala plus confortablement, cria :

— Tu peux y aller, Serge !

Caracas s'installa à côté de Kovask, l'arme au poing.

— Vous allez faire le voyage ainsi ? La moindre secousse, et ça part tout seul.

— Raison de plus de conduire en douceur. Le Commander se résigna, mit le moteur en route et passa la marche arrière. Il recula doucement, puis repartit en marche avant, trempé de sueur, mais Caracas ne s'était douté de rien. Impossible de savoir non plus si la pointe s'était enfoncée jusqu'à la chambre. Le G.M.C. sortit de la grotte et reprit la piste. Le soleil ne plongeait plus dans la gorge, mais la chaleur n'en était pas moins suffocante.

— Vous aurez à boire pour le voyage ?

— Il y a un bidon derrière vous.

Il roula un mile avant de se rendre compte que la direction commençait de tirer sérieusement, mais il préféra attendre. Le pneu allait en prendre un sérieux coup, la réparation serait d'autant plus longue.

Mais il dut faire de tels efforts que Caracas s'en rendit compte.

— Quelque chose ne va pas ?

— On dirait. Un ressort cassé ou bien une roue crevée.

— Arrêtez ! Ne bougez pas d'un pouce pendant que je vais voir !

Caracas descendit, bientôt rejoint par un de ses hommes. Marcus restait seul avec l'autre. Tout pouvait marcher comme échouer.

— Ici, à gauche, dit le guérillero à son chef. Drôlement crevé.

Si jamais ils découvraient le clou... Kovask reçut l'autorisation de descendre et, en voyant le pneu à plat et déjà en partie déchiqueté, il se gratta le crâne.

— Ça promet ! Il faut bien caler le cric, car, avec notre cargaison ! ... La roue de secours est à l'arrière. Mais il faudra récupérer celle-ci en cas de nouveau pépin.

Le guérillero alla d'abord chercher le cric que Kovask mit en place. Il s'agissait d'un modèle hydraulique, avec une longue barre de manœuvre. Caracas se tint prudemment à distance, l'arme pointée sur lui. Il joua le tout pour le tout, plaça le cric en rupture d'équilibre. Au fur et à mesure que la partie mobile monterait, le support glisserait. Le second guérillero arrivait avec la roue de secours, très encombré, les deux mains occupées, son arme à la ceinture.

— Ça ne va pas être facile, dit Kovask en espagnol.

Puis, il passa à l'allemand pour ajouter :

— Tiens-toi prêt, car il va y avoir une grande secousse.

Il revint à l'espagnol juste comme Caracas fronçait les sourcils.

Il actionna le levier de plus en plus lentement, surveillant le support qui glissait peu à peu. Millimètre après millimètre. Kovask essuya la transpiration, se déplaça pour cacher le maximum à son voisin qui tenait maintenant la roue d'une seule main et avait porté l'autre à sa ceinture.

— Ça va venir, dit-il d'une voix soulagée. Juste à ce moment-là, le cric dérapa et le camion bascula terriblement. Le guérillero avait fait un bond en arrière, lâché la roue de secours qui le fit trébucher. La barre de manœuvre faucha Caracas en pleine gorge, mais le chef guérillero tira une balle qui siffla au-dessus de la tête de Kovask.

Marcus avait tendu ses muscles, comprenant ce qui allait se passer. Il n'eut même pas besoin de lancer ses jambes en avant. Le guérillero, déséquilibré, l'oublia quelques secondes de trop et sentit les mains de son prisonnier se serrer au tour de son cou. Il tomba foudroyé. Marcus arracha son arme de sa main crispée, se traîna jusqu'au bord de la ridelle pour voir Kovask projeter le guérillero par-dessus son épaule en un vol plané terrible. Un rocher reçut le corps qui ne bougea plus.

Le larynx écrasé, Caracas suffoquait au sol, tournoyant comme une toupie, les mains à sa gorge. Il n'y avait plus rien à faire pour lui et, en sautillant à cause de ses pieds attachés, Marcus vint lui faire sauter le crâne d'une seule balle. Kovask ouvrit la porte de la cabine pour prendre la gourde d'eau, but à la régalaide, la jeta ensuite à son compagnon.

— Voilà. C'étaient des durs, mais pas encore assez entraînés. Ils sont tombés dans le piège.

Il essuya son front, s'approcha de Caracas.

— Un brave type, malgré tout. Engagé dans une lutte terrible. On ne peut lui en vouloir.

— Qu'en fait-on ?

— Rien. On n'a pas le temps. Nous allons retourner en arrière. Plus

loin, nous nous débarrasserons des caisses, dans la fameuse route en lacets. Dommage pour ce merveilleux travail de titans, mais nous ne pouvons le laisser intact.

Tranquillement, Marcus alla récupérer la carte routière dans les affaires de Caracas, tandis que Kovask défaisait la curieuse montre-bracelet du chef terroriste. Elle était exactement constituée comme il l'avait pensé.

— Nous trouverons facilement la route du retour, dit Marcus.

— Une partie seulement. Nous allons filer sur Bogota et alerter le plus rapidement possible le commodore Gary Rice.

— A Bogota avec le camion ? Mais les flics et les militaires nous demanderont d'où nous sortons.

— On tâchera de passer au travers. Kovask désigna la roue.

— Maintenant, il faut quand même la changer, cette roue.

Pendant qu'il opérait, Marcus traîna les trois corps sous l'entrée de la gorge et les recouvrit d'une des couvertures qu'il fixa au sol avec des pierres.

— Ça n'arrêtera pas les charognards, mais nous n'avons pas le temps de les enterrer. Il faudrait creuser leur tombe à la dynamite dans cette roche.

A la nuit, ils atteignirent la route en lacets, creusée dans la roche comme un tunnel dont un des côtés n'existait pas. Ils déposèrent la première charge au premier lacet, réglèrent le détonateur sur une heure, puis effectuèrent quatre arrêts successifs, ce qui leur demanda quarante minutes.

— Je règle celui-ci à un quart d'heure, dit Kovask. Nous roulerons dans la faille au ralenti pour compter le nombre d'explosions. Avant longtemps, ils ne pourront utiliser cette partie de la piste, seront obligés de rouler à découvert.

Lorsque la première explosion se produisit, le camion vibra de toutes ses tôles. Kovask s'arrêta et la seconde fut encore plus terrible et détacha même des rochers instables devant eux. Pourtant, ils se trouvaient à un bon kilomètre.

— Filons avant que la piste ne soit impraticable.

Kovask fonça dans la faille à toute allure. Beaucoup plus loin, ils se débarrassèrent des autres caisses, y fixèrent des pains de plastic avant de repartir.

Sur le plateau, Kovask put vérifier le fonctionnement de la montre gonio. La première balise fut bientôt détectée par la grande aiguille qui se fixa au nord-ouest. Ils la découvrirent facilement, cachée en haut d'un rocher, sous un petit dôme en plexiglas noir pour éviter les reflets du soleil.

— Pas au point, leur miniaturisation, remarqua Marcus.

L'émetteur avait la taille de deux paquets de cigarettes.

— Oui, mais durée illimitée, certainement. Les petites lames que tu vois à l'extérieur du dôme en plexiglas sont des piles solaires. La portée de ces balises doit être assez considérable.

Ils n'y touchèrent pas. Elle servirait, comme ses compagnes, à établir une carte aérienne de la piste.

— A tout hasard, nous allons effectuer une seconde vérification, puis nous prendrons la route de Bogota.

— Et après Bogota ? demanda Marcus. Kovask sourit.

— Peut-être la Marginale. Nous avons laissé une ardoise, là-bas. Il faut aller la régler.

— Exactement ce que je pensais, approuva Marcus. Qui règle ses dettes s'enrichit, disent les Français.

CHAPITRE XVII

Le Bronco Ford qu'ils avaient loué à Caracas faisait merveille sur la route tortueuse conduisant aux chantiers de la Marginale. La nuit était tombée depuis longtemps lorsqu'ils aperçurent les lueurs des projecteurs, découvrirent les phares des camions poursuivant leur ronde infernale.

— Rien n'a changé depuis deux semaines, dit Marcus. Les gars continuent à tourner pour dépasser les vingt voyages, mais la Carretera marginal de la Selva n'avance guère.

— Roy doit être chez lui, maintenant, ajouta Kovask en consultant sa montre.

— Certainement pas seul.

— On va bien voir.

Ils abandonnèrent le Bronco non loin d'un tas de vieux pneus réformés. Ils sourirent en même temps, se souvenant de Martinez qui devait se trouver encore à l'infirmerie.

Il y avait de la lumière dans la véranda du bungalow, mais elle était vide.

— Je passe par là, dit Kovask. Toi, tu vas directement frapper à la porte.

— O.K. Le grand Roy ne s'attend certainement pas à nous.

Kovask s'approcha de la véranda, trouva un des châssis ouvert et pénétra facilement à l'intérieur. Une lanterne japonaise éclairait un divan très large et très bas, une table en rotin. Il y avait des bruits de voix un peu plus loin. Il s'approcha lentement, entendit des bruits de vaisselle. La cuisine, certainement.

— On frappe à la porte, dit la voix rauque de Roy. Va voir qui c'est, mon chou, pendant que je termine cette paella.

Une blonde en minijupe passa à moins d'un mètre du Commander sans le voir, se dirigea en roulant des hanches vers la porte d'entrée. Kovask pénétra dans la cuisine, referma la porte derrière lui. Roy, un tablier blanc sur le ventre, faisait sauter des morceaux de poulet dans une poêle. À côté, fumait une pyramide de riz déjà cuit avec des moules et des langoustines.

— Hello, Roy ! Je ne vous connaissais pas ce talent.

La réaction du géant fut si rapide que Kovask faillit être pris au dépourvu. Se retournant rapidement, il projeta le contenu de la poêle, poulet et huile brûlante, en direction de son agresseur qui sauta sur le

côté.

— Dommage, dit-il en désignant la tache grasse sur le mur, mais attention : maintenant, je tire.

Roy, adossé à la cuisinière, le fixait de ses yeux couleur d'acier.

— Que venez-vous f... ici ? De quel droit ? ... Marcus entra en poussant la fille blonde effrayée devant lui.

— Roy... Il m'a sauté dessus dès que j'ai ouvert.

Kovask admira le polo de coton qui moulait une jolie poitrine, la minijupe découvrant des cuisses fuselées.

— Toujours les secrétaires du centre administratif. Chacune a son jour, je pense.

— Foutez le camp, et vite ! Tous les deux ! Sinon...

— Inutile, Roy. Je te présente le lieutenant de vaisseau Marcus Clark, de l'Office of Navy Intelligence. Moi-même, ai le grade de commander et appartiens au même service. La comédie est finie, et la dolce vita aussi. Je le regrette pour toi, Roy Ballinger, responsable de la C.I.A. pour tout ce secteur, agent double et traître complet.

L'autre parut s'affaïsser, son visage perdit son expression arrogante.

— Nous avons l'ordre de t'abattre à vue. Tous les agents du F.B.I., de la D.I.A., des services spéciaux de l'armée ont reçu un ordre identique, excepté les gars de la C.I.A. qui pourraient se montrer trop sentimentaux. Inutile de te donner d'autres explications ?

Roy restait immobile, regardant le carrelage.

— Mais tu ne vas pas les laisser faire comme ça... Défends-toi ! cria la fille. Roy ?

— J'aurais dû vous liquider tout de suite, murmura le géant. Ma première impression était la bonne. Mais j'ai voulu jouer au plus fin...

— Non, il y avait la prime que Huchi offre quand vous lui fournissez de bons camionneurs, toi et Rowood. J'espère qu'il est toujours au camp et que nous pourrons faire d'une pierre deux coups ?

La fille recula soudain et se colla contre la porte.

— Mais moi... Vous n'allez pas...

— En principe, nous détestons les témoins, dit gentiment Marcus, mais, pour une fois, nous ferons une exception. Nous allons sortir tous les deux et vous irez chercher Rowood. Mais attention, hein ? Pas de fausse note. Le canon de mon arme sera constamment dirigé vers vous. Une fois que Rowood sera ici, vous pourrez rentrer chez vous. Il vous faudra oublier tout ça, promis ?

La secrétaire n'osa plus regarder dans la direction de Roy qui souriait ironiquement.

— Je... Oui, dit-elle... Je vais y aller.

— Permettez que je vous prenne le bras, dit Marcus. Savez-vous que vous êtes réellement charmante ?

Ils sortirent.

— Que s'est-il passé ? demanda Roy. Huchi a parlé ?

— Caracas, d'abord, nous avait mis la puce à l'oreille. Puis, à Bogota, nous avons fait demander des renseignements sur Rowood et nous avons appris qu'il venait directement de Cuba. De plus, on a découvert que tu avais déposé dans une banque de Caracas la bagatelle de six cent mille dollars.

Roy haussa les épaules.

— Oui, je sais, ça ne prouve rien, mais avant-hier, un commando de Marines a débarqué à San Antonio dans la nuit et s'est emparé de l'entreprise de Huchi et de ce dernier. Des documents très importants ont été découverts chez lui. Il t'a remis des sommes élevées pour les renseignements que tu lui fournissais. Voilà qui explique bien des choses : le retard dans la construction de la Marginale, les échecs successifs de la CIA. en Amérique latine et ceux du F.B.I. Inutile de te dire que Langley n'a pas été averti. Ils auraient essayé de te sauver la mise, car tu dois en savoir un peu trop. Le double jeu est toujours dangereux. Pour tout le monde, les dirigeants et les exécutants.

— Ma condamnation vient directement...

—... De la Maison-Blanche. Ici ou ailleurs, tu n'avais aucune chance. Des centaines d'agents ont reçu cet ordre.

Le Commander alluma une cigarette d'une seule main, regarda le visage buriné du géant.

— Quinze ans d'Amérique latine, c'est trop. Tu aurais dû te retirer depuis quelque temps. Personne ne se serait douté de rien et tu jouirais maintenant de ta fortune.

— Huchi me tenait. Lui aussi m'avait menacé de me faire abattre où que j'aie. Il fallait que je continue jusqu'au bout. Il avait trouvé un bon citron et il n'en finissait pas de le presser.

— Ça te rapportait quand même.

— Oui, mais cet argent s'accumulait dans les banques. Je ne savais plus qu'en f...

La porte s'ouvrit et Rowood entra, poussé par Marcus Clark. L'Anglais souriait :

— Hello ! Je savais bien qu'on se retrouverait un jour. Mais j'avais pensé que Huchi ou Caracas vous régleraient rapidement vos comptes. J'ai fait une petite erreur d'estimation.

— Vous êtes le représentant officiel du gouvernement de La Havane dans ce secteur chargé de surveiller les guérilleros et les agissements de Roy Ballinger. Exact ? En liaison constante avec Huchi, chargé, lui, de la coordination des différents mouvements de résistance populaire.

— Bravo ! dit Rowood.

— Rien d'autre à déclarer ?

L'Anglais fronça les sourcils, perdit de son calme.

— Voulez-vous dire que... ?

— On va crever, dit Roy. L'ordre est de nous abattre à vue. Nous serions trop dangereux dans un procès.

Kovask tira brusquement et Roy s'écroula, une balle entre les deux yeux.

— Attendez, dit Rowood, affolé. Je puis vous fournir des renseignements inédits...

Mais la balle de Marcus Clark le faucha brutalement, lui aussi. Les deux marins échangèrent une grimace.

— Moche ! dit Marcus Clark. On file ?

— Nous devons être à Maracaïbo demain pour embarquer à bord d'un destroyer américain, répondit Kovask.

FIN

1 Défense Intelligence Agency, organisme créé par J.F. Kennedy pour contrôler les services secrets, dont la C.I.A.